


UNIVERSITY OF TORONTO
VELUT ARBOR ÆVO









LETTRES EDIFIANTES ET CURIEUSES

ECRITES DES MISSIONS Etrangeres par quelques Missionnaires de la Compagnie de JESUS.

V. RECUEIL.



A PARIS,
Chez NICOLAS LE CLERC, ruë saint Jacques, à l'Image saint Lambert.

M. DCCVIII.

Avec Approbation, & Privilege du Roy.



AUX JESUITES DE FRANCE.



MES REVERENDS PERES,

Je ne vous ai point encore adressé de Recüeil, qui merite mieux que celui ci, le nom de Lettres curieuses & édifiantes *au sentiment des personnes judicieuses, qui en ont fait la*

lecture. Vous y verrez plusieurs de nos Missionnaires, travailler à la Chine & dans les Indes de l'Orient & de l'Occident, avec le mesme courage, & les mesmes esperances d'un succez qu'il y a lieu de croire que le Seigneur rendra de jour en jour plus heureux, & les Sçavans auront la satisfaction d'y trouver un grand nombre de remarques singulieres sur differens sujets.

Mais comme ce qu'il y a dans ce Recüeil de plus curieux & de plus nouveau, est sans doute ce qui regarde la Californie; pour ne rien laisser ignorer au public de ce que nous avons pû apprendre jusqu'ici,

d'un pays, dont je ne croy pas qu'on ait encore veu aucune histoire, j'ai crû devoir joindre ici une courte Relation des tentatives qu'on a faites en divers temps, pour entrer ou pour s'establir dans ce grand Royaume, & de la maniere dont nos Missionnaires ont découvert tout recemment que la Californie tient au continent de l'Amerique, & n'est point une Isle, comme nos Geographes modernes l'avoient crû jusqu'à present.

Les Espagnols avoient eu connoissance de la Californie dés le temps qu'ils firent la conqueste du Mexique, auquel ils donnerent le nom de Nou-

velle Eſpagne. *Dom Fernand Cortez, Marquis del Vallé, ſi fameux par ſes Exploits, ayant achevé cette premiere entrepriſe ſi glorieuſe à ſa Nation, équipa une flotte pour en faire une ſeconde, en s'emparant d'un pays qui paſſoit pour l'un des plus riches du monde. Le projet eſtoit noble, & n'auroit pû avoir que des ſuites trés-avantageuſes, s'il euſt eu le bonheur de l'executer; mais le temps lui manqua. Ce grand homme fut obligé de revenir promptement au Mexique, où ſa preſence eſtoit neceſſaire, pour prévenir les troubles, dont cet Eſtat eſtoit menacé. Il ne penſa donc plus à la Cali-*

fornie, quoiqu'il y fust attiré, sur tout par les grands tresors qu'on lui faisoit esperer de la pesche des perles, qui est trés-abondante le long de ses costes. Depuis ce temps-là les Espagnols ont souvent essayé de s'en rendre les maistres: mais soit qu'ils n'eussent pas pris des mesures assez justes, pour y faire des establissemens solides, soit qu'aprés les avoir faits, ils eussent manqué de constance ou de secours pour les soustenir; il est certain que toutes leurs entreprises avoient échoüé, & qu'ils avoient entierement abandonné ce nouveau Royaume; lorsque le Roy d'Espagne Charles II. animé

d'un ſaint zele, donna ordre d'y envoyer des Miſſionnaires, pour travailler à la converſion de ces peuples, & eſtablir, ſi l'on pouvoit, un commerce ſolide avec eux.

Le Marquis de la Laguna, alors Viceroy du Mexique, y fit paſſer l'Amiral Dom Iſidoro d'Atondo, avec deux Fregates, une Corvette, & tout ce qui eſtoit neceſſaire pour y eſtablir une Colonie. Cette petite armée partit du port de Chalaca dans la Nouvelle Galice le dix-huitiéme de Janvier de l'année mil ſix cens quatre-vingt-trois, & arriva au port de Noſtre-Dame de la Paix dans la Californie le trentié-

me de Mars de la mesme annee. On y bastit un Fort, & les Peres Mathias Gogni & Eusebe François Kino de nostre Compagnie, commencerent à y prescher JESUS-CHRIST, *& à y exercer leur ministere. Mais cet establissement, dont on avoit conçû de si grandes esperances, ne fut pas plus heureux que les autres, & nos Missionnaires furent obligez au bout de quelque temps de quitter la Californie, & de se retirer dans les Provinces de Cinaloa & de Sonora, où la Foy faisoit depuis quelques années de merveilleux progrez.*

Le retour des Peres Go-

gni & Kino, affligea sensiblement le Pere Jean Marie de Salvatierra, Jesuite Milanois, qui travailloit avec un grand zele à la conversion des Indiens de la Province de Taraumara, que les Espagnols appellent la Nouvelle Biscaye. Un jour qu'il gemissoit en la presence de Nostre-Seigneur, sur cette multitude innombrable de peuples, qui perissoient tous les jours dans ces vastes pays, faute d'instruction & de secours, il se sentit fortement inspiré de se consacrer à la Mission de la Californie, & d'y porter de nouveau l'Evangile. Quelque envie qu'il eust de suivre la voix qui l'appel-

loit, il ne le put faire alors, parce que ses Superieurs le retirerent des Missions, pour lui confier la conduite du College de Guadalaxara, & ensuite celle du College de Tepotzotlan, & la direction des Novices de la Province du Mexique. Quoique ces differens emplois semblassent l'éloigner du dessein que Dieu lui avoit inspiré, il ne le perdit point de vûë; au contraire il ménagea pendant ce temps-là tout ce qu'il jugeoit estre necessaire, pour venir à bout d'une entreprise si difficile. Il eut l'honneur d'en conferer souvent avec la Duchesse de Sessa, & avec le Comte de Montezuma

ſon époux, qui avoit ſuccedé au Marquis de la Laguna dans la Viceroyauté de la Nouvelle Eſpagne.

Ce Comte que le Roy Catholique vient de faire Duc d'Atriſco, & Grand d'Eſpagne de la premiere Claſſe, pour les ſervices importans qu'il a rendus à la Religion & à l'Eſtat, loüa le deſſein du Pere de Salvatierra, & lui promit de le faire approuver par le Roy d'Eſpagne. Sur ces aſſeurances, le Pere commença d'agir ſans s'effrayer des obſtacles qu'il avoit à vaincre. Ils eſtoient grands; car pour réüſſir dans une entrepriſe, qui avoit ſi

ſouvent échoüé, non ſeulement il eſtoit neceſſaire d'eſtablir une nouvelle Colonie Eſpagnole dans la Californie, de l'y entretenir & de l'y faire ſubſiſter: mais il falloit encore ſe procurer des vaiſſeaux pour y aller, pour y porter les proviſions neceſſaires, & y conſerver enſuite une communication libre & facile avec le Mexique, ſans le ſecours duquel la nouvelle Colonie ne pouvoit abſolument ſe maintenir. Ces difficultez & beaucoup d'autres, que je ne marque pas ici, pour ne point entrer dans un trop grand détail, euſſent paru inſurmontables à tout autre qu'à un homme, qui comptoit beau-

coup plus ſur la protection de Dieu, que ſur le ſecours des hommes. Il ne ſe trompa point: car le Bachelier Dom Juan Cavallero y Ocio, Commiſſaire de l'Inquiſition & de la Croiſade, à qui il s'ouvrit, lui promit de l'aſſiſter, & Dom Pedro Gil de la Sierpé, Treſorier du port d'Acapulco, s'engagea de lui faire trouver des vaiſſeaux.

Le Pere de Salvatierra, aſſeuré de ces ſecours, partit pour aller dans les Provinces de Cinaloa, de Sonora & de Taraumara, chercher des Miſſionnaires & des gens de bonne volonté pour former ſa Colonie. Il parcourut, en faiſant che-

min, les montagnes de Cinipas & de Guazaperez, dont il avoit eu autrefois le bonheur de convertir presque tous les habitans. Ces nouveaux Chrestiens, qui le regardoient comme leur pere, le receurent avec des témoignages de joye aussi grands que fut ensuite leur tristesse, quand ils sçurent qu'il ne faisoit que passer. Aprés les avoir exhortez à vivre dans l'innocence & dans la ferveur, comme il descendoit de leurs montagnes pour prendre le chemin de la mer, il apprit que les peuples de la Province de Taraumara, qui n'avoient pas voulu renoncer à leurs anciennes superstitions, venoient de

prendre les armes, dans la resolution d'exterminer les Espagnols, & tous ceux de leurs Compatriotes, qui avoient embrassé le Christianisme.

Ce soulevement imprevû déconcerta les desseins du Pere de Salvatierra, & rompit presque toutes les mesures qu'il avoit prises pour son voyage de la Californie. Le Pere Eusebe François Kino, qui devoit l'y accompagner, lui écrivit que dans une conjoncture si délicate, il ne pouvoit quitter la Mission de Sonora, dont il avoit soin. Plusieurs personnes, qui s'estoient engagées de passer avec lui dans ce nouveau Royaume, pour y former sa

Colonie,

Colonie , furent arreſtées par cette revolte , qui donnoit de grandes inquiétudes aux Eſpagnols ; de ſorte qu'il ſe vit preſque abandonné de tous ceux, ſur leſquels il avoit le plus compté.

Mais quoique tous ces ſecours lui manquaſſent, il ne ſe rebuta point , perſuadé, comme tous les hommes Apoſtoliques , que plus on trouve d'obſtacles & de contradictions dans ce qu'on entreprend pour la gloire de Dieu , plus on a lieu d'eſperer qu'à la fin le ſuccez en ſera plus heureux. Ainſi dés qu'il eut appris que les vaiſſeaux du Treſorier d'Acapulco , eſtoient arrivez aux

coſtes de Cinaloa, il s'y rendit & s'embarqua le dixiéme d'O-
1697. *ctobre, jour auquel l'Egliſe celebre la Feſte de ſaint François de Borgia, qui a eſté le premier Fondateur de nos Miſſions du Mexique. Il mit à la voile le lendemain, & aprés avoir couru divers dangers pendant deux jours, le vaiſſeau qui le portoit, ſe trouva à la veuë de la Californie par le travers des montagnes des Vierges. On prit terre à la baye de la Conception, où le Pere de Salvatierra dit la Meſſe le jour de ſainte Thereſe; mais comme ce lieu ne parut pas commode, on ne s'y arreſta pas, non plus qu'à ſaint Bruno, où l'on*

ne trouva que des eaux ſalées. Enfin aprés avoir paſſé la nuit à l'ancre devant l'Iſle Coronados ou des Couronnez, on prit terre le dix-huitiéme d'Octobre au quartier de ſaint Denys, dans un lieu nommé Concho. *Le Pere & ceux qui l'accompagnoient, firent amitié aux Indiens, qui ſemblerent d'abord y répondre de bonne foy : mais ce n'eſtoit que pour ſurprendre les Eſpagnols, & pour les faire tous perir ; ce qui ſeroit arrivé, ſi quelques jours aprés on n'euſt réprimé la violence de ces Barbares. Ce ne fut pas une petite conſolation pour le Pere de Salvatierra, qui ne comptoit de long-*

temps ſur aucun ſecond, de voir arriver quelques jours aprés lui le Pere François Marie Picolo ancien Miſſionnaire de la Province de Taraumara, homme diſtingué par ſa vertu & par ſon zele. Ces deux hommes Apoſtoliques, qu'une longue experience rendoit trés-habiles dans leur miniſtere, commencerent alors à travailler ſolidement à la converſion des peuples de la Californie. Le Memoire que je vous envoye, & qui fait une des principales parties de ce Receüil, vous apprendra les benedictions qu'il a plû à Dieu de donner à leurs travaux. Le Pere Picolo, dont je viens de parler,

l'a composé par l'ordre exprés du Conseil Royal de Guadalaxara, à qui il le presenta le dixiéme de Fevrier de l'année mil sept cens deux.

Le Roy Philippe V. ayant appris aussi-tost aprés son avenement à la Couronne, les progrez de l'Evangile dans la Californie: en écrivit incontinent à l'Archevesque de Mexique, qui avoit succedé par interim *au Comte de Montezuma, dans la Charge de Viceroy & de Capitaine general de la Nouvelle Espagne. La Lettre de Sa Majesté Catholique, est dattée de Madrid du dix-septiéme de Juillet de l'année mil sept cens un. Il*

*lui mande qu'ayant sçû par les Lettres * de Dom Joseph Sarmiento de Valladares, Comte de Montezuma son predecesseur, les succez que Dieu donnoit aux travaux des Peres de la Compagnie de* JESUS, *soit dans les Missions qu'ils ont dans les Provinces de Cinaloa, de Sonora & de la Nouvelle Biscaye, soit dans celles qu'ils viennent recemment d'établir dans le grand & vaste Royaume de la Californie, il souhaite qu'on protege ces Missions, & qu'on les multiplie pour la gloire de l'Eglise, & le salut des ames; & il or-*

* Ces Lettres sont dattées de la ville de Mexique le 5. de May 1698. & le 20. d'Octobre 1699.

donne pour cela, qu'outre ce qu'on fournit de sa part aux Missions de Cinaloa, de Sonora & de la nouvelle Biscaye, on donne ce qui est necessaire pour l'entretien de la nouvelle Mission de la Californie. Il ajoûte qu'il veut qu'on l'informe exactement de l'estat où elle se trouve, & des moyens dont on pourra se servir, non seulement pour maintenir une œuvre si importante à l'Eglise & à l'Estat, mais pour l'affermir, & la perfectionner autant qu'il sera possible.

Il n'en demeure pas là : car pour montrer combien il a à cœur la conversion de ces peuples, voici comme il finit la

Lettre qu'il écrit à l'Archevesque de Mexique. Je vous commande de donner les ordres necessaires, afin que le secours que j'ai marqué soit prompt & effectif, & que les Peres Jesuites puissent continuer cette entreprise avec la mesme ardeur qu'ils l'ont commencée. Je vous ordonne aussi de remercier de ma part les personnes de pieté, qui ont contribué par leurs aumosnes au premier establissement de ces Missions, & de leur marquer que je suis sensible au zele qu'ils ont pour la propagation de la Foy, & au service qu'ils m'ont rendu en cette occasion. Invitez-les par mon exemple, à contribuer encore

encore dans la ſuite à une œuvre ſi ſainte & ſi agreable à Dieu. Le Roy Catholique accompagna cette Lettre d'une autre, au Conſeil Royal de Guadalaxara, dont ces Miſſions dépendent.

Mais pendant que le Pere de Salvatierra & le Pere Picolo, travailloient de la ſorte vers le milieu de la Californie, où ils eſtoient entrez par mer; la Providence voulut que le Pere Kino Jeſuite Allemand, ſe fit une nouvelle route vers le Nord, pour y entrer par terre.

Ce Pere Kino eſt le meſme, dont nous avons déja parlé, & qui eſtant entré dans la Ca-

lifornie en mil six cens quatre-vingt-trois, pour y prescher l'Evangile, fut obligé d'en sortir avec les Espagnols au bout de quelque temps. Comme il estoit attentif à faire chaque année de nouvelles conquestes à JESUS-CHRIST, *il avança en mil six cens quatre-vingt-dix-huit du costé du Nord le long de la mer, jusqu'a la montagne de Sainte Claire. Là voyant que la mer tournoit de l'Est à l'Oüest, au lieu de la suivre davantage, il entra dans les terres, & marchant toûjours du Sud-est au Nord oüest, il découvrit en mil six cens quatre-vingt-dix-neuf les bords du Rio Azul ou de la riviere Bleuë,*

qui aprés avoir reçu lese aux de la Hila ou de la Pillaſſe, va porter les ſiennes d'Orient en Occident, dans le grand fleuve Colorado ou du Nord. Il paſſa le Rio Azul, & ſe trouva en mil ſept cens proche du Colorado, & l'ayant traversé, il fut bien ſurpris en mil ſept cens un, de ſe voir dans la Californie, & d'apprendre qu'environ à trente ou quarante lieuës du lieu où il eſtoit alors, le Colorado, aprés avoir fait une baye d'une aſſez longue eſtenduë, alloit ſe jetter dans la mer à la coſte Orientale de la Californie, qui ne ſe trouve ainſi ſeparée

du Nouveau Mexique, que par les eaux de ce fleuve.

Vous verrez le progrez de cette découverte d'une maniere trés-sensible sur la Carte qu'en a fait lui-mesme le Pere Kino, qui est fort habile dans les Mathematiques. Le Pere Barthelemy Alcazan, qui les enseigne à Madrid dans le College Imperial, a eu la bonté de nous communiquer cette Carte avec celle des Nouvelles Philippines, qui est une autre découverte non moins importante que celle cy, dont je vous ferai part dans le premier Receüil que j'aurai l'honneur de vous envoyer. Vous y trouve-

rez un nouvel Archipel des plus vaſtes & des plus beaux, ſans contredit de toute la mer, puiſqu'il comprend quatre-vingt-ſept Iſles, qui nous avoient eſté inconnuës jusqu'à preſent. Voila une ample moiſſon qui ſe prépare aux deux extremitez de la mer Pacifique. C'eſt au Pere des miſericordes à y envoyer des Ouvriers, & à porter les perſonnes zelées pour ſa gloire, & pour le ſalut des ames, à fournir ce qui eſt neceſſaire à l'entretien des hommes Apoſtoliques, qui ont le courage de traverſer de ſi vaſtes mers, pour faire connoiſtre JESUS-

CHRIST. *En attendant que je m'acquitte des engagemens que je prens, je vous prie de ne me pas oublier dans vos ſaints Sacrifices, & d'eſtre perſuadez que je ſuis toûjours trés-reſpectueuſement,*

MES REVERENDS PERES,

Voſtre trés-humble & trés-obéïſſant ſerviteur, Charles LE GOBIEN, de la Compagnie de JESUS.

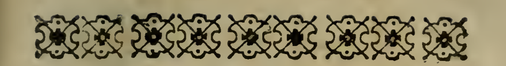


TABLE.

au Conſeil Royal de Guadalaxara au Mexique le 10. *Fevrier* 1702. *par le P. François Marie Picolo de la Compagnie de Jeſus*,



LETTRE



LETTRE
DU PERE
PIERRE MARTIN
Missionnaire de la Compagnie de JESUS, au Pere Le Gobien de la mesme Compagnie.

A Camien-naiken-patty dans le Royaume de Maduré, le 1. de Juin 1700.



ON REVEREND PERE,

P. C.

Je vous ay marqué dans mes dernieres Lettres le desir que

V. Rev. A

j'avois de me conſacrer à la Miſſion de Maduré. Je cherchois les moyens d'executer un deſſein que Dieu m'avoit inſpiré depuis long temps, lorſque le Pere Bouchet arriva à Pondichery. Je ne puis vous exprimer de quels ſentimens je fus penetré en voyant cet illuſtre Miſſionnaire, qui dans l'eſpace de douze années a eu le bonheur de baptizer plus de trente mille ames. Je ne pouvois l'entendre parler des travaux de nos Peres Miſſionnaires, de la ferveur des Chreſtiens, du grand nombre de converſions, qui ſe font tous les jours dans cette Egliſe naiſſante, ſans me ſentir animé d'une nouvelle ardeur de me joindre à ces Ouvriers Evangeliques, & d'aller prendre part à leurs travaux.

Les ſentimens de mes Supe-

rieurs se trouverent conformes à mes veuës. Ils pensoient à établir une nouvelle Mission dans les Royaumes de Carnate, de Gingi, & de Golconde, comme on vous l'a déja mandé, & de la former sur le modelle de celle que nos Peres Portugais cultivent dans le Royaume de Maduré depuis plus de quatre-vingts ans avec des benedictions extraordinaires du Ciel.

Pour réussir dans une entreprise si glorieuse à Dieu & si avantageuse à l'Eglise, il estoit necessaire d'envoyer quelques-uns de nos Peres François dans cette ancienne Mission, où ils pûssent apprendre la langue, s'instruire des coûtumes & des usages de ces peuples, former des Catechistes, lire & transcrire les Livres, que le Venerable Pere Robert de Nobilibus &

nos autres Peres ont composez ; en un mot recüeillir tout ce que le travail & l'experience de tant d'années avoit donné de lumieres à ces sages Ouvriers, & tascher d'en profiter dans une entreprise toute semblable à la leur. On jetta les yeux sur le Pere Mauduit & sur moy : mais on jugea à propos de nous faire prendre deux routes differentes. Le Pere Mauduit, aprés avoir esté à Meliapor visiter le tombeau de l'Apostre saint Thomas, eut ordre de se rendre auprés du Pere François Laynez dans le Maduré ; pendant que j'irois par mer trouver le Reverend Pere Provincial des Jesuites Portugais, qui estoit alors dans le Royaume de *Travancor*, pour luy demander, pour mon compagnon & pour moy, la permission d'aller travailler pendant quelque tems dans la Mission de Maduré.

Je m'embarquay donc à Pondichery vers la fin du mois de Septembre de l'année mil six cens quatre-vingt-dix-neuf sur un Vaisseau de guerre François, monté par Monsieur le Chevalier des Augers, qui commandoit une petite Escadre, & qui m'offrit tres-obligeamment de me mettre à terre à la coste de *Travancor*. Il ne falloit que quinze ou vingt jours pour doubler le cap de Comorin, si le vent avoit esté favorable : mais il nous fut si contraire, que pendant plus d'un mois nous ne fismes que lutter contre des orages & des tempestes. Outre cette premiere disgrace, la maladie se mit dans nos équipages, qui n'estoient pas encore bien rétablis de ce qu'ils avoient souffert à Negrailles *.

*C'est une Isle prés les costes du *Pegou*. Voyez la fin de la premiere Lettre du premier Recüeil.

Nous ne perdiſmes cependant que ſix ou ſept perſonnes, par le ſoin qu'eut Monſieur des Augers de procurer aux malades les ſecours dont ils avoient beſoin. Cet Officier auſſi diſtingué par ſa pieté que par ſa valeur, ſongeoit également à l'ame & au corps ; de ſorte que la Feſte de la Touſſaints eſtant arrivée dans le cours de noſtre voyage, il fit ſes devotions, & me donna la conſolation de les faire faire à la plus grande partie de l'équipage ſains & malades. Enfin aprés quarante jours de navigation, nous découvriſmes les montagnes du cap de Comorin, ſi fameux par les premieres navigations des Portugais.

J'avois réſolu d'y prendre terre ; mais le vent s'eſtant conſiderablement augmenté pendant la nuit, nous nous trou-

vasmes le lendemain avoir dé-
passé ce cap de plus de quinze
lieuës. Quoyque la coste fust
remplie de bois, & qu'il ne parust
aucune habitation, je priay Mon-
sieur des Augers de me faire met-
tre à terre avec deux de nos Pe-
res, que Monsieur de la Roche-
Hercule, autre Capitaine de
nostre petite Escadre, avoit eu
l'honnesteté de recevoir sur son
bord. Ces deux Peres, l'un Ita-
lien & l'autre Portugais, alloient
à *Travancor* aussi-bien que moy
demander la permission de tra-
vailler dans la Mission de Madu-
ré. Monsieur des Augers eut la
bonté de nous donner une cha-
loupe armée pour nous porter à
terre, & pour nous défendre, s'il
étoit necessaire, des Corsaires
qui infestent ordinairement ces
mers. Comme nous n'estions
guere à plus de trois lieuës de la

coſte, nous cruſmes que nous aborderions aiſément : mais à meſure qu'on approchoit du rivage, nous y trouvions plus de difficulté. La mer briſoit par tout avec violence, & l'on ne voyoit aucun endroit ſeur pour nous débarquer : de ſorte que l'Officier qui commandoit la chaloupe, & qui eſtoit neveu de Monſieur des Augers, nous euſt ramenez au vaiſſeau, ſi aprés avoir couru une grande étenduë de coſte, il n'euſt aperçû enfin dans les bois une aſſez groſſe fumée, & peu de temps aprés un Peſcheur aſſis ſur un *Catimaron*, c'eſt à dire, ſur quelques groſſes pieces de bois liées enſemble en maniere de radeau.

Comme ce Peſcheur ſe laiſſoit aller avec ſes filets au gré des flots, on alla droit à lui ; & quoyqu'il fiſt tous ſes efforts

pour nous éviter, nous prenant pour des Corsaires, on l'atteignit bientost d'assez prés, pour l'obliger de venir à nous. Sa crainte se changea en des transports de joye extraordinaires, quand il apperçut dans nostre chaloupe trois Peres semblables à ceux, qui ont soin des Chrestiens de la coste de Malabar, & qu'il vit un Chapelet que je luy presentay. Il le baisa mille fois, & fit à diverses reprises le signe de la Croix; d'où nous connusmes que ce bon-homme estoit Chrestien. Il nous marqua qu'il falloit moüiller à l'endroit mesme où nous estions, parceque nostre chaloupe se briseroit infailliblement, si l'on approchoit plus prés du rivage. Il nous fit entendre que dans l'endroit où nous avions veu de la fumée, il y avoit une petite

Bourgade, dont la pluſpart des habitans eſtoient Chreſtiens ; qu'il alloit les avertir de nôtre arrivée, & qu'ils viendroient avec joye nous prendre dans un petit batteau. Cela ne manqua pas. Peu de temps aprés nous viſmes pluſieurs hommes ſortir du bois, & ſe mettre en mer avec un canot ſoûtenu par les deux coſtez de *Catimarons*, pour empeſcher qu'il ne tournaſt. La précaution eſtoit neceſſaire ; car ſans cet appuy, nous n'euſſions jamais oſé nous hazarder ſur ce fragile vaiſſeau. Ce n'eſtoit qu'une écorce d'arbre large de deux pieds, & longue de huit à dix au plus. On n'y mettoit le pied qu'en tremblant. Une fois nous le viſmes tourner tout d'un coup. Heureuſement il n'y avoit encore que quelques hardes qui furent gaſtées. En-

fin je vous asſure que m'eſtant trouvé ſouvent exposé à de tres-grands dangers ſur la Mediterranée, ſur la mer Noire & ſur celle des Indes, je ne me ſuis jamais veu plus en peril que ce jour-là. Quand nous approchions de la terre dans le canot l'un aprés l'autre, ces bonnes gens, qui eſtoient venus au devant de nous, ſe jettoient à l'eau, & emportant tout à la fois le vaiſſeau, le Pilote & le Miſſionnaire, ils nous conduiſoient au rivage ſur leurs épaules. C'eſt de cette maniere que nous abordaſmes à la coſte de *Travancor.*

Eſtant tous trois débarquez, nous remerciaſmes Noſtre-Seigneur à genoux de nous avoir conſervez, & nous baiſaſmes cette terre ſanctifiée autrefois par les pas de l'Apôtre des In-

des ſaint François Xavier. Quoy-qu'il ne fuſt qu'environ midy, le Soleil avoit déja mis en feu les ſables ſur leſquels il falloit marcher. Ils eſtoient ſi brûlans que nous n'en puſmes long-temps ſoûtenir l'ardeur. La douleur augmentant à chaque pas que nous faiſions, elle devint ſi violente qu'il fallut oſter nos chapeaux de deſſus la teſte, & nous les mettre ſous les pieds pendant quelque temps, pour ne pas brûler tout à fait. Mais le ſoulagement des pieds, comme vous pouvez juger, couſtoit cher à la teſte. Les Indiens, nos guides, voyant que nous n'en pouvions preſque plus, nous firent prendre la route d'un bois. La terre & l'air n'y eſtoient pas ſi échauffez ; mais en échange c'eſtoient des broſſailles & des épines, qui nous entroient dans

les pieds, & nous déchiroient toutes les jambes. Le Pere Italien, qui ne faisoit que de relever de maladie, souffrit beaucoup plus que mon Compagnon & moy. Enfin aprés avoir traversé le bois, nous arrivasmes à une petite Eglise, dont le dedans estoit trés-propre, quoyque ce ne fust qu'une cabane faite de terre, & couverte de paille. Une petite Image de la sainte Vierge faisoit tout l'ornement de l'Autel. Aprés avoir prié Dieu, & pris un leger repas de quelques herbes cuites à l'eau & de quelques cocos que les Chrestiens nous presenterent, nous nous remismes sur le soir en chemin, & au bout d'environ une lieuë, nous arrivasmes chez le Pere Emmanuel Lopez de nostre Compagnie, lequel a soin d'une partie des Chrestiens de la coste de *Travancor*.

Il y a plus de cinquante ans que ce Miſſionnaire travaille avec un zele infatigable au ſalut des Malabares. Il eſt le dernier Jeſuite, qui ait parû dans le Maduré avec l'habit que nous portons en Europe. Car quoyqu'il y ait plus de quatre-vingts ans que le Pere Robert de Nobilibus fonda cette fameuſe Miſſion ſur le pied qu'elle eſt aujourd'huy, c'eſt à dire, en s'accommodant aux coûtumes du pays, ſoit pour l'habit, la nourriture & la demeure, ſoit pour les autres uſages, qui ne ſont point contraires à la Foy & aux bonnes mœurs ; cependant les Portugais ne purent ſe réſoudre à ne plus paroiſtre en ces terres en habit Européan, qu'aprés avoir eſté convaincus par une longue experience, que cette conduite eſtoit trés-préjudicia-

ble à la Religion, & à la propagation de la Foy, par l'averſion & le mépris que ces peuples ont conçû contre les Européans. Nous fuſmes édifiez de la beauté & de la propreté de l'Egliſe du Pere Lopez, mais nous le fuſmes bien davantage du nombre & de la pieté des Fidelles, qui ſont ſous ſa conduite, & qui ſe diſtinguent de tous les autres Malabares par leur docilité, & par une foy vive & animée. Auſſi cette Chreſtienté paſſe-t-elle pour eſtre la plus floriſſante de la coſte de *Travancor.* Le Pere Lopez nous reçût avec des tranſports de joye, qui nous marquerent ſon bon cœur : mais il ne pût retenir ſes larmes, ni s'empeſcher de jetter de profonds ſoupirs, quand je luy dis que j'allois trouver le Pere Provincial pour demander permiſ-

ſion d'entrer dans la Miſſion de Maduré. *Ah! que vous eſtes heureux, mon cher Pere*, me dit-il en m'embraſſant tendrement, *que ne puis-je vous y accompagner. Mais helas! je ſuis indigne de travailler jamais avec cette troupe de Saints qui y ſont employez.* Quoyque ce Pere euſt de grands talens & un zele égal pour la converſion des ames, ſes Superieurs n'ont pourtant pas voulu luy permettre de rentrer dans cette Miſſion, & d'y prendre l'habit que nous y portons; parce qu'y ayant paru pendant pluſieurs années comme Européan, il n'auroit pû jamais ſi bien ſe déguiſer qu'on ne l'euſt reconnu; ce qui l'euſt rendu inutile à la converſion de ces peuples, & peut-eſtre tous les autres qu'on auroit ſoupçonnez d'eſtre du meſme pays, & d'avoir veſcu

ſelon

selon les mesmes usages que luy. Aprés un repos de deux jours dans la compagnie de ce charitable Missionnaire, nous continuasmes nostre route le long de la coste, qui me parut assez peuplée; mais de tant de peuple il n'y a gueres que la *Caste* des Pescheurs, qui ait embrassé la Religion Chrestienne.

Quoyque vous ayez souvent entendu parler de *Caste*, je ne sçay si vous êtes instruit assez distinctement de ce que c'est. On appelle une *Caste* l'assemblage de plusieurs familles d'un mesme rang ou d'une mesme profession. Cette distinction ne se trouve proprement que dans l'Empire du Mogol, dans le Royaume de Bengale, dans l'Isle de Ceylan & dans la grande Peninsule de l'Inde, qui luy est opposée, & dont nous par-

lons maintenant. Il y a quatre *Castes* principales. La *Caste* des *Brames*, qui passe sans contredit pour la premiere & la plus noble. La *Caste* des *Rajas*, qui prétendent estre descendus de diverses familles Royales. La *Caste* des *Choutres* & celle des *Parias*. Chacune de ces *Castes* est partagée en plusieurs branches, dont les unes sont plus nobles & plus élevées que les autres. La *Caste* des *Choutres* est la plus étenduë, & celle dont les branches sont plus nombreuses; car sous le nom de *Choutres* sont compris les Peintres, les Ecrivains, les Tailleurs, les Charpentiers, les Massons, les Tisserans & autres. Chaque mestier est renfermé dans sa *Caste*, & ne peut estre exercé que par ceux dont les parens en faisoient profession. Ainsi le fils

d'un Tailleur ne peut pas devenir Peintre, ni le fils d'un Peintre Tailleur. Il y a cependant certain emplois, qui ſont communs à toutes les *Caſtes*. Chacun, par exemple, peut eſtre Marchand ou Soldat. Il y a auſſi diverſes *Caſtes*, qui peuvent s'appliquer à labourer & à cultiver la terre, mais non-pas toutes. Quoyqu'il n'y ait que la *Caſte* des *Parias* qui paſſe pour infame, & dont ceux qui la compoſent ne peuvent preſque entrer dans aucun commerce de la vie civile, il y a cependant certains meſtiers, qui abbaiſſent ceux qui les exercent preſque juſqu'au rang des *Parias*. Ainſi un Cordonnier & tout homme qui travaille en cuir, & en pluſieurs endroits les Peſcheurs, & ceux qui gardent les troupeaux, paſſent pour *Parias*.

Les Portugais ne connoiſſant point dans les commencemens la difference qu'il y a entre les *Caſtes* baſſes, & celles qui ſont plus élevées, ne firent aucune difficulté de traiter indifferemment avec les unes & avec les autres, de prendre à leur ſervice des *Parias* & des Peſcheurs, & de s'en ſervir également dans leurs divers beſoins. Cette conduite des premiers Portugais choqua les Indiens, & devint tres-préjudiciable à noſtre ſainte Religion: car ils regarderent dés-lors les peuples de l'Europe, comme des gens infames & mépriſables, avec leſquels on ne pouvoit pas avoir commerce ſans ſe deshonorer. Si on euſt pris dés ce temps-là les ſages précautions qu'on a gardées depuis prés d'un ſiecle dans le Maduré, il euſt eſté facile de ga-

gner tous ces peuples à la Nation Portugaiſe premierement, & enſuite à Jeſus-Chriſt : au lieu qu'aujourd'huy la converſion des Indiens eſt comme impoſſible aux Ouvriers Evangeliques de l'Europe : je dis impoſſible à ceux qui paſſent pour Europeans, fiſſent-ils meſme des miracles.

De tous les hommes Apoſtoliques que Dieu a ſuſcitez dans ces derniers temps pour la converſion des Nations, on peut aſſeurer que ſaint François Xavier a eſté le plus puiſſant en œuvres & en paroles. Il preſcha dans la grande Peninſule de l'Inde, en un temps où les Portugais eſtoient dans leur plus haute réputation, & où la force de leurs armes autoriſoit merveilleuſement la prédication de l'Evangile. Il ne fit nulle part

ailleurs des miracles plus éclatans, & cependant il n'y convertit aucune *Caste* considerable. Il se plaint lui même dans ses Lettres de l'indocilité & de l'aveuglement de ces peuples, & marque que les Peres qu'il employoit à leur instruction, avoient peine à soûtenir parmi eux le dégoust causé par le peu de fruit qu'ils y faisoient. Ceux qui connoissent la caractere & les mœurs de ces peuples, ne sont point si surpris de cette obstination en apparence si peu fondée. Ce n'est pas assez qu'ils trouvent la Religion veritable en elle-mesme, ils regardent le canal par où elle leur vient, & ne peuvent se résoudre à rien recevoir de la part des Europeans, qu'ils regardent comme les gens les plus infames & les plus abominables qui soient au monde.

Aussi a t-on veu jusqu'à present qu'il n'y a parmi les Indiens que trois sortes de personnes qui ayent embrassé la Religion Chrestienne, lorsqu'elle leur a esté preschée par les Missionnaires d'Europe reconnus pour Europeans. Les premiers sont ceux qui se mirent sous la protection des Portugais pour éviter la tyrannique domination des Maures. Tels furent les *Paravas*, ou les habitans de la coste de la Pescherie, qui pour cela, avant mesme que saint François Xavier vinst dans les Indes, se disoient Chrestiens, quoyqu'ils ne le fussent que de nom. Ce fut pour les instruire de la Religion qu'ils avoient embrassée presque sans la connoistre, que ce grand Apostre parcourut cette partie meridionale de l'Inde avec des travaux incroyables.

En ſecond lieu ceux que les Portugais avoient ſubjuguez ſur les coſtes par la force des armes, profeſſerent d'abord à l'exterieur la Religion de leurs vainqueurs. Ce furent les habitans de *Salſette* & des environs de Goa, & des autres places que le Portugal conquit ſur la coſte occidentale de la grande Peninſule de l'Inde. On les obligeoit à renoncer à leurs *Caſtes*, & à prendre les mœurs Europeanes ; ce qui les irritoit extrêmement, & les mettoit au deſeſpoir. Enfin la derniere eſpece d'Indiens, qui ſe firent Chreſtiens dans ces premiers temps, furent ou des gens de la lie du peuple, ou des Eſclaves que les Portugais achetoient dans les terres, ou des perſonnes qui avoient perdu leur *Caſte* par leurs débauches & par leur

leur mauvaiſe conduite. Ce fut principalement à l'occaſion de ces derniers qu'on recevoit avec bonté comme tous les autres, lorſqu'ils vouloient ſe faire Chreſtiens, que les Indiens conçûrent tant de mépris pour les Europeans. Cela joint à la haine naturelle qu'on a d'une ſujettion forcée, & peut-eſtre au ſouvenir de quelques expeditions militaires, où il s'eſtoit gliſſé un peu de cruauté, a fait une ſi forte impreſſion ſur leurs eſprits, qu'ils n'ont pû encore en revenir, & il y a bien de l'apparence qu'ils n'en reviendront jamais. Quelqu'un peut-eſtre ſe perſuadera que c'eſt faute d'Ouvriers ou de zele dans les Ouvriers, que les Gentils des Indes, qui ſont au milieu des terres n'ont pas embraſſé la Foy. On en ſera détrompé, ſi

l'on veut bien faire un peu d'attention à ce que je vais dire.

Il y a dans la ville de Goa presque autant de Prestres & de Religieux que de Seculiers Europeans; les ceremonies de la Religion s'y font toutes avec autant de dignité & d'appareil que dans les premieres Cathedrales de l'Europe; le corps de saint François Xavier toûjours entier, y a esté jusqu'icy un miracle continuel, & une preuve autentique de la verité de nostre sainte Religion; & cependant quoyqu'on compte dans cette grande ville plus de quarante ou cinquante mille Idolastres, à peine en baptise-t-on chaque année une centaine, encore sont-ce la pluspart des orphelins qu'on arrache par ordre du Viceroy d'entre les mains de leurs proches. On ne peut pas

dire icy que ce ſoit faute d'Ouvriers, ou faute de connoiſſance & de lumieres dans les Gentils. Pluſieurs d'entre eux écoutent la verité, la ſentent, en demeurent perſuadez de leur propre aveu; mais ce ſeroit une honte pour eux de s'y ſoûmettre, tant qu'elle leur eſt annoncée par des organes vils & ſoüillez, ſelon eux, de mille coûtumes baſſes, ridicules & abominables. C'eſt ce que les Miſſionnaires, qui venoient d'Europe dans les Indes, furent long-temps à pouvoir comprendre, ou s'ils le comprirent, ils ſe contenterent de déplorer un ſi étrange aveuglement, ſans ſe mettre en peine d'y apporter remede. Il n'y en a point d'autre, & l'experience en a enfin convaincu les plus enteſtez, que de renoncer aux coûtumes des Europeans,

& d'embraſſer celles des Indiens en tout ce qui ne choque ni la Foy ni les bonnes mœurs, ſelon la regle pleine de ſageſſe que leur en a donné la ſacrée Congregation de la Propagation de la Foy.

C'eſt donc en menant parmi eux une vie auſtere & penitente, parlant leurs langues, prenant leurs uſages tout bizarres qu'ils ſont, & s'y naturaliſant, enfin ne leur laiſſant aucun ſoupçon qu'on ſoit de la race des *Pranguis*, qu'on peut eſperer d'introduire ſolidement, & avec ſuccez la Religion Chreſtienne dans ce vaſte Empire des Indes. Je ne parle icy que des lieux où il n'y a point d'Europeans; car ſur le bord de la mer où ils ſont établis, cette methode eſt impraticable. Il ne faut pas eſperer qu'on puiſſe pouſſer le Chriſtia-

nisme des costes dans le fond des terres. Depuis plus de cent cinquante ans on s'en est flatté vainement, c'est dans le centre & dans le milieu des terres qu'il faut l'établir solidement, & ensuite l'étendre vers la circonference, & jusques sur les costes où il n'y a qu'une partie du plus bas peuple qui soit Chrestien. Le Pere Robert de Nobilibus, illustre par sa naissance, estant proche parent du Pape Marcel II. & neveu propre du Cardinal Bellarmin, mais plus illustre encore par son esprit, par son courage, & par le zele des ames dont il brûloit, fut le premier qui au commencement du siecle passé, mit en usage le moyen dont je viens de parler. Le nombre prodigieux de Gentils, qui ont embrassé depuis ce temps-là, & qui embrassent encore

tous les jours noſtre Religion dans les Royaumes de Maduré, de *Tanjaour*, de *Marava* & de *Maiſſour*, marque aſſez que le Ciel ſuſcita cet admirable Miſſionnaire, non-ſeulement pour procurer par luy-meſme, & par ſes freres qui l'imitent, la converſion de ces pays meridionaux de l'Inde; mais auſſi pour convaincre tous les autres Miſſionnaires, qui voudroient ſe conſacrer au ſalut des ames dans l'Empire du Mogol, qu'il ne reſtoit point d'autre moyen pour gagner à Jeſus-Chriſt ces peuples innombrables de l'Inde. Enfin ſans ſortir du Royaume de *Travancor*, nos Peres que j'y ay vûs m'ont avoüé qu'avec tout ce qu'ils ont d'avantages pour ſe faire écouter, il s'en faut bien que le fruit réponde à leurs travaux. Ils arroſent tous les jours

ces ſables brûlans de leurs ſueurs à l'exemple de ſaint François Xavier, qui ſouffrit ſur cette coſte tant de perſecutions; mais ils n'en recüeillent preſque que des épines; & ſi on en excepte les Chreſtiens de *Reytoura*, dont j'ay parlé, & de quelques autres Egliſes, tous les autres font ſouvent gemir les Ouvriers Evangeliques par leur indocilité ou par leurs enteſtemens. En voicy un trait qui eſtoit tout nouveau quand je paſſay.

Un Chreſtien de la *Caſte* des Peſcheurs mourut non-ſeulement ſans avoir voulu recevoir les Sacremens, mais meſme aprés avoir appellé les Preſtres des Idoles pour invoquer le Demon ſur lui. Quoyque ce malheureux euſt fait une fin ſi funeſte, ſes parens prétendoïent qu'il fuſt enterré dans l'Egliſe.

Le Pere leur repréſenta que ce ſeroit la profaner, & qu'un homme mort dans l'impenitence & meſme dans l'apoſtaſie, ne pouvoit pas eſtre mis en terre ſainte, ni avoir part aux ſuffrages des Fidelles. Ces raiſons firent peu d'impreſſion ſur l'eſprit des parens du coupable ; ils ſe mirent en devoir de porter ſon corps à l'Egliſe. Le Pere en ayant barricadé les portes, ces opiniaſtres réſolurent de revenir en grand nombre les enfoncer le lendemain, & en attendant dépoſerent le corps dans une maiſon voiſine ſans laiſſer perſonne pour le garder. Le jour ſüivant ils furent fort ſurpris, lorſque voulant prendre ce corps pour le porter à l'Egliſe, ils trouverent que les *Adibes*, qui ſont une eſpece de renards, l'avoient devoré, & qu'il

n'en restoit que la carcasse. Ces animaux avoient creusé & percé la muraille, qui n'estoit que de terre, & s'estoient assouvis des entrailles & des chairs de ce malheureux. Cet accident jetta la consternation dans le village; tous les habitans, & mesme les parens du défunt reconnurent la justice divine sur ce réprouvé; ils vinrent avec de grands cris se jetter par terre à la porte de l'Eglise pour implorer la misericorde de Dieu; ils firent avec soûmission la penitence que le Pere leur imposa, & allerent jetter dans la mer les restes de ce cadavre. Il faut souvent de ces sortes d'évenemens pour réveiller la crainte des Chrestiens, & les rendre plus dociles & plus soûmis: Cela ne seroit pas necessaire dans nos Missions de Maduré.

En traverſant le Royaume de *Travancor*, où l'Idolatrie eſt ſi enracinée, ce ne me fut pas une petite conſolation de voir le long de cette coſte des Croix plantées de tous coſtez ſur le rivage, & un grand nombre d'Egliſes où Jeſus-Chriſt eſt adoré. Les principales ſont *Mampoulain*, *Reytoura*, *Poudoutourcy*, *Culechy*, *Cabripatan*, le *Topo* & *Cuvalan.* Outre ces Egliſes il y en a pluſieurs autres, qui ſont comme des ſuccurſales qui en dépendent. Ce fut à *Culechy*, que je rencontray le Pere André Gomez Provincial de la Province de Malabar, homme d'un merite diſtingué, & qui eſtoit Superieur de la Maiſon Profeſſe de Goa, lorſqu'il fut choiſi pour gouverner la Province de Malabar. Il faiſoit, ſelon la coûtume, la viſite de toute cette

Chreſtienté. Mais ayant ſçû que nous devions bien-toſt arriver mon compagnon & moy, il s'arreſta pour nous attendre. Il nous reçut avec des démonſtrations de joye & de charité tres-grandes, & nous conduiſit au *Topo*, qu'on appelle le College de *Travancor*, & qui eſt ſa demeure ordinaire.

Ce College eſt ſitué dans une des plus petites Bourgades de cette coſte, il n'eſt baſti que de terre, & n'eſt couvert que de feüilles de Palmier ſauvage. L'Egliſe dediée à la ſainte Vierge eſt auſſi ſimple que la maiſon; & la vie que les Peres menent répond parfaitement à la pauvreté de l'une & de l'autre. Je fus merveilleuſement édifié de voir ces hommes venerables par leur âge & par leurs travaux habiter ſous des huttes ſi miſe-

rables, dans un dépoüillement qu'on peut appeller universel de toutes les commoditez de la vie. La veuë de Dieu qu'ils cherchent uniquement, les entretient dans une paix & dans une tranquillité parfaite, quoyqu'exposez d'ailleurs aux insultes des Idolatres des terres, & aux courses des Pirates qui infestent ces mers, & qui sont venus plus d'une fois renverser leurs cabanes, & piller le peu de meubles qui s'y trouvoient.

Aussi-tost que le Pere Provincial m'eut accordé la Mission de Maduré, que j'estois venu luy demander, je m'appliquay de toutes mes forces à apprendre la langue *Tamul* ou Malabare, afin d'estre bien-tost en estat de faire les fonctions de Missionnaire. Car c'est un ordre que les Peres de cette Province ont sa-

gement établi, de ne laisser entrer persõnne dans la Mission de Maduré, qu'il ne sçache la langue du pays. Sans cette précaution on verroit bien-tost qui nous sommes, & tout seroit perdu. Le *Topo* n'estoit pas un lieu propre à m'avancer dans la langue autant que je le souhaitois: on ne parle pas assez bien *Tamul* sur les costes, qui ne sont habitées que par de petites gens grossiers & sans politesse. Le Pere Provincial eut la bonté de m'envoyer à *Cotate*, où je pouvois trouver moins de distraction & plus de secours. Ce qui me fit le plus de plaisir, c'est que j'y rencontray le Pere Maynard, qui avoit soin de l'Eglise de cette ville. Comme il est né dans les Indes d'un pere & d'une mere François, il sçait parfaitement les deux langues; la

noſtre qu'il a retenuë de ſes parens, & la Malabare qu'il a appriſe dés l'enfance des gens du pays, & qui luy eſt devenuë comme naturelle.

Cotate eſt une aſſez grande ville ſituée au pied des montagnes du cap de Comorin, qui n'en eſt éloigné que d'environ quatre lieuës. Elle eſt devenuë fameuſe en Europe, & dans toutes les Indes, par une infinité de miracles qu'y a operé, & qu'y opere encore tous les jours ſaint François Xavier. Cette ville, qui termine le Royaume de *Travancor* du coſté du Sud, n'eſt pas plus à couvert que le reſte du pays des courſes des *Badages*, qui viennent preſque tous les ans du Royaume de Maduré faire le dégaſt dans les terres du Roy de *Travancor*. La plaine où ſaint François Xavier, le Cru-

cifix à la main, arresta luy seul une grande armée de ces Barbares, n'est qu'à deux lieuës de *Cotate* du costé du Nord. Je ne sçay, si lorsque le Saint fit ce prodige, les Rois de *Travancor* estoient differens de ce qu'ils sont aujourd'huy: mais à moins que leur puissance n'ait étrangement diminué, celui en faveur duquel saint François Xavier mit en fuite les Barbares, n'avoit asseurément nulle raison de prendre la qualité de *Grand Roy*, puisqu'il est un des plus petits Princes des Indes, & qu'il est tributaire du Royaume de Maduré. Mais comme il ne paye ce tribut que malgré luy, les *Badages* sont obligez d'entrer quelquefois à main armée dans ses terres pour l'éxiger. Il luy seroit cependant assez facile de se mettre à couvert de leurs

incurſions, & de rendre meſme ſon Royaume inacceſſible de ce coſté-là ; car les *Badages* ne peuvent gueres entrer dans le *Travancor*, que par un défilé des montagnes. Si l'on fermoit ce paſſage par une bonne muraille, & qu'on y poſtât un petit corps de troupes, les plus groſſes armées ne pourroient le forcer, ce qui délivreroit *Cotate* & le reſte du pays d'un pillage preſque annuel, ſans quoy le Roy de *Travancor* ne ſçauroit tenir teſte à tant d'ennemis qu'il n'a jamais vaincus, hormis une ſeule fois par leur imprudence. Le fait eſt aſſez ſingulier pour devoir trouver icy ſa place.

Les *Badages* avoient penetré juſqu'à *Corculam*, qui eſt la Capitale & la principale Fortereſſe de *Travancor*, & le Roy luymeſme par un trait de politique,

que, qui n'a peut-estre jamais eu d'exemple, leur en avoit livré la Citadelle. Ce Prince se sentant plus d'esprit & de courage que n'en ont d'ordinaire les Indiens, estoit au desespoir de voir son Royaume entre les mains de huit Ministres, qui de temps immemorial laissant au Prince le titre de Souverain, en usurpoient toute l'autorité, & partageoient entre eux tous les revenus de la Couronne. Pour se défaire de ces sujets imperieux devenus ses maistres, il fit un traité secret avec les *Badages*, par lequel il devoit leur livrer quelques-unes de ses terres, & leur remettre sa Forteresse, pourvû qu'ils le délivrassent de ces Ministres, qui le tenoient en tutele. Il y auroit eu en lui de la folie de recevoir ainsi l'ennemi dans le cœur de

ſes Eſtats, & de vouloir en rompant huit petites chaiſnes, s'en mettre une au col infiniment plus peſante, s'il n'euſt pris en meſme temps des meſures juſtes pour chaſſer les *Badages* de ſon Royaume, aprés qu'ils l'auroient aidé à devenir veritablement Roy. Les *Badages* entrerent à l'ordinaire ſur ſes terres ſans trouver preſque aucune réſiſtance, & penetrerent juſqu'à la ville capitale. Là le Prince avec des troupes qu'il avoit gagnées, ſe joint à eux & les met en poſſeſſion de la Place. On fait mourir un ou deux des huit Miniſtres qui le chagrinoient, les autres prennent la fuite, ou ſauvent leur vie à force d'argent. Le Prince fait auſſi ſemblant d'avoir peur; mais au lieu de ſe cacher, il ramaſſe les troupes qui s'eſtoient diſperſées, &

vient fondre tout d'un coup sur la Forteresse de *Corculam*. Les *Badages*, qui ne s'attendoient point à estre attaquez, sont forcez; on en tuë un grand nombre dans la ville, & le reste gagne en desordre le chemin par où ils estoient venus. Le Prince les poursuit, le peuple s'unit à luy, & on fait main basse de tous costez sur les Barbares, avant qu'ils eussent le temps de se reconnoistre, en sorte qu'il n'y en eut qu'un tres-petit nombre qui pûrent retourner chez eux. Aprés cette victoire le Roy de *Travancor* rentra dans sa Capitale triomphant, & prit en main le gouvernement du Royaume. Il commençoit à se rendre redoutable à ses voisins, lorsque ceux de ses anciens Ministres, ausquels il avoit épargné le dernier supplice, &

laiſſé du bien pour vivre hon-
neſtement, conjurerent contre
luy, & le firent aſſaſſiner un jour
qu'il ſortoit de ſon Palais. Ce
vaillant Prince vendit chere-
ment ſa vie. Il tua deux de ſes
aſſaſſins, & en bleſſa un troiſié-
me griévement; mais à la fin il
ſuccomba percé de mille coups,
& mourut fort regretté de tous
ſes ſujets, & particulierement
des Chreſtiens qu'il aimoit, &
qu'il favoriſoit en tout.

Les Miniſtres qui avoient eſté
les auteurs de la conſpiration, ſe
ſaiſirent derechef du gouverne-
ment, & pour conſerver quel-
que idée de la Royauté, mirent
ſur le throſne une ſœur du Roy,
dont ils ont fait un phantoſme
de Reine. Un ſeul fait vous fera
juger de ſon credit, & en meſ-
me temps de la grandeur & de
la puiſſance de cet Eſtat. Des

Peſcheurs ayant pris un Buffle, qui s'eſtoit jetté dans la mer je ne ſçay par quel hazard, prétendoient le vendre & en profiter. Mais les Officiers de la Reine s'en ſaiſirent, & l'envoyerent à cette Princeſſe comme un preſent conſiderable. Elle n'en fut pas long-temps la maîtreſſe, car un des Gouverneurs en ayant eu envie, le luy envoya fierement demander. La Reine, quoyque ſurpriſe du procedé peu honneſte du Miniſtre, n'eut point d'autre parti à prendre que de luy envoyer le Buffle, & de luy faire excuſe de l'avoir reçû ſans ſon agrément.

Il n'y avoit que deux ou trois ans que la tragedie dont je viens de parler s'eſtoit joüée, quand j'arrivay à *Cotate*. Cette ville, l'une des principales de ce petit Eſtat, eſt partagée entre les Mi-

niſtres du Royaume, ſans que la Reine y ait, à ce que je croy, la moindre autorité. Noſtre Egliſe ſe trouve ſituée dans le quartier du principal de ces Miniſtres. On a eſté plus de douze ou quinze ans à la baſtir, quoyqu'elle l'euſt pû eſtre dans ſix mois; parceque ces Officiers, qui n'ont point d'autre Dieu que leur intereſt, faiſoient à tout moment ſuſpendre l'ouvrage pour tirer de l'argent: de ſorte que cet édifice a quatre fois plus couſté qu'il ne vaut; car il n'eſt conſiderable que par le lieu où on l'a élevé, le ſanctuaire & l'Autel eſtant placez à l'endroit meſme qu'occupoit la cabane où ſaint François Xavier ſe retiroit le ſoir, aprés avoir preſché le jour à ces peuples. C'eſt à cette cabane que les Gentils mirent le feu une

nuit pensant le faire perir dans les flammes. La cabane fut réduite en cendres, sans que le Saint, qui y resta toûjours en prieres, reçust la moindre atteinte du feu. Les Chrestiens, pour honorer un lieu si saint & si miraculeux, y planterent d'abord une grande Croix, que Dieu rendit bien-tost fameuse parmi les Idolatres mesmes, par un tres-grand nombre de miracles. Il me souvient d'en avoir lû autrefois plusieurs, que le Pere Bartoli rapporte dans la vie de l'Apostre des Indes, aussi-bien que celui des lampes suspenduës devant l'Image du Saint, dans lesquelles l'eau brûloit, comme si c'eust esté de l'huile. Comme ce miracle dura long-temps, il demeura long-temps aussi imprimé dans la memoire des Gentils, & j'ay trou-

vé encore sur les lieux des gens qui m'en ont parlé. Mais pour les lampes, je fus bien surpris de n'en point voir dans l'Eglise ce grand nombre, qui y brûloient autrefois. Il n'en reste qu'une qu'on entretient jour & nuit ; les Gentils viennent encore y prendre de l'huile par devotion, & je croy qu'ils en usent bien autant ou plus que le feu n'en consume. On m'avoit dit aussi que la statuë du saint Apostre estoit toute couverte de Perles, je n'y en vis aucune. Il ne faut pas s'en étonner, les frequentes révolutions qui arrivent en ce Royaume, donnent lieu aux Gentils de piller impunément l'Eglise, comme le reste du pays, & les *Paravas*, qui habitent la coste de la Pescherie, sont devenus si pauvres & si miserables depuis qu'ils ne sont plus sous

la domination des Portugais, qu'ils n'ont guere de quoy orner la ſtatuë de leur Saint. Le diadême qui eſt ſur ſa teſte, n'a eſté pendant pluſieurs années que de plomb, & ce n'eſt que depuis peu qu'on y en a mis un d'argent, dans lequel on a enchaſſé quelques diamans du Temple, dont on m'avoit fait preſent, & que j'ay volontiers conſacrés à cet uſage.

J'arrivay à *Cotate* peu de jours avant la Feſte de ſaint François Xavier, j'y fus teſmoin de l'affluence extraordinaire de peuple qui s'y rend tous les ans pour cette ſolemnité. On y accourt de vingt & trente lieuës à la ronde: il ſemble que toute la coſte de la Peſcherie & celle de *Travancor* y ſoient venuës fondre cette année. Les Peres de noſtre Compagnie, qui ont ſoin

des Egliſes de ces deux grands rivages, s'y trouverent avec leurs Chreſtiens, & furent occupez à entendre les Confeſſions, tant que la veille & le jour de la Feſte purent durer.

J'avois une vraie douleur de ne pouvoir m'employer avec eux à un ſi ſaint miniſtere, faute de ſçavoir la langue du pays; mais j'eus la conſolation pendant qu'ils confeſſoient de donner la Communion à plus de huit cens Chreſtiens. Quand l'heure de la grande Meſſe fut venuë, on fit ſortir de l'Egliſe les Gentils, & alors un des plus fameux Miſſionnaires du pays eſtant monté en Chaire à l'une des portes de l'Egliſe, pour eſtre entendu également au dedans & au dehors, prononça le Panegyrique du Saint. Aprés avoir expoſé les travaux de l'Apoſtre

dans la prédication de la Foy au Royaume de *Travancor*, au cap de Comorin & à la coste de la Pescherie, il s'étendit sur les prodiges qu'il avoit faits, & qu'il continuoit de faire chaque jour dans l'Eglise de *Cotate.* Il prit ensuite à tesmoin tous les assistans, d'un miracle qui venoit d'y arriver encore il n'y avoit pas plus d'une heure, & qu'il raconta avec toutes ses circonstances.

Un Idolatre voyant qu'un de ses enfans, qu'il aimoit tendrement, perdoit les yeux par une fluxion opiniastre, s'addressa au saint Apostre, & fit vœu de donner à son Eglise de *Cotate* huit *fanons*, qui font environ quarante sols de nostre monnoye, si son fils pouvoit estre délivré d'une incommodité si fascheuse. L'enfant guerit parfaitement,

& le pere vint à *Cotate* pour y accomplir ſon vœu. Il y apporta ſon fils & le preſenta au Saint; mais au lieu de donner huit *fanons*, comme il s'y eſtoit engagé, il n'en donna que cinq, & ſe mit en devoir de ſe retirer. A peine eſtoit-il à la porte de l'Egliſe, que regardant l'enfant qu'il tenoit entre ſes bras, il remarqua que ſes yeux, qui eſtoient beaux & ſains quand il l'avoit apporté à l'Egliſe, ſe trouvoient dans un eſtat bien plus mauvais qu'avant qu'on euſt fait le vœu. Saiſi d'un évenement ſi funeſte, & ne doutant point que ce ne fut un chaſtiment de ſaint Apoſtre, pour avoir uſé de mauvaiſe foy dans l'accompliſſement de ſa promeſſe, il ſe proſterne au pied de l'Autel, avouë & publie à tout le monde la faute qu'il a com-

mise, & l'accident qui luy est arrivé ; il offre les trois *fanons* qu'il avoit retenus, frotte les yeux de son enfant de l'huile de la lampe qui est suspenduë devant l'Image du Saint, & sortant ensuite de l'Eglise, il voit avec joye que les yeux de son fils sont sans aucune apparence de mal. Il s'écrie alors qu'il est exaucé, il rentre, il se prosterne derechef au pied de l'Autel, pour remercier le Saint de la grace qu'il vient de recevoir une seconde fois par son intercession. Tous les Chrestiens & les Infidelles qui se trouverent assemblez, se convainquirent du miracle. Le Pere qui prescha une heure aprés, comme j'ay dit, fit voir aux Chrestiens que le bras de Dieu n'estoit pas racourci dans ces derniers temps, & les porta à le loüer & à le re-

mercier de ce qu'il avoit bien voulu operer cette merveille en leur presence, pour les confirmer de plus en plus dans leur foy. Il exhorta en mesme-temps les Gentils, en faveur de qui ce dernier miracle avoit esté fait, de reconnoistre le Dieu Tout-puissant, & de se rendre à des veritez certifiées chaque jour par tant de prodiges éclatans.

Je ne doutois nullement qu'une guerison si authentique n'ouvrist les yeux à un grand nombre d'Idolatres, ou qu'au moins le pere de cet enfant ne demandast à se faire instruire sur l'heure mesme avec toute sa famille. Je fus étrangement surpris de voir que ni luy ni aucun de cette prodigieuse multitude d'Infidelles, qui ne pouvoient nier un fait si public & si frappant, ne pensa pas seulement à se faire

Chreſtien. Ils regardent ſaint François Xavier comme le plus grand homme qui ait parû dans ces derniers temps ; ils l'appellent *Peria Padriar*, qui veut dire le *Grand Pere*, & il y a meſme lieu de craindre qu'ils ne le mettent au rang de leurs fauſſes divinitez, malgré le ſoin qu'on a de les inſtruire du culte qui luy eſt dû. Cependant ils demeurent tranquilles dans leurs erreurs, & quand nous les preſſons, ils ſe contentent de répondre froidement, qu'ils ne peuvent abandonner leur Religion, pour prendre celle d'une *Caſte* auſſi baſſe & auſſi mépriſable que celle des *Pranguis*.

Ce fut preſque dans le meſme temps qu'une femme Chreſtienne vint auſſi s'acquiter d'un vœu qu'elle avoit fait. Il y avoit plus de quatorze ans qu'elle eſtoit

mariée ſans avoir d'enfans, ce qui l'affligeoit ſenſiblement; car la ſterilité n'eſt gueres moins honteuſe parmi ces peuples, qu'elle l'eſtoit autrefois chez les Juifs. Elle vint donc à *Cotate*, & fit une neuvaine au ſaint Apoſtre pour obtenir un enfant, qu'elle luy preſenta par avance pour eſtre ſon eſclave. C'eſt la maniere de voüer les enfans en ce pays-cy, au lieu de leur faire porter un habit particulier, comme on fait ailleurs. On les amene à l'Egliſe à un certain âge, & on les déclare publiquement pour eſclaves du Saint, par l'interceſſion de qui, ils ont reçû la vie, ou ils ont eſté preſervez de la mort : aprés quoy le peuple s'aſſemble, l'enfant eſt mis à l'enchere comme un eſclave, & les parens le retirent en payant à l'Egliſe le prix

qu'en a offert le plus haut encheriſſeur. La femme Chreſtienne, dont je parle, ayant eu une fille l'année meſme qu'elle fit ſon vœu, elle l'éleva avec un grand ſoin pendant trois ans, afin que le prix qu'on en offriroit fuſt plus conſiderable, & qu'ainſi ſon offrande fut plus forte. Elle vint enſuite ſelon la coûtume la preſenter à l'Egliſe. L'argent qui revient de ces eſpeces de rençons, s'employe d'ordinaire à faire nourrir des orphelins, ou à donner à manger aux pauvres, qui viennent de fort loin en pelerinage à *Cotate*.

Je ne puis paſſer ſous ſilence une autre eſpece de vœu qu'un Gentil vint faire à l'Egliſe du Saint peu de jours aprés ſa Feſte. Ces peuples ont couſtume de s'aſſocier aſſez ſouvent, tantoſt

cinq cens, tantoſt mille pour faire entre eux une maniere de lotterie. Ils mettent tous les mois chacun dans une bourſe un *fanon*, qui vaut, comme j'ay dit, environ cinq ſols de noſtre monnoye. Quand la ſomme dont on eſt convenu ſe trouve amaſſée, les aſſociez s'aſſemblent au jour & au lieu marqué. Chacun écrit ſon nom dans un billet ſeparé, & tous ces noms ſont mis dans une urne. Aprés qu'on les a long-temps ballottez en preſence de tout le monde, on fait approcher un enfant qui met la main dans l'urne, & celui dont le billet vient le premier, emporte toute la ſomme. Par ce moyen, qui eſt fort innocent, des gens de tres-pauvres qu'ils eſtoient auparavant, peuvent devenir tout d'un coup à leur aiſe, & pour toû-

jours hors de la necessité. Un Gentil, qui avoit mis à deux lotteries, souhaitant ardemment emporter les deux lots tout à la fois, vint un jour auparavant à l'Eglise de *Cotate*, & promit d'y donner cinq fanons, si le Saint daignoit bien le favoriser à la premiere lotterie. Plein de confiance il se rendit avec les autres dans la place publique où l'on estoit assemblé, & publia tout haut le vœu qu'il avoit fait le jour précedent au *Grand Pere*. La chose se tourna en raillerie; mais on fut bien surpris, quand on vit que le premier billet tiré estoit le sien. Il emporta la somme; & alla sur le champ à l'Eglise remercier son bienfacteur, & s'acquiter de la dette qu'il avoit contractée. Il ajoûta que s'il estoit assez heureux pour obtenir l'autre lot par son inter-

ceſſion,il redoubleroit de grand cœur la meſme offrande qu'il venoit de faire. La confiance dont il ſe ſentit penetré fut ſi grande, que s'eſtant rendu dans la place pour la ſeconde fois, il dit à ſes compagnons d'une voix aſſeurée, qu'ils n'avoient que faire de rien eſperer, parce que le Grand Pere des Chreſtiens, qui l'avoit favoriſé dans la premiere lotterie, l'aideroit encore dans celle-cy. Quelques-uns en effet craignirent le pouvoir du Saint; d'autres s'en mocquerent, & pluſieurs gagerent avec luy qu'il n'auroit rien. Il employe à ces gageures toute la premiere ſomme qu'il avoit gagnée. On écrit les billets, on les met dans l'urne, on les broüille, l'enfant les tire, & celui de cet homme revient encore le premier au grand éton-

nement de tous les assistans, qui ne voulurent plus qu'il eust part dans leurs lotteries. Il s'en mit peu en peine, ayant déja gagné des sommes considerables : mais il ne manqua pas de venir à l'Eglise s'acquiter aussi fidélement que la premiere fois du vœu qu'il avoit fait, & il donna mesme plus qu'il n'avoit promis. On luy parla, comme vous pouvez croire, de changer de Religion, & de reconnoistre le Dieu par la vertu de qui le Grand Pere l'avoit si liberalement & si miraculeusement assisté. Point de réponse ni de conversion. Je vous avouë, Mon tres-cher Pere, qu'on est pénétré d'une vive douleur, quand on voit le déplorable aveuglement où sont ces Idolastres, & que le demon pour les retenir sous sa puissance, ait trouvé le secret de leur

donner une horreur ſi affreuſe des Européans, par qui ſeuls le ſalut leur peut venir. Car on ne peut pas douter encore une fois, que le mépris qu'ils font de nous, comme *Pranguis*, ainſi qu'ils nous appellent, ne ſoit la vraye cauſe de leur obſtination; puiſque dans le Maduré, & dans les autres Royaumes, où les Miniſtres de l'Evangile ne paſſent pas pour Européans, il ſe convertit un ſi grand nombre d'Infidelles.

Aprés la Feſte de Saint François Xavier, je retournai au *Topo*, étant convenu que je reviendrois à *Cotate* à Noël, pour commencer tout de bon à apprendre la langue Malabare. J'y fis beaucoup de progrez en peu de temps, parce que le Pere Maynard, dont j'ay parlé, eut la bonté de me l'enſeigner avec

une assiduité & des soins incroyables. Durant tout le temps que je demeurai avec ce cher Missionnaire, nous ne baptizasmes que sept ou huit Adultes, de *Caste* assez basse : le plus considerable estoit le Maçon qui avoit basti nôtre Eglise. Comme il estoit docile, d'un naturel doux, & qu'il n'avoit point de vices, Dieu lui fit la grace de pénétrer les veritez de la Foy à travers les nuages du *Pranguinisme*, dont elles sont comme éclipsées aux yeux des Gentils, qui nous connoissent pour Européans. Ce fut le premier à qui j'eus la consolation d'apprendre le Catechisme & les Prieres chrestiennes en langue Malabare.

Mais la chose la plus singuliere que je vis à *Cotate* pendant mon séjour, ce fut l'aventure d'un fameux Penitent

idolaſtre, qui couroit tout le païs depuis huit ou neuf mois. Cet homme eſtoit dans un eſtat à donner de la compaſſion. Il s'eſtoit fait mettre au col une eſpece de colier fort extraordinaire. C'eſtoit une plaque de fer de trois pieds & demy en quarré, épaiſſe à proportion, au milieu de laquelle il y avoit une ouverture aſſez large. Aprés y avoir paſſé ſa teſte, il avoit fait appliquer tout autour de l'ouverture une bande de fer, qui venoit lui ſerrer le col, & qui tenoit à la plaque avec de bons cloux bien rivez, afin qu'il ne lui fuſt pas libre de ſe décharger quand il voudroit d'un fardeau ſi peſant & ſi incommode. Cette large plaque ainſi enchaſſée au col, l'empeſchoit de pouvoir ſe coucher ou appuyer ſa teſte contre quoi que ce ſoit. Ainſi quand
il

il vouloit prendre un peu de repos, il falloit dresser des supports pour soustenir ce vaste collier des deux costez. Il s'estoit lui-mesme imposé cette penitence, pour amasser, en se montrant par le païs, une somme d'argent qu'il destinoit à creuser un *Tarpa-culam*, c'est à-dire un estang revestu de pierres dans une plaine où il n'y a point d'eau, & où les voyageurs souffrent beaucoup de la soif. Car c'est une devotion de ce peuple, une maniere d'honorer leurs dieux, & une œuvre des plus meritoires, de faire des reservoirs sur les grands chemins, d'entretenir des gens, qui presentent de l'eau à boire aux passans, ou de bastir de grandes salles où les Etrangers puissent se retirer & se mettre à couvert pendant la nuit. Celui, dont je

parle, crut ne pouvoir attirer plus d'aumoſnes, qu'en paroiſſant dans l'eſtat digne de pitié, où je viens de vous le repreſenter. Il y avoit ſept ou huit jours que je l'avois rencontré dans les ruës de *Cotate* accablé ſous le poids de ſon énorme colier, & recevant les aumoſnes que les Gentils lui faiſoient aſſez liberalement. Je fus touché de lui voir une aſſez heureuſe phyſionomie & des manieres de demander plus modeſtes & plus ſoumiſes, que n'ont d'ordinaire les Penitens qui courent le païs. Dans ce moment je me ſentis inſpiré de prier Noſtre-Seigneur d'avoir pitié de ce malheureux, qui ſeroit capable de ſouffrir beaucoup pour ſon amour, s'il ſçavoit l'obligation qu'ont tous les hommes de n'aimer & de ne ſervir que lui ſeul. Je ne ſçai, ſi

Dieu eut égard à mes foibles prieres : mais huit jours aprés, je fus fort surpris de voir à la porte de nostre Eglise le Penitent au colier, qui demandoit à parler au *Gourou*, c'est-à-dire, au Pere. Je crûs qu'il cherchoit quelque aumosne, & je taschai de lui faire entendre qu'il ne devoit rien esperer de nous, pour le sujet qui le faisoit quester : mais comme je parlois fort mal la langue Malabare, je connus qu'il ne m'entendoit pas. On me fit comprendre qu'il cherchoit autre chose que de l'argent. J'avertis le Pere Maynard de vouloir bien venir lui parler. Il y vint, & s'approchant du Penitent, il lui dit, *que venez-vous chercher à l'Eglise des Chrestiens, où l'on honore le vrai Dieu, vous qui adorez des Idoles, & qui estes l'esclave des Demons ?* Le Pe-

nitent répondit avec modeſtie, *c'eſt parce qu'on m'a dit que c'eſtoit ici la Maiſon du vrai Dieu que j'y viens, pour voir, ſi je trouverai en lui plus de conſolation que je n'en ay trouvé dans les Dieux que j'adore, dont je ne ſuis guere ſatisfait, aprés tout ce que vous voyez que je fais pour leur plaire. Je viens donc m'informer de voſtre Dieu, & apprendre à le connoiſtre, pour mettre en repos, s'il eſt poſsible, mon eſprit, qui eſt depuis long temps agité. N'eſt-ce pas ici*, ajoûta-t-il, *le Temple de l'Eſtre Souverain, Createur du Ciel & de la terre, qui récompenſe ceux qui le ſervent, & qui punit éternellement ceux qui en adorent d'autres que lui. Je n'ai juſqu'ici adoré & ſervi mes Dieux, que parce que je n'en ay point connu de plus grands qu'eux : mais ſi vous me pouvez faire voir que le voſtre eſt au deſſus de tous, je re-*

nonce à eux, & je les abandonne pour jamais.

Ces paroles nous toucherent vivement, & nous eussions versé des larmes de joye, sans la crainte que nous eusmes qu'il ne cherchât peut-être à nous tromper. Pour éprouver donc sa sincerité par l'endroit que nous crusmes devoir lui estre le plus sensible. *Si vous voulez*, lui dismes-nous, *connoistre le Souverain Seigneur, & apprendre de nostre bouche les perfections infinies qui le distinguent de vos prétenduës divinitez, il faut commencer par oster de vostre col cet instrument de mortification recherchée, qui vous accable, & que vous ne portez que pour vous distinguer, & pour rendre honneur à l'ennemi de l'Estre Souverain: car tandis que vous en demeurerez chargé, la divine parole n'entrera point dans vostre cœur,*

ou bien vous ne la pourrez gouſter. J'avois quelque ſcrupule de l'obliger à quitter ſon habit de Penitent, avant que d'entter un peu plus avant en matiere, & de le diſpoſer davantage à ce que l'on voudroit, & je craignois que cette épreuve ne le rebutât. Mais il n'en parut pas le moins du monde ébranlé. *Je ſuis preſt*, nous dit-il, *à tout quitter*, *s'il le faut*, *pour connoiſtre le ſouverain bien, mais je ne puis me débarraſſer ſans le ſecours d'un Serrurier.* Certainemẽt le fameux Simeon Stilite (s'il eſt permis de comparer un ſi grand Saint, à un homme qui eſtoit encore Idolatre) ne montra pas plus de ſoumiſſion& de promptitude à deſcendre de ſa colomne au premier ordre des Peres du Concile, que celui-ci à renoncer aux marques de penitence, dont il ſe faiſoit

honneur parmi les Gentils. Le Serrurier vint, & ce ne fut qu'avec bien du temps & une peine extrême qu'il dériva les clouds qui tenoient attaché le petit collier au grand. Celui qui les avoit mis, ne prétendoit pas apparamment qu'on les en oſtaſt jamais. Ce fut dans l'Egliſe meſme de S. François Xavier, que nous délivraſmes ce pauvre eſclave de Satan, du joug que ſon redoutable Maiſtre lui avoit impoſé. La plaque eſtoit ſi peſante, que je ne la pouvois ſoulever de terre qu'avec peine. Nous la ſuſpendiſmes à la muraille prés de l'Autel, comme une dépoüille enlevée à l'enfer, & une des plus précieuſes offrandes, qu'on euſt peut-être jamais fait au ſaint Apoſtre. Dés que le Penïtent ſe vit libre, la joye parut peinte ſur ſon viſage, peut-eſtre du plai-

ſir que l'on venoit de lui faire , peut-eſtre de l'eſperance qu'il avoit qu'ayant obéï, nous allions enfin l'éclairer ſur la ſcience du ſalut. Sans perdre de temps le Pere Maynard commença à luy expliquer les Myſteres de noſtre ſainte Religion , & moy à lui apprendre les Prieres & le Catechiſme , ne ſçachant pas aſſez bien la langue pour l'entretenir.

Quoiqu'il paruſt content de nos inſtructions, & qu'il fuſt charmé ſur tout de ce que nous lui diſions de la grandeur de Dieu & de ſon amour pour les hommes , nous luſmes plus d'une fois dans ſes yeux qu'il rouloit quelques penſées chagrinantes au fond de l'ame. Ceux qui l'avoient connu dans la Ville , avant qu'il s'addreſſaſt à nous , lui faiſoient de ſanglans reproches , non pas préciſément de ce

ce qu'il changeoit de Religion ; mais de ce qu'il ſe faiſoit diſciple des Docteurs *Pranguis*, lui qui eſtoit d'une des meilleures *Caſtes* de tout le païs. C'eſtoit en effet cette idée du *Pranguiniſme*, qui lui cauſoit toute ſa peine. Dés que nous le ſçuſmes, nous priſmes la reſolution de l'envoyer dans le Maduré ſe faire baptiſer par quelqu'un de ceux qui y vivent ſous l'habit de *Sanias*, * Nous lui diſmes donc que nous n'eſtions que les *Gouroux* ou les Docteurs des *Caſtes* baſſes, qui ſont ſur les coſtes, & qu'il lui convenoit à lui, qui eſtoit homme de qualité, de s'adreſſer aux Docteurs des hautes *Caſtes*, qui ſont dans les terres, & de ſe mettre au nombre de leurs diſciples ; qu'il trouveroit dans

* C'eſt le nom qu'on donne aux Religieux des Indes.

le Maduré ces Docteurs, qui lui enſeigneroient la Loy du vrai Dieu ; qu'il les allaſt trouver ; & qu'aprés avoir achevé de l'inſtruire, ils le mettroient au nombre des Fidelles. Ce bon homme qui avoit pris amitié pour nous, eut beaucoup de peine à ſe déterminer ſur le parti que nous lui propoſions : mais enfin comme nous lui perſuadaſmes que c'eſtoit ſon avantage, il nous crut, & s'en alla trouver un de nos Peres de la Miſſion de Maduré, qui le baptiſa & le renvoya enſuite dans ſon païs travailler à la converſion de ſes parens, pour leſquels il nous parut avoir beaucoup de zele & de tendreſſe.

J'avançois cependant dans l'étude de la langue Malabare, & le deſir d'entrer au pluſtoſt dans la Miſſion de Maduré, faiſoit

que je taschois d'y paroistre bien plus sçavant encore, que je n'étois en effet. J'en fus puni; car l'opinion qu'on eut de mon habileté retarda mon départ au lieu de l'avancer. Le Pere Emmanuel Lopes, dont j'ai parlé au commencement de cette Lettre, estant tombé malade sur la fin du mois de Fevrier, & ne se trouvant personne qui pust desservir ses Eglises pendant le Caresme qui approchoit, le Pere Provincial m'appella au *Topo*, & me proposa d'aller passer le Caresme au Nord de la coste de *Travancor*, pour avoir soin du Pere malade, & aider les Fidelles en son absence, m'engageant sa parole qu'aprés Pasques immediatement il m'envoyeroit dans la Mission de Maduré, qui faisoit l'objet de tous mes vœux. Je representai que je n'estois gue-

re capable encore d'une pareil-le commiſſion, ſur tout dans le temps de Careſme & de Paſques, où il faut confeſſer tout le mon-de : que pour les Egliſes qui ſont au Nord du Royaume de *Tra-vancor*, je ne pouvois pas abſolu-ment m'en charger, parce que la langue Malabare y eſt fort corrompuë & meſlée avec la lan-gue qu'on nomme *Malcamel* : que ſi cependant on manquoit d'Ouvriers pour aſſiſter les Chrê-tiens dans le temps paſchal, je croyois qu'on pouvoit prendre un temperament, qui eſtoit d'en-voyer au Nord du Royaume de *Travancor* un des Peres, qui tra-vailloit à la coſte de la Peſcherie, & de me faire occuper ſa place, parce que les Chreſtiens de cet-te coſte parlant fort diſtincte-ment la langue *Tamul*, je pou-vois les entendre, & me faire

entendre auſſi plus facilement. Le Pere Provincial agréa la propoſition, & m'envoya à *Tala*, ſur la coſte de la Peſcherie.

Je me mis en chemin, & je remarquai dans mon voyage de terre deux choſes que je n'avois point obſervées, quand je doublai par mer le Cap de Comorin. La premiere, eſt une Egliſe baſtie en l'honneur de la Sainte Vierge, ſur la pointe meridionale de ce Cap, & au deſſous de cette pointe un rocher, qui s'avance dans la mer, & qui y forme une eſpece d'Iſle: C'eſt ſur ce rocher que ſe retirerent autrefois les Chreſtiens de la coſte de la Peſcherie, pour éviter la fureur des Maures, qui les pourſuivoient vivement. Ce lieu leur ſervit d'azile pluſieurs mois, pendant leſquels ils ne ſe nourrirent que du poiſſon qu'ils peſ-

choient, & des coquillages qu'ils pouvoient ramaſſer au pied de ce rocher. Depuis on y a planté une Croix, qui ſe découvre de fort loin. La ſeconde choſe que je remarquai, eſt un grand Pagode de pierre, qui eſt un peu plus avant dans les terres que l'Egliſe de la Sainte Vierge, quoiqu'il ſoit ſur la meſme pointe. Comme ce Pagode eſt Nord & Sud, & directement oppoſé aux montagnes qui ſeparent le Royaume de *Travancor* de celui de Maduré, ſi l'on tiroit une ligne à travers le Pagode & ces montagnes, qui n'en ſont eſloignées que d'une lieuë & demie, on auroit une diviſion juſte de ces deux Royaumes, dont celui de *Travancor* s'eſtend le long de la coſte Occidentale, & celui de Maduré ſur la coſte Orientale, mais bien plus avant dans les

terres du costé du Nord.

C'est précisément au Cap de Comorin que commence la côte de la Pescherie, si fameuse par la pesche des perles. Elle forme une espece de baye, qui a plus de quarante lieuës depuis le Cap de Comorin, jusqu'à la pointe de *Ramanancor*, où l'Isle de Ceylan est presque unie à la terre ferme, par une chaisne de rochers que quelques Européans appellent le pont d'Adam. Les Gentils racontent, que ce pont est l'ouvrage des Singes du temps passé. Ils se persuadent que ces animaux plus braves & plus industrieux que ceux d'aujourd'hui, se firent un passage de la terre ferme en l'Isle de Ceylan; qu'ils s'en rendirent maistres, & délivrerent la femme d'un de leurs Dieux qui y avoit esté enlevée. Ce qui est

certain, c'eſt que la mer dans ſa plus grande hauteur, n'a pas plus de quatre à cinq pieds d'eau en cet endroit-là; de ſorte qu'il n'y a que des chaloupes, ou des bâtimens fort plats, qui puiſſent paſſer entre les intervalles de ces rochers. Toute la coſte de la Peſcherie eſt inabordable aux vaiſſeaux d'Europe, parce que la mer y briſe terriblement, & il n'y a que *Tutucurin* où les navires puiſſent paſſer l'hyver, cette rade eſtant couverte par deux Iſles, qui en font la ſûreté. Comme la coſte de la Peſcherie eſt renommée par tout le monde; je m'imaginois y trouver pluſieurs groſſes & riches Bourgades: il y en avoit autrefois un grand nombre, mais depuis que la puiſſance des Portugais s'eſt affoiblie dans les Indes, & qu'ils n'ont plus eſté en eſtat de prote-

ger cette coste, tout ce qui s'y trouvoit de considerable a esté abandonné & détruit. Il ne reste aujourd'hui que de miserables Villages, dont les principaux sont *Tala*, *Manapar*, *Alandaley*, *Pundicael*, & quelques autres. J'excepte toûjours *Tutucurin*, qui est une Ville de plus de cinquante mille habitans, partie Chrêtiens & partie Gentils.

Quand les Portugais parurent dans les Indes, les *Paravas*, qui sont les peuples de la coste de la Pescherie, gemissoient sous la domination des Maures, qui s'estoient en partie rendus maistres du Royaume de Maduré. Dans cette extrêmité, leur chef resolut d'implorer le secours des Portugais, & de se mettre avec toute sa *Caste* sous leur protection. Les Portugais, qui ont toûjours eu beaucoup

de zele pour l'eſtabliſſement de la Religion Chreſtienne, la leur accorderent : mais à condition qu'ils embraſſeroient le Chriſtianiſme, à quoy les *Paravas* s'obligerent. Dés que ce traité eut eſté conclu, les Portugais chaſſerent les Maures de tout le païs, & y firent divers établiſſemens. Ce fut alors que la coſte de la Peſcherie devint une floriſſante Chreſtienté par les travaux ſi connus de Saint François Xavier, qui baſtit par tout des Egliſes que nos Peres ont cultivées depuis ce temps-là avec un trés-grand ſoin. La liberté que les *Paravas* avoient ſous les Portugais, de trafiquer avec leurs voiſins, les rendoit riches & puiſſans ; mais depuis que cette protection leur a manqué, ils ſe ſont vû bien-toſt opprimez, & reduits à une extrê-

me pauvreté. Leur plus grand commerce aujourd'hui vient de la pesche du poisson qu'ils transportent dans les terres, & qu'ils échangent avec le ris & les autres provisions necessaires à la vie, dont cette coste est presque entierement dépourvûë, n'étant couverte que de bois épineux & d'un sable aride & brûlant; car c'est uniquement ce que je trouvai dans l'espace de douze lieuës, depuis le Cap de Comorin jusqu'à *Tala*, avec sept ou huit Bourgades, qui ont chacune une Eglise dépendante de celle de *Tala*.

Je ne pûs voir la misere où vivent ces pauvres Chrestiens, dont on m'avoit chargé, sans en estre attendri. Je taschai d'adoucir leurs peines, qui ne sçauroient manquer d'estre trés-meritoires, à en juger par la viva-

cité de leur foy, & par leur attachement ſimple & fervent à toutes les pratiques de pieté, que les Peres Portugais de noſtre Compagnie ont eu ſoin d'introduire parmi eux. Une des choſes qui contribuë le plus à rendre cette Chreſtienté ſi diſtinguée entre toutes les autres, c'eſt le ſoin qu'on prend d'enſeigner de trés bonne heure la doctrine Chreſtienne aux plus petits enfans. Cette ſainte coûtume s'eſt conſervée inviolablement en ce païs-là depuis le temps de Saint François Xavier. Il eſtoit perſuadé que la Foy ne pouvoit manquer de jetter de profondes racines dans le cœur des habitans, ſi dés la premiere enfance on les inſtruiſoit bien des Myſteres & des Preceptes de noſtre Religion. La ſuite a fait voir qu'il ne ſe trompoit pas; car nulle

part ailleurs dans les Indes, on ne trouve ni plus de crainte de Dieu, ni plus d'attachement au Christianisme que chez les *Paravas*. Depuis qu'un enfant commence, pour ainsi dire, à bégayer, jusqu'à ce qu'il se marie, il est obligé de se rendre tous les jours à l'Eglise, les filles le matin au Soleil levé, les garçons le soir au Soleil couché. Ils recitent d'abord tous ensemble les Prieres ordinaires du matin & du soir, aprés quoy se partageant en deux chœurs, & demeurant tous assis à terre, deux des plus habiles de chaque chœur se levent au milieu de l'Eglise, & par forme de demandes & de réponses, repetent toute la doctrine Chrestienne. Aprés cette premiere repetition, où il n'y a qu'eux qui parlent, ils interrogent ceux des deux

chœurs , qui les ont écoutez , lesquels tous ensemble répondent à la demande qu'on leur fait. Au reste cette doctrine Chrestienne comprend non seulement l'explication des Mysteres & des Preceptes de la Religion , mais encore comme j'ai dit , la maniere de se confesser & de communier , & des methodes pour bien faire toutes les autres actions , ausquelles ces fervens Chrestiens se trouvent ainsi accoustumez presque avant l'usage de la liberté & de la raison. La doctrine Chrestienne estant achevée , on se remet à genoux , pour faire un Acte de Contrition , & aprés avoir recité le *Salve Regina* , & la Priere à l'Ange Gardien , on demande la benediction de Nostre-Seigneur & de la Sainte Vierge , & l'on se retire. Cette pratique

s'obſerve non ſeulement dans les lieux où les Peres font leur demeure ; mais encore dans toutes les autres Bourgades, où les Chefs, comme les Vicaires de chaque Egliſe, aſſemblent les enfans & leur font faire aſſidûment tout ce que je viens de marquer.

Comme les Peres, qui cultivent cette grande Chreſtienté, ne ſont pas en fort grand nombre, les Fidelles commencent dés les premiers jours du Careſme à s'acquitter du devoir Paſchal. Ainſi aprés avoir pris à *Tala* les connoiſſances neceſſaires, je commençai la viſite de mes Egliſes pour préparer tout le monde à la Confeſſion & à la Communion. Ayant remarqué qu'une Egliſe fort ancienne de la petite Bourgade de *Cuttangeli* menaçoit ruine, & qu'on

n'y eſtoit pas en ſûreté, j'en fis baſtir une nouvelle. Je fatiguai beaucoup dans mes tournées, & je fus plus d'une fois en danger d'eſtre devoré par les Tigres qui ſortent des bois pour chercher de l'eau. On ne ſçauroit croire le deſordre que ces beſtes feroces ont fait cette année ſur toute la coſte. Outre le beſtail qu'ils ont enlevé, on compte plus de ſoixante & dix perſonnes qui ont diſparu, & qui ont eſté apparemment devorez par ces cruels animaux. On les voyoit s'approcher ſur le ſoir des eſtangs, qui ſont pour l'ordinaire aſſez prés des Villages: malheur alors au bétail, aux enfans,& meſme aux hommes, qui ſe trouvoient à leur portée. Rien ne leur échapoit. La crainte qu'on en avoit, eſtoit devenuë ſi grande que toutes les nuits on

faisoit la garde dans les Villages & l'on y allumoit des grands feux. Personne n'osoit sortir de sa maison durant les tenebres, ni se mettre en chemin ; il n'étoit pas mesme trop sûr de marcher le jour, à moins qu'on ne fust bien accompagné. Cela ne m'empescha pas pourtant de traverser plus d'une fois durant la nuit de grandes forests, pour aller administrer les Sacremens à de pauvres moribonds qui ne pouvoient pas attendre. Je prenois la precaution de me faire escorter par quelques Chrêtiens, les uns portant des torches allumées, & les autres battant le tambour, dont le bruit épouvante les Tygres & les met en fuite. Une chose qui doit paroistre extraordinaire & qui ne peut venir que d'une protection de Dieu toute particuliere, c'est

que dans tout le carnage qu'ont fait depuis un an ces redoutables animaux, aucun Chreſtien n'a peri On a meſme pris garde que les Gentils ſe trouvant avec les Chreſtiens, les Tygres devoroient les Idolaſtres ſans faire aucun mal aux Fidelles; ceux-ci trouvant des armes ſeures dans le ſigne de la Croix, & dans les Saints Noms de JESUS & de MARIE; ce que les Gentils voyant avec admiration, ils ont commencé auſſi à ſe ſervir des meſmes armes pour éviter la fureur des Tygres, & ſe preſerver du danger.

Le bois infecté par les Tygres regne pendant cinq on ſix lieuës, le reſte de la coſte n'eſt que ſable, mais un ſable qui fatigue extrêmement les voyageurs. J'éprouvai encore là les ſoins de la divine Providence. Je mar-

chois le long de la mer pendant une nuit fort obscure, accompagné de deux de mes Catechistes, & je me trouvai sur le bord d'une petite riviere que j'avois traversée quelque temps auparavant sans aucun danger. Avançant comme pour passer ce gué, je tombai tout à coup avec le Catechiste qui me soustenoit, dans un grand fond que la marée avoit creusé en mangeant & emportant le sable. Nous nous serions noyez dans cette espece d'abysme sans la main de Dieu, qui nous soustint. Nous en fusmes quittes pour estre bien moüillez, ce qui ne nous empescha pas de continuer nostre route jnsqu'à la prochaine Eglise, où nous rendismes graces à Nostre-Seigneur, de nous avoir délivrez de ce danger.

Aprés avoir viſité les Egliſes de mon diſtrict, je revins la Semaine Sainte à *Tala*, où un grand nombre de Chreſtiens ſe rendirent de diverſes Bourgades des environs. Je travaillai beaucoup pendant tout ce ſaint temps, les Confeſſions me fatiguoient extraordinairement par la difficulté que j'avois à les entendre ; car ces peuples parlent avec une viſteſſe ſurprenante, ou peut-eſtre que cela me paroiſſoit ainſi ; parce que je n'avois pas encore l'oreille bien faite à leur langue. Les larmes me venoient quelquefois aux yeux, quand ne pouvant comprendre ce qu'ils me diſoient, il falloit les faire recommencer juſqu'à trois & quatre fois ; ce que ces bonnes gens faiſoient avec une patience merveilleuſe, cherchant même les mots & les

tours les plus aisez pour s'exprimer. Outre le travail des Confessions, j'avois celui de la Predication, & comme il m'estoit impossible de parler encore sur le champ, j'estois obligé de préparer & d'apprendre par cœur ce que je devois dire. Cependant quoique je fisse une infinité de fautes, soit dans le tour de la langue, soit dans la prononciation, qui est trés-difficile, ils ne paroissoient point rebutez de m'entendre, aimant mieux, disoient-ils, oüir quatre paroles de la bouche des Peres, quoique mal arrangées & mal prononcées, que de grands discours qu'eussent pû faire leurs Catechistes.

Je fis dresser en divers endroits de la Bourgade, plusieurs petits reposoirs, & le Jeudy Saint sur le soir, nous y allasmes

tous en proceſſion faire les Stations de la Paſſion. A chaque Station on faiſoit tout haut des Prieres & des Actes conformes au Myſtere qu'on venoit honorer. Les Stations achevées nous retournaſmes à l'Egliſe qui ſe trouva trop petite pour la grande multitude de Chreſtiens qui s'y eſtoient rendus de tous coſtez. Je ſortis, & tout le peuple s'eſtant rangé dans la place vis à vis l'Egliſe, mon Catechiſte raconta fort au long l'hiſtoire de la Paſſion de Noſtre-Seigneur. Je fis enſuite le Crucifix à la main un petit diſcours, dans lequel je taſchai de leur inſpirer des ſentimens de penitence & d'amour envers noſtre divin Maiſtre. Il eſtoit aſſez avant dans la nuit lorſqu'on ſe ſepara. Le lendemain on revint pour les ceremonies du Vendredy Saint,

que nous fiſmes toutes, excepté celles de la Meſſe, car il n'eſt pas permis dans ces Egliſes de garder du Jeudy au Vendredy, une Hoſtie conſacrée, à cauſe des ſoudaines irruptions que les Gentils qui viennent du milieu des terres, font quelquefois ſur les Chreſtiens. Ce fut à l'adoration de la Croix qu'il m'euſt eſté bien difficile de retenir mes larmes, les voyant couler en abondance des yeux de la pluſpart de nos fervens Chreſtiens. Jeſus-Chriſt euſt eſté là preſent attaché ſur la Croix, qu'ils n'euſſent pas embraſſé ſes genoux avec plus de démonſtrations de reconnoiſſance & de tendreſſe. Nous expoſaſmes l'apreſdiſnée une repreſentation du ſaint Suaire, tel qu'on le montre dans pluſieurs Egliſes d'Europe, il y eut encore bien des pleurs répan-

duës à cette pieuſe ceremonie. Je parlai auſſi un moment ſur ce triſte ſujet, & l'on fit des prieres & des chants à l'honneur de la Paſſion de Noſtre-Seigneur. J'employai le Samedy Saint, le jour de Paſques & le reſte des Feſtes à confeſſer ceux qui ne s'eſtoient pas encore acquittez de ce devoir; aprés quoy je partis pour faire une ſeconde fois la viſite de mes Egliſes, & travailler plus à loiſir que la premiere à l'inſtruction de ceux dans qui j'avois trouvé quelque ignorance. Mais le jour meſme que je m'eſtois mis en chemin, je reçûs une Lettre du Pere Provincial, qui m'ordonnoit de remettre le ſoin de cette Miſſion à deux Peres qu'il y envoyoit, & de me préparer ſelon ſa promeſſe à entrer inceſſamment dans celle de Maduré.

Dés que j'eus lû la lettre, je me rendis au *Topo* pour recevoir les ordres & les dernieres instructions de mon Superieur. Il me les donna, & je pris la route de Maduré. Aprés avoir traversé de nouveau le Cap de Comorin, je vins par *Tala*, *Manapar*, *Alandaley*, & *Punicael*, me rendre à *Tutucurin*. Cette ville est presque à une égale distance du Cap de Comorin & du passage de *Ramanancor*. Comme *Punicael* est sur le bord d'une petite riviere, qui a deux embouchûres, on va aisément par eau delà à *Tutucurin*. Pour cela il n'y a qu'à observer le temps des marées ; pendant le flux on remonte de *Punicael*, qui est à la premiere embouchûre, jusqu'au conflant des deux bras de la riviere : au reflux on descend jusqu'à la

ſeconde embouchûre , où ſe trouve *Tutucurin.*

Tutucurin paroiſt à ceux qui y abordent par mer, une fort jolie ville. On découvre divers baſtimens aſſez élevez dans les deux Iſles, qui la couvrent, une petite fortereſſe que les Hollandois ont baſtie depuis quelques années pour ſe mettre à couvert des inſultes des Gentils qui viennent des terres, & pluſieurs grands magaſins baſtis ſur le bord de l'eau, qui font un aſſez bel aſpect. Mais dés qu'on a mis pied à terre, toute cette beauté diſparoiſt, & l'on ne trouve plus qu'une groſſe Bourgade preſque toute baſtie de *palhotes*. Les Hollandois tirent de *Tutucurin* des revenus conſiderables, quoyqu'ils n'y ſoient pas abſolument les maiſtres. Toute la coſte de la Peſ-

cherie appartient en partie au Roy de *Maduré*, & en partie au Prince de *Marava*, qui a secoüé depuis peu le joug de Maduré, dont il estoit tributaire auparavant. Les Hollandois voulurent, il y a quelques années, s'accommoder avec le Prince de *Marava*, de ses droits sur la coste de la Pecherie, & sur tout le païs, qui en dépend. Ils lui envoyerent pour cela une celebre ambassade avec de magnifiques presens. Le Prince reçeut les presens, & donna de grandes esperances, dont on n'a vû jusqu'à present aucun effet.

Les Hollandois, sans estre maistres de la coste, n'ont pas laissé d'agir souvent à peu prés, comme s'ils l'estoient. Il y a quelques années qu'ils enleverent les Eglises des pauvres *Paravas*,

pour en faire des magaſins, & les maiſons des Miſſionnaires pour y loger leurs Facteurs. Les Peres furent obligez de ſe retirer dans les bois, où ils ſe firent des huttes, pour ne pas abandonner leur troupeau dans un ſi preſſant beſoin. Il eſt vrai que les *Paravas* montrerent en cette occaſion une fermeté inébranlable, & un attachement inviolable pour leur Religion. On les voyoit tous les Dimanches ſortir en foule de *Tutucurin*, & des Bourgades, pour aller entendre la Meſſe dans les bois. Les Peres y exerçoient au milieu des Gentils, les fonctions de leur miniſtere plus librement, qu'ils n'euſſent fait auprés des Hollandois. Le zele des *Paravas* choqua apparamment quelques-uns des ces Meſſieurs, ils ſe mirent en teſte de les perver-

tir, & de leur faire embrasser leur Religion. Dans cette veuë ils appellerent de Batavie un Ministre pour instruire, disoient-ils, ces pauvres abusez : mais la tentative réüssit mal. Dés la premiere conference que le Chef de la *Caste* des *Paravas* eut avec le Prédicant, il le confondit par ce raisonnement. *Vous devez sçavoir, Monsieur*, lui dit-il, *que quoyque nostre Caste eust embrassé la Religion Catholique avant la venuë du Grand Pere dans les Indes*, c'est de Saint François Xavier qu'il parloit, *nous n'estions Chrestiens que de nom, mais Gentils en effet. La foy que nous professons, ne prit racine dans nos cœurs, que par la force & par le nombre des miracles que nostre saint Apostre opera dans tous les lieux de cette Caste. C'est pourquoy avant que vous nous parliez*

de changer de Religion, il faut, s'il vous plaiſt, que premierement vous faſſiez à nos yeux, non pas ſeulement autant de miracles qu'en a fait le Grand Pere, mais beaucoup davantage; puiſque vous voulez nous prouver que la Loy que vous nous apportez, eſt meilleure que celle qu'il nous a enſeignée. Ainſi commencez par reſſuſciter du moins une douzaine de nos morts, car S. François Xavier en a reſſuſcité cinq ou ſix dans cette coſte: gueriſſez tous nos malades, rendez noſtre mer une fois plus poiſſonneuſe qu'elle n'eſt, & quand cela ſera fait, nous verrons ce qu'il y aura à vous répondre. Le pauvre Miniſtre ne ſçachant que repliquer à ce diſcours, & voyant d'ailleurs cet air de fermeté & de raiſon qu'il n'attendoit pas dans des Peſcheurs, ne ſongea qu'à ſe rembarquer au plus viſte.

Mais avant que de le laisser partir, on voulut voir si la violence n'auroit pas plus de pouvoir que l'exhortation. On se mit donc en devoir de forcer les *Paravas* d'aller au Presche. Le Chef de la *Caste* eut le courage de faire afficher un écrit à la porte de la loge Hollandoise, par lequel il déclaroit que si quelque *Paravas* alloit au Temple des Hollandois, il seroit traité à l'heure mesme comme rebelle à Dieu & traistre à la nation. Personne ne fut tenté d'y aller, excepté un seul. C'estoit un homme riche & puissant, dont la fortune dépendoit des Hollandois, & qui fut assez lasche, de peur de s'attirer leur disgrace, de s'y trouver une fois.

On en avertit le Chef de la *Caste* des *Paravas*, lequel animé d'un zele semblable à celui

de Phinées resolut d'en faire un exemple. Il mit donc ses gens sous les armes, se saisit des avenuës, afin qu'à la sortie du Temple, le coupable ne pust luy échapper. Dés qu'il parut, il le fit mettre à mort. Les Hollandois voulurent se mettre en devoir de le secourir ; mais ils n'y furent pas à temps, & ils furent mesme obligez eux-mesmes de se retirer, pour ne pas irriter des peuples, qui estoient resolus de conserver leur Religion aux dépens de leur vie.

Ces persecutions ont cessé par la grace de Dieu, il est venu des Directeurs plus doux & plus raisonnables, qui bien loin d'inquieter ces peuples sur leur Religion & de leur faire violence, ont consenti que leurs anciens Pasteurs revinssent demeurer dans les Bourgades, & con-

tinuassent les mesmes fonctions qu'ils avoient toûjours faites depuis saint François Xavier. Au reste je dois rendre cette justice à Messieurs les Directeurs d'aujourd'huy, que j'en ay trouvé parmi eux de trés-honnestes gens, qui gagnoient l'affection des peuples, & se faisoient aimer des Missionnaires; lesquels de leur costé leur rendoient dans l'occasion des services assez importans.

Pour ce qui regarde le commerce des Hollandois sur cette coste, outre les toiles qu'on leur apporte de Maduré, & qu'ils échangent avec le cuire du Japon, & les épiceries des Moluques, ils tirent un profit considerable de deux sortes de pesches, qui se font ici; celle des perles & celle des *Xanxus*. Les *Xanxus* sont de gros coquilla-

ges ſemblables à ceux avec leſquels on a couſtume de peindre les Tritons. Il eſt incroyable combien les Hollandois ſont jaloux de ce commerce ; il iroit de la vie pour un Indien, qui oſeroit en vendre à d'autres qu'à la Compagnie de Hollande. Elle les achette preſque pour rien, & les envoye dans le Royaume de Bengale, où ils ſe revendent fort cher. On ſcie ces coquillages ſelon leur largeur: comme ils ſont ronds & creux, quand ils ſont ſciez, on en fait des braſſelets qui ont autant de luſtre que le plus brillant yvoire. Ceux qu'on peſche ſur cette coſte dans une quantité extraordinaire, ont tous leurs volutes de droite à gauche. S'il s'en trouvoit quelqu'un qui euſt ſes volutes de gauche à droite, ce ſeroit un treſor que les Gen-

tils estimeroient des millions ; parce qu'ils s'imaginent que ce fut dans un *Xanxus* de cette espece qu'un de leurs Dieux fut obligé de se cacher, pour éviter la fureur de ses ennemis, qui le poursuivoient par mer.

La pesche des perles enrichit la Compagnie de Hollande d'une autre maniere. Elle ne fait pas pescher pour son compte, mais elle permet à chaque habitant du païs, Chrestien, Gentil ou Mahometan, d'avoir pour la pesche autant de bateaux que bon luy semble, & chaque bateau luy paye soixante écus & quelquefois davantage. Ce droit fait une somme considerable, car il se presentera quelquefois jusqu'à six ou sept cens bateaux pour la pesche. On ne permet pas à chacun d'aller travailler indifferemment où il lui

plaiſt, mais on marque l'endroit deſtiné pour cela. Autrefois dés le mois de Janvier les Hollandois déterminoient le lieu & le temps où la peſche ſe devoit faire cette année-là ſans en faire l'épreuve auparavant : Mais comme il arrivoit ſouvent que la ſaiſon, ou le lieu marqué n'eſtoit pas favorable, & que les huitres manquoient, ce qui cauſoit un notable préjudice aprés les grandes avances qu'il avoit fallu faire, on a changé de methode, & voici la regle qu'ils obſervent aujourd'huy.

Vers le commencement de l'année, la Compagnie envoye dix ou douze bateaux, au lieu où l'on a deſſein de peſcher. Ces bateaux ſe ſeparent en diverſes rades, & les plongeurs peſchent chacun quelques milliers d'huiſtres, qu'ils apportent ſur le ri-

vage. On ouvre chaque millier à part, & on met aussi à part les perles qu'on en tire. Si le prix de ce qui se trouve dans un millier monte à un écu ou au delà, c'est une marque que la pesche sera en ce lieu-là trés-riche & trés-abondante : mais si ce qu'on peut tirer d'un millier n'alloit qu'à trente sols, comme le profit ne passeroit pas les frais qu'on seroit obligé de faire, il n'y auroit point de pesche cette année là. Lorsque l'épreuve réüssit & qu'on a publié qu'il y aura pesche, il se rend de toutes parts sur la coste au temps marqué, une affluence extraordinaire de peuple & de bateaux, qui apportent toute sorte de marchandises. Les Commissaires Hollandois viennent de *Colombo* Capitale de l'Isle de Ceylan, pour presider à la pesche. Le jour

qu'elle doit commencer, l'ouverture s'en fait de grand matin par un coup de canon. Dans ce moment tous les bateaux partent & s'avancent dans la mer, precedez de deux grosses chaloupes Hollandoises, qui moüillent l'une à droite & l'autre à gauche pour marquer les limites du lieu de la pesche, & aussi-tost les plongeurs de chaque bateau se jettent à la hauteur de trois, quatre & cinq brasses. Un bateau a plusieurs plongeurs qui vont à l'eau tour à tour : Aussitost que l'un revient l'autre s'enfonce. Ils sont attachez à une corde dont le bout tient à la vergue du petit bastiment, & qui est tellement disposée, que les matelots du bateau par le moyen d'une poulie, la peuvent aisément lascher ou tirer, selon le besoin qu'on en a. Celui qui

plonge a une grosse pierre attachée au pied, afin d'enfoncer plus viste, & une espece de sac à sa ceinture pour mettre les huistres qu'il pesche. Dés qu'il est au fond de la mer, il ramasse promptement ce qu'il trouve sous sa main, & le met dans son sac. Quand il trouve plus d'huistres qu'il n'en peut emporter, il en fait un monceau, & revenant sur l'eau pour prendre haleine, il retourne ensuite, ou envoye un de ses compagnons le ramasser. Pour revenir à l'air, il n'a qu'à tirer fortement une petite corde differente de celle qui lui tient le corps, un matelot qui est dans le bateau, & qui tient l'autre bout de la mesme corde pour en observer le mouvement, donne aussi-tost le signal aux autres, & dans ce moment on tire en haut le plon-

geur, qui pour revenir plus promptement détache, s'il peut, la pierre qu'il avoit au pied. Les bateaux ne ſont pas ſi éloignez les uns des autres, que les plongeurs ne ſe battent aſſez ſouvent ſous les eaux, pour s'enlever les monceaux d'huiſtres qu'ils ont ramaſſées.

Il n'y a pas long-temps qu'un plongeur, ayant vû qu'un de ſes compagnons lui avoit volé ainſi pluſieurs fois de ſuite ce qu'il avoit eu bien de la peine à receüillir, jugea à propos d'y mettre ordre. Il lui pardonna la premiere & la ſeconde fois, mais voyant qu'il continuoit à le piller, il le laiſſa plonger le premier, & l'ayant ſuivi de prés avec un couteau à la main, il le maſſacra ſous les eaux, & l'on ne s'apperçût de ce meurtre que lorſqu'on retira le corps de ce

malheureux

malheureux, ſans vie & ſans mouvement. Ce n'eſt pas là ce qu'on a le plus à craindre dans cette peſche. Il court dans ces mers des *Requiems* ſi forts & ſi terribles, qu'ils emportent quelquefois & le plongeur & ſes huiſtres, ſans qu'on en entende jamais parler.

Quant à ce que l'on dit de l'huile que les plongeurs mettent dans leur bouche, ou d'une eſpece de cloche de verre, dans laquelle ils ſe renferment pour plonger, ce ſont des contes de perſonnes qui veulent rire, ou qui ſont mal inſtruites. Comme les gens de cette coſte s'accoutument dés l'enfance à plonger & à retenir leur haleine, ils s'y rendent habiles, & c'eſt ſuivant leur habileté qu'ils ſont payez. Avec tout cela le meſtier eſt ſi fatiguant qu'ils ne peuvent plon-

ger que ſept ou huit fois par jour. Il s'en trouve, qui ſe laiſſent tellement tranſporter à l'ardeur de ramaſſer un plus grand nombre d'huiſtres, qu'ils en perdent la reſpiration & la preſence d'eſprit ; de ſorte que ne penſant, pas à faire le ſignal ils ſeroient bien-toſt étouffez, ſi ceux qui ſont dans le bateau, n'avoient ſoin de les retirer, lorſqu'ils demeurent trop longtemps ſous l'eau. Ce travail dure juſqu'à midy, & alors tous les bateaux regagnent le rivage.

Quand on eſt arrivé, le maître du bateau fait tranſporter dans une eſpece de parc les huiſtres, qui lui appartiennent, & les y laiſſe deux ou trois jours, afin qu'elles s'oüvrent, & qu'on en puiſſe tirer les perles. Les perles eſtant tirées & bien lavées,

on a cinq ou six petits bassins de cuivre percez comme des cribles, qui s'enchassent les uns dans les autres, en sorte qu'il reste quelque espace entre ceux de dessus & ceux de dessous. Les trous de chaque bassin sont differens pour la grandeur, le second bassin les a plus petits que le premier, le troisiéme que le second, & ainsi des autres. On jette dans le premier bassin les perles grosses & menuës, aprés qu'on les a bien lavées, comme j'ai dit. S'il y en a quelqu'une qui ne passe point, elle est censée du premier ordre, celles qui restent dans le second bassin sont du second ordre, & de mesme jusqu'au dernier bassin, lequel n'estant point percé, reçoit les semences de perles. Ces differens ordres font la difference des perles, & leur donnent ordinaire-

ment le prix, à moins que la rondeur plus ou moins parfaite, ou l'eau plus ou moins belle n'en augmente oudiminuë la valeur. Les Hollandois se reservent toûjours le droit d'acheter les plus grosses: si celui, à qui elles appartiennent, ne veut pas les donner pour le prix qu'ils en offrent, on ne lui fait aucune violence, & il lui est permis de les vendre à qui il lui plaist. Toutes les perles qu'on pesche le premier jour appartiennent au Roy de Maduré, ou au Prince de *Marava*, suivant la rade où se fait la pesche. Les Hollandois n'ont point la pesche du second jour, comme on l'a quelquefois publié, ils ont assez d'autres moïens de s'enrichir par le commerce des perles. Le plus court & le plus seur est d'avoir de l'argent comptant; car pourveu qu'on

paye sur le champ, on a tout ici à fort grand marché.

Je ne parleray point d'une infinité de vols & de supercheries, qui se font dans cette pesche ; cela nous meneroit trop loin. Je vous diray seulement qu'il regne pour l'ordinaire de grandes maladies sur cette coste au temps de la pesche, soit à cause de la multitude extraordinaire de peuple, qui s'y rend de toutes parts, & qui n'habite pas fort à l'aise ; soit à cause que plusieurs se nourrissent de la chair des huistres, qui est indigeste & malfaisante ; soit enfin à cause de l'infection de l'air : car la chair des huistres estant exposée à l'ardeur du Soleil se corrompt en peu de jours, & exhale une puanteur, qui peut toute seule causer des maladies contagieuses.

La peſche qui s'eſt faite cette année à *Tutucurin* a eſté trés-malheureuſe. L'épreuve s'en eſtoit trouvée trés-belle, & on y eſtoit accouru de toutes parts: mais quand l'ouverture de la peſche ſe fit vers la fin du mois de Mars, on fut bien ſurpris de voir que tous les plongeurs enſemble n'avoient ramaſſé que deux ou trois milliers d'huiſtres, & preſque point de perles dedans. La deſolation fut encore plus grande les jours ſuivans: car comme, ſi les huiſtres avoient tout à coup diſparu, on n'en trouva plus aucune. Pluſieurs attribuerent cet accident aux courans, qui avoient apporté des ſables, & couvert les huiſtres: mais il eſt bien plus croyable que ce fut un chaſtiment du Ciel. On avoit couſtume de temps immemorial

de donner à l'Eglise la plus prochaine du lieu, où se faisoit la pesche, les perles que les pescheurs Chrestiens peschoient du premier coup : mais cette année avant que la pesche commençast, on resolut de ne point garder un usage si pieux & si ancien. Ainsi il y a lieu de croire que c'est Dieu qui a voulu punir l'ingratitude & l'avarice des inventeurs d'une pareille épargne. Les Maures mesme & les Gentils n'ont point cherché d'autre raison de ce malheur. Les Chrestiens, & ceux pour qui les Chrestiens travailloient, ont reconnu leur faute : mais la pesche n'en a pas moins esté perduë au grand préjudice des Hollandois, des habitans de la coste & de tous les étrangers qui avoient fait de trés-grandes avances. Comme il n'y

avoit que deux mois que cet accident eſtoit arrivé, quand je paſſay à *Tutucurin*, c'eſtoit encore le ſujet des entretiens ordinaires, & pluſieurs n'eſtoient pas revenus de la conſternation où ce malheur les avoit jettez.

Pendant que je m'inſtruiſois ainſi des nouvelles du païs, j'écrivis au Pere Xavier Borgheſe, qui de tous les Miſſionnaires de Maduré eſtoit le plus proche de *Tutucurin*, pour l'informer de mon deſſein, & le prier de m'envoyer des guides, & pour ſçavoir de lui comment je me comporterois à mon entrée dans une terre, qui faiſoit depuis ſi long-temps l'objet de mes plus ardens deſirs. Ce Pere, qui eſt de l'illuſtre maiſon des Princes Borgheſes d'Italie, me répondit trés-obligeamment qu'il ne s'en fieroit pas à des guides

guides pour me conduire, &
qu'il viendroit lui-mesme me
prendre à *Tutucurin*, si le temps
estoit propre à entrer dans le
Maduré : mais que tout le païs
estant en armes, ce seroit s'exposer
à un peril évident d'estre
volé ou massacré, que de se mettre
alors en chemin. Il ajoustoit
qu'on venoit d'arrester prisonnier
le Pere Bernard de Saa
son voisin, pour avoir converti
un homme d'une haute *Caste*,
qu'on l'avoit traisné devant les
Juges ; & qu'à force de coups
on lui avoit fait sauter une partie
des dents de la bouche, pendant
qu'on déchiroit ses Catechistes
à coups de foüet ; que
dans tout le païs l'émotion estoit
generale contre les Chrestiens ;
enfin qu'estant luy-mesme en
danger d'estre pris à chaque
moment, il n'avoit garde de

conſeiller à un étranger de ſe rendre auprés de lui dans une conjoncture ſi faſcheuſe. Je fus touché de la perſecution des Chreſtiens : mais je le fus bien plus vivement de cequ'on m'empeſchoit d'aller prendre part à leurs ſouffrances. Neanmoins ſans me rebuter d'une réponſe qui ſembloit m'oſter toute eſperance, je récrivis une ſeconde fois au Pere Borgheſe, & le ſuppliai de faire tous ſes efforts pour me procurer l'entrée dans ma chere Miſſion ; je lui ajouſtai que s'il ne le vouloit pas, à quoi je le conjurois de bien penſer devant Dieu, j'eſtois reſolu de m'embarquer pour aller chercher une autre porte, ou par le Royaume de *Tanjaour*, ou par quelque autre endroit que ce puſt eſtre, nul danger & nulle difficulté n'eſtant capable de

m'arrester. Cette seconde Lettre tomba heureusement entre les mains du Pere Bernard de Saa, qui venoit d'estre exilé pour la Foy, aprés avoir esté trés-cruellement traité, comme je viens de le marquer. Il s'estoit retiré depuis deux ou trois jours à *Camien-naiken-patti.* Il y reçut ma lettre, & l'ouvrit suivant la permission que lui en avoit donné le Pere Borghese. Voyant un homme déterminé à tout tenter & à tout souffrir, il crut qu'il estoit inutile de me faire aller chercher bien loin l'entrée d'une Mission, à la porte de laquelle je me trouvois, & que danger pour danger, il valoit mieux que je me livrasse à ceux du lieu où l'on me destinoit, qu'à d'autres où je perirois peut-estre sans aucun fruit. C'est ce qu'il m'escrivit, en m'en-

voyant ſes Catechiſtes, pour me ſervir de guides. L'arrivée de ces Chreſtiens ſi attendus, & dont quelques-uns avoient beaucoup ſouffert pour la vraye Religion, me cauſa une joye des plus ſenſibles. Je partis avec eux de *Tutucurin* ſans differer. C'eſtoit ſur le ſoir du Dimanche de la Trés-ſainte Trinité, où j'avois lû à la Meſſe l'ordre que Noſtre Seigneur donna à ſes Apoſtres, d'aller par tout le monde preſcher l'Evangile, & baptiſer les Nations. Je ſortis de la ville, comme pour aller confeſſer quelque malade, & à l'entrée de la nuit me trouvant dans le bois je quittay mon habit ordinaire de Jeſuite, pour prendre celui des Miſſionnaires de Maduré. Les *Paravas* qui m'avoient accompagné juſques-là s'en retournerent, & je m'a-

bandonnay à la conduite de mes guides, ou plutoſt à celle de Noſtre-Seigneur. Nous marchaſmes preſque toute la nuit dans une grande obſcurité juſqu'au lever de la lune. Mes gens prétendoient laiſſer le chemin ordinaire, & me conduire au travers des bois, pour éviter une petite Forteresſe, dont la garniſon a couſtume de faire de grandes violences aux paſſans. Elle eſtoit alors beaucoup plus à craindre à cauſe des troubles du Royaume. Mais ſoit que mes guides ſçuſſent mal les chemins détournez, ou que dans les tenebres ils ſe fuſſent trompez, nous nous trouvaſmes ſans y penſer preſque au pied de la Forteresſe, & contraints de paſſer prés le Corps de garde, qui eſtoit à la porte. Je pris ſur le champ mon parti, qui fut de ne

montrer ni crainte ni défiance :
je dis à mes conducteurs de s'en-
tretenir entre eux, comme s'ils
eussent esté des gens de la Bour-
gade voisine. Ils suivirent mon
conseil, éleverent la voix, por-
terent mesme la parole à quel-
qu'un des Gardes d'un air fa-
milier & déliberé comme en
païs de connoissance. Ce strata-
geme réüssit heureusement, nous
passasmes sans que la pensée vînt
à aucun des Gardes, d'exami-
ner davantage qui nous estions;
la Providence veillant ainsi sur
moy, & sur nos chers Mission-
naires à qui je portois de petits
secours, dont ils avoient un
trés-grand besoin.

Le danger évité nous conti-
nuasmes nostre route, & nous
arrivasmes un peu avant le jour
à *Camien-naiken-patti*, où le
Pere Bernard de Saa m'atten-

doit avec une inquietude d'autant plus grande, qu'il avoit appris que le jour d'auparavant on avoit commis un vol considerable sur le chemin que je devois tenir. Je ne sçaurois vous exprimer avec quelle tendresse j'embrassay un Confesseur de Jesus-Christ sorti tout recemment de la prison & de dessous les coups des ennemis du nom Chrestien, ni ce que Dieu me fit sentir de consolation en prenant possession de cette terre benite, aprés tant de desirs, de travaux, de courses & de craintes de n'y arriver peut-estre jamais. Ce seroit le lieu de vous mander l'histoire de la nouvelle persecution, & l'estat où se trouvent aujourd'huy ces Eglises: mais cette lettre n'est déja que trop longue, & vous me permettrez de remettre à la premiere que je me

donneray l'honneur de vous eſcrire pluſieurs choſes trés-curieuſes. Je me recommande cependant plus que jamais à vos ſaints ſacrifices, moy & les diſciples que j'eſpere que le Seigneur va me donner, & je ſuis avec bien du reſpect.

MON REVEREND PERE,

Voſtre trés-humble & trés obéïſſant ſerviteur, Pierre Martin, Miſſionnaire de la Compagnie de JESUS.



LETTRE
DU PERE
FOUQUET
Missionnaire de la Compagnie de JESUS, à Monseigneur le Duc de la Force, Pair de France.

A Nan-tchang-fou, Capitale de la Province de Kiamsi à la Chine le 26. Novembre 1702.



ONSEIGNEUR,

La paix & la grace de J. C. Nostre-Seigneur

Si les lettres que j'ay reçuës d'Europe cette année m'ont

comblé de joye, en m'apprenant les benedictions continuelles que Dieu verſe ſur la France, ſur le grand Prince qui la gouverne, & ſur toute la famille Royale; je n'ay pas eſté moins touché de ce que vous avez fait dans ces derniers temps pour l'avancement de l'œuvre de Dieu & pour la gloire de la Religion. Pendant que nous travaillons ici de toutes nos forces à renverſer les Idoles & à détruire l'Empire du Demon, il vous eſt bien glorieux, Monſeigneur, de combatre l'hereſie, de la confondre & de l'exterminer de toutes vos terres, avec un ſuccez qui deſole les partiſans de l'erreur, & qui vous attire l'eſtime du Roy & les applaudiſſemens de toute le France. Il eſt aſſez ſurprenant qu'en moins de deux

ans vous ayez engagé plus de six mille Heretiques à se faire instruire des veritez Catholiques, & à rentrer de bonne foy dans le sein de la veritable Eglise.

Permettez-moy, Monseigneur, de prendre part à un si heureux succez, & à la satisfaction que reçoit nostre auguste Maistre, de vous voir répondre si fidellement aux soins qu'il a pris pour vous donner une éducation Catholique & digne de vostre illustre naissance. Quoyque Dieu répande tous les jours ses graces sur la Mission Françoise, que nous avons establie depuis quelques années dans ce vaste Empire, aucun de nous ne compte encore comme vous, les cinq & six mille Infidelles convertis. Depuis quatre ans que nous sommes ici, tout le

temps s'est presque passé à apprendre la langue, & à faire quelques establissemens solides. Il ne faut point s'en estonner, les commencemens d'une Mission sont toûjours difficiles, il faut renverser la terre plus d'une fois avant que de semer & de receüillir. Comme vous avez la bonté de vous interesser à ce qui nous regarde, & que vous souhaitez sçavoir des nouvelles de nostre Mission, je vas vous rendre un compte exact de nos occupations presentes, & des esperances que Dieu nous donne pour le temps à venir. Mais comme je ne veux rien vous escrire qui ne soit venu à ma connoissance par des voïes asseurées, je me borneray à ce qui regarde les seuls Jesuites François, que j'ay trouvés ici, ou qui y sont venus avec moy, & depuis moy.

J'arrivay à la Chine le vingt-cinquiéme de Juillet de l'année mil six cens quatre-vingt dix-neuf. Nos Peres François n'y avoient alors que deux maisons. La premiere à Pekin dans l'enceinte du Palais Imperial, où l'on voit aujourd'huy une belle Eglise, bastie avec la permission & par les liberalitez de l'Empereur. La seconde à Canton, qui est un des plus fameux ports de cet Empire, où les Europeans & plusieurs Nations de l'Orient font un grand commerce. Ces deux maisons ne suffisant pas pour le nombre de nos Missionnaires, qui augmentoit tous les jours, on pensa à faire de nouveaux establissemens. On jetta les yeux sur la Province de *Kiam-si*, & les Peres de Broissia & Domenge, acheterent trois maisons pour y faire trois Egli-

ſes. Une à *Fou-tcheou* , l'autre à *Jao-tcheou* , & la troiſiéme à *Kicou-kiang*, qui ſont trois villes du premier ordre. Ces maiſons ne couterent qu'environ deux cens quatre-vingt taels , ce qui revient à peu prés à onze ou douze cens livres de noſtre monnoye. Ce n'eſtoit que de vieilles mazures , qui menaçant ruine en beaucoup d'endroits , eſtoient devenuës inhabitables. Les toits eſtoient ouverts de tous coſtez , & l'on y eſtoit expoſé à la pluye & à toutes les injures de l'air. De plus la maiſon de *Fou-tcheou* ne fut d'abord engagée que pour un certain temps , & ce n'a eſté qu'aprés bien des formalitez & des embarras , qu'on en eſt demeuré paiſibles poſſeſſeurs. Quelque grandes que fuſſent les incommoditez que ſouffrirent les Pe-

res, qui nous procurerent ces premiers establissemens, ils y furent peu sensibles, mais nous le fusmes tous infiniment aux oppositions que formerent les Mandarins de *Kicou-kiang*, & de *Jao-tcheou* à nostre establissement dans ces deux villes.

Ces oppositions durerent prés d'un an & demy, car les Gouverneurs, qui sont des Mandarins inferieurs, ne reglent pas ordinairement par eux-mesmes les affaires importantes : ainsi ils sont obligez d'en faire leur rapport aux Mandarins superieurs, c'est à dire au *Pou-Tchimssée*, que nos Europeans appellent le Tresorier general de la Province, & au *Fou-yven*, à qui nous donnons le nom de Viceroy. Ce fut devant ces deux grands Mandarins, qui ne reconnoissent au dessus d'eux que

les Tribunaux de Pekin, que fut portée l'affaire des deux maiſons que nous avions achetées. On s'oppoſoit à noſtre eſtabliſſement dans ces deux villes, parce que nous eſtions étrangers, & parce que nous preſchions une Loi étrangere. Comme la qualité d'étranger eſt toûjours odieuſe à la Chine, il n'en falloit pas davantage pour eſtre condamnez, & nous l'euſſions eſté, ſi le Treſorier general n'euſt pris noſtre défenſe, & n'euſt fait valoir le fameux Edit, qui fut porté en mil ſix cens quatre-vingt-douze en faveur de la Religion Chreſtienne. Il eſt vray que cet Edit ne marque pas qu'on pourra faire de nouvelles Egliſes, mais il nous maintient dans les anciennes, & nous permet d'y aſſembler le peuple, ce qui parut ſuffiſant à
des

des Juges affectionnez, pour ne nous point troubler dans les establissemens que nous avions faits.

Cette affaire estant heureusement terminée, le Pere de Broissia reçut ordre de passer dans la Province de *Tche-kiam* pour fonder une Eglise à *Nimpo*, Port de mer sur la coste Orientale de la Chine vis-à-vis du Japon, qui n'en est éloigné que de trois ou quatre journées. Ce poste nous parut necessaire, non seulement pour avoir une entrée libre de ce costé-là dans la Chine, mais encore pour chercher quelque moyen de penetrer au Japon où la Religion Chrestienne a esté autrefois si florissante, & où l'on dit qu'elle s'est conservée jusqu'à present ; malgré les horribles persecutions qui desolent depuis si long-temps

cette Eglise. Les Peres de Broissia & Gollet estant arrivez à *Nimpo*, au mois d'Aoust de l'année derniere, y demeurerent trois ou quatre mois avec de grandes incommoditez, & sans pouvoir trouver aucune maison qui leur convînt, parce qu'ils n'avoient pas assez d'argent pour acheter celles qu'on leur presentoit. Cela les obligea de prendre un emplacement, & d'y bastir quelques chambres, pour se loger; mais ce ne fut pas sans contradiction, le *Tchinhien* de la Ville (c'est l'Officier qui gouverne le peuple) leur envoya demander qui ils estoient, d'où ils venoient & quel estoit leur dessein; & aprés leur réponse, il leur défendit de continuer l'ouvrage qu'ils avoient commencé. Il presenta mesme une Requeste contre

eux aux Mandarins, dont il dépendoit. Cette Requeste passa par tous les Tribunaux, & vint enfin au Viceroy de la Province. Si ce premier Mandarin eust esté aussi bien intentionné que ceux dont nous avons parlé, il eust pû par lui-mesme conclure comme eux la chose en nostre faveur, & nous épargner beaucoup de peines, de craintes & de frais: mais au lieu de prononcer sur la Requeste, il la renvoya à la Cour des Rites. Ce Tribunal de tout temps redoutable aux étrangers, & contraire au Christianisme, n'auroit pû suivre en cette occasion ses anciennes maximes, sans renverser tous nos establissemens, & sans ruiner entierement nostre Mission naissante: Mais Dieu, en qui nous avions mis toute nostre confiance, ne le permit

pas. Le Pere Gerbillon, noſtre Superieur general trouva parmi les Officiers de cette Cour formidable des amis puiſſans & de zelez protecteurs, qui gagnerent des voix en noſtre faveur, & qui firent donner au Viceroy de *Tche-kiam* une réponſe auſſi favorable que nous la pouvions ſouhaiter.

Nous euſmes une plus rude perſecution à ſouſtenir dans la Province de *Hou-coüan*. Le Pere Domenge & le Pere Porquet acheterent à *Hoan-tcheou*, une petite maiſon pour la ſomme de ſoixante & ſix taels. Ce lieu nous eſtoit commode : outre qu'il n'eſt pas éloigné de la Capitale de *Hou-coüan*, il y avoit déja quelques anciens Chreſtiens, qui demandoient du ſecours. La maiſon ne devoit pas faire envie ; on n'y voyoit ni

porte, ni fenestres, ni meubles; de sorte que le Pere Hervieux estant venu en prendre possession, fut obligé les premiers jours de coucher à terre & presque à découvert. Cependant un Bonze ayant appris l'arrivée du nouveau Missionnaire, se mit à la teste de la canaille qu'il avoit apostée, & alla le déferer aux Mandarins. Les Prestres des Idoles souffrent impatiemment de voir élever des Eglises, parce que les Chrestiens, dés qu'ils sont Chrestiens, refusent de contribuer à l'entretien des Pagodes. Le Pere Hervieux crut qu'avec un peu de patience ces mouvemens pourroient s'appaiser, il se trompa. Le Mandarin lui fit dire de se retirer au plustost, & envoya des *Tchai*, c'est à dire, des Huissiers pour lui en signifier l'ordre. A la trois-

ſiéme ſommation le Pere fut contraint de ceder la place, pour ne pas irriter un homme, dont la colere auroit pû avoir de faſcheuſes ſuites. On abandonna ainſi outre la maiſon de *Hoan-tcheou*, celle de *Han-yan*, qu'on venoit d'acheter dans la meſme Province de *Hou-coüan*.

Les Peres comptoient beaucoup ſur l'appel qu'ils pouvoient interjetter au Viceroy, à qui des perſonnes de conſideration les avoient recommandez; mais ce Mandarin bien loin d'avoir quelque égard pour eux, les menaça de renvoyer cette affaire à la Cour des Rites, ce que nous apprehendions par deſſus toutes choſes, dans la crainte que ce Tribunal, qui venoit déja de prononcer en noſtre faveur, nous voyant revenir ſi ſouvent, ne ſe formaſt quelque

idée desavantageuse des esta-
blissemens que nous faisions
dans les Provinces. Les préju-
gez eussent pû renaistre contre
tout ce qui s'appelle nouveauté.
On eust répondu de s'en tenir à
la Coustume : C'est la grande
raison ici, & cette raison qu'on
apporte, tient souvent la place
de baucoup d'autres, qu'on
croit avoir, & qu'on n'ose pas
déclarer ouvertement. Les Chi-
nois ne sçauroient s'imaginer
qu'on puisse se proposer dans
tout ce qu'on entreprend, une
autre fin que l'interest : ce qu'on
dit des motifs qui font agir les
hommes Apostoliques, & qui
les portent à quitter leur pays,
leurs parens, & tout ce qu'ils
ont de plus cher au monde,
dans la seule veuë de glorifier
Dieu & de sauver les ames, ne
les touche point, parce qu'il

leur paroiſt incroyable. Cependant ils nous voyent traverſer les plus vaſtes mers avec des fatigues & des dangers immenſes ; ils ſçavent que ce n'eſt ni le beſoin qui nous amene à la Chine, puiſque nous y ſubſiſtons ſans leur rien demander, & ſans attendre d'eux le moindre ſecours ; ni l'envie d'amaſſer des richeſſes, puiſque nous les mépriſons & que nous ne vendons ni n'achetons rien ; ils ont recours à des deſſeins de politique, & quelques-uns ſont aſſez ſimples pour s'imaginer que nous venons tramer des changemens dans l'Eſtat, & par des intrigues ſecretes, nous rendre maiſtres de l'Empire. Quelque extravagant que ſoit ce ſoupçon, il y a eu, & il eſt à craindre qu'il n'y ait peut-eſtre encore des gens capables de le concevoir.

Yam-quam-ſiem,

Yam-quam-siem, ce terrible ennemi de la Religion Chrestienne, qui fit souffrir au Pere Adam Schall, une si cruelle persecution, & qui vouloit envelopper tous les Missionnaires dans la ruine de ce grand homme, leur imposa ce crime affreux. Cette accusation trouva creance dans des esprits naturellement soupçonneux & pleins d'ombrages; & si la main de Dieu, par des prodiges inesperez, n'eust déconcerté le projet de cet impie, c'estoit fait de nostre sainte Loy & des Prédicateurs qui l'annonçoient.

Il n'y avoit pas encore longtemps que j'estois à *Fou-tcheou*, lorsqu'un Chrestien m'avertit qu'on répandoit contre nous de semblables bruits. Quelque effort qu'il eust pû faire, pour

détromper par de ſolides raiſons, ceux qui eſtoient dans une opinion ſi ridicule, il m'avoüa qu'il n'avoit pû en venir à bout. Les Bonzes, ennemis par intereſt de la ſainte doctrine que nous preſchons, ſont ordinairement les premiers auteurs de ces calomnies atroces ; ils les ſement adroitement parmi le peuple, & pour nous rendre plus odieux, ils y ajouſtent mille ſots contes, auſquels on ne laiſſe pas d'ajouſter foy. Mais rien ne leur réüſſit mieux que ce qu'ils rebattent ſans ceſſe aux oreilles de la populace ſtupide, que les diſgraces temporelles, les maladies, mille autres accidens funeſtes, & la mort meſme ſont des ſuites infaillibles du Bapteſme. Il eſt incroyable combien ces terreurs, quoyque démenties ſouvent par l'expe-

rience, empeſchent de gens d'embraſſer le Chriſtianiſme, ſur quoy voici ce qui m'eſt arrivé à moi-meſme.

Un jour que j'allois baptiſer une femme, qui eſtoit à l'extremité, un Catechiſte me vint trouver à l'Egliſe, pour m'avertir de n'y pas aller, parceque le mari de cette femme, qui eſtoit venu lui-meſme la veille me prier de la baptiſer, avoit changé de ſentiment. *Allez dire au Prédicateur de voſtre Loy*, dit cet Infidelle au Catechiſte, *qu'il ſe tienne en repos chez luy, je ſçay ſes deſſeins, & je ſuis inſtruit de ſes prétentions. Il veut avoir les yeux de ma femme, pour en faire des lunettes d'approche, qu'il s'adreſſe à d'autres, car je ne conſentiray jamais qu'il mette le pied dans ma maiſon, ni qu'il la baptiſe.* Le Catechiſte touché de compaſſion,

de voir un aveuglement ſi déplorable , taſcha de remettre l'eſprit à ce pauvre homme ; mais tous ſes efforts furent inutiles, & la femme mourut ſans eſtre baptiſée. C'eſt ainſi que le demon ſe jouë de ce peuple infortuné , dont la credulité pour les fables les plus groſſieres, eſt exceſſive, pendant qu'il ferme les yeux aux veritez les plus claires , & à tout ce qui pourroit le conduire à la connoiſſance de Dieu. Dans un païs où l'on eſt ſi prévenu contre nous, & au milieu de tant d'ennemis attentifs à nous obſerver, vous jugez aſſez, Monſeigneur, avec quelle circonſpection doivent agir ceux qui viennent ici preſcher l'Evangile. Ce n'eſt pas aſſez d'apporter beaucoup de zele, il faut que ce ſoit un zele reglé par une grande prudence,

ſans quoy l'on eſt en danger de tout gaſter, & de mettre de grands obſtacles à l'œuvre de Dieu. Je ne dis point ce qu'il y a à ſouffrir dans les voyages & dans les courſes neceſſaires, auſquelles noſtre miniſtere nous engage. Il nous a fallu remonter des torrens rapides, où nous voyïons des barques ſe briſer à nos yeux, veiller les nuits entieres pour nous défendre des voleurs, qui ne nous auroient fait aucun quartier, s'ils nous avoient pû ſurprendre; nous faire entendre à une nation, dont nous ne ſçavions encore la langue que trés imparfaitement. Ces peines & beaucoup d'autres, font que nous oſons nous appliquer ces paroles du Prophete, *ils alloient & venoient, jettant le grain en terre avec beaucoup de larmes.* Mais nous eſpe-

rons auſſi de la miſericorde infinie de Dieu, qu'il vérifira encore en nous les paroles qui ſuivent : *Ils viendront enfin avec joye, chargez des gerbes qu'ils auront receüillies.* Nous voyons déja des commencemens qui nous conſolent, & je me perſuade qu'en les liſant, vous aurez vous-même, Monſeigneur, une veritable conſolation.

Tandis que les Miſſionnaires, dont j'ay parlé, eſtoient occupez à la fondation des nouvelles Egliſes, les autres travailloient à remplir de Fidelles, celles qui ſe trouvoient déja eſtablies. Le Pere d'Entrecolles, qui fut envoyé à *Jao-tcheou*, ne trouva pas dans cette ville un ſeul Chreſtien, lorſqu'il y arriva. A la verité un jeune homme de *Hoei-tcheou*, ville de la Province de Nankin avoit reçû le Bap-

tesme des mains du Pere de Broissia, dans la nouvelle Eglise de *Jao-tcheou* ; mais comme il estoit étranger, il se retira bien-tost dans son païs. Ainsi le premier que le Pere d'Entrecolles, eut le bonheur de mettre dans le chemin de salut, fut un pauvre maçon, du nombre de ceux qui avoient travaillé au bastiment de la petite Chapelle. Ici à l'exemple de Nostre-Seigneur, nous pouvons donner pour marque de nostre Mission, que nous évangelisons les pauvres. On trouve en eux à la Chine, comme par tout ailleurs, moins d'obstacles, & plus de docilité aux veritez du salut, que dans les Grands & dans les Puissans du siecle. Celui-cy estant tombé dangereusement malade, eut recours à toutes les superstitions des Bonzes, mais ce fut sans au-

cun ſuccez. On en avertit le Pere d'Entrecolles, qui ſe ſentit touché de l'aveuglement & du danger de ce bon manœuvre. Comme il avoit apporté d'Europe quelques remedes, il les fit offrir au malade, dans la veuë de le gagner. Le malade les accepta, mais en déclarant qu'il ne prétendoit nullement par-là faire ſocieté de Religion avec nous. C'eſtoit pourtant le moïen que Dieu avoit choiſi pour le faire Chreſtien ; les remedes le ſoulagerent, & ſon cœur ſe trouva bien-toſt changé. Il demanda de lui-meſme à eſtre inſtruit, il apprit en un jour toutes les prieres, & s'eſtant enſuite fait traiſner ſur les bras de ſes enfans juſqu'à l'Oratoire qu'il avoit baſti, il témoigna tant de ferveur & tant de foy, qu'on crut le devoir baptiſer. Peu de temps aprés ſon

Bapteſme, il retomba dans ſa langueur, ce qui bien loin de l'ébranler, ne ſervit en épurant ſa foy, qu'à l'affermir davantage. Il ſouſtint cette épreuve avec une reſignation admirable, & ſe ſentant prés de ſa fin, il demanda les derniers Sacremens, qu'il reçut avec des marques d'un repentir trés-vif de ſes pechez paſſez, & une eſperance ferme, que Dieu lui voudroit bien faire miſericorde. Il expira au milieu de ſa famille, qu'il exhorta fortement à embraſſer la Religion, dans laquelle il mouroit.

Sa mort fut ſuivie de la converſion d'un jeune homme, qui eſtoit fils du premier mari de ſa femme, & que Dieu toucha à la veuë des obſeques qu'on fit au défunt. Le jour qu'on devoit celebrer la Meſſe pour le repos

de ſon ame, le Pere d'Entrecolles fit parer ſa Chapelle de divers ornemens qu'il avoit apportez d'Europe. Ce ſpectacle extraordinaire excita la curioſité des Chinois. Comme c'eſtoit le nouvel an, temps auquel on ne penſe ici qu'aux divertiſſemens & aux viſites, le peuple deſoccupé accourut en foule à l'Egliſe. De grandes & belles images, dont elle eſtoit toute tapiſſée, arreſtoient les yeux des Chinois, qui n'avoient jamais rien vû de ſemblable; ils en demandoient l'explication. Durant prés de trois ſemaines, ce fut chaque jour un monde nouveau & de nouvelles queſtions; il vint plus de dix mille perſonnes, & ce fut alors, dit le Pere d'Entrecolles dans la lettre qu'il écrit, que je reſſentis une veritable douleur, de ne pouvoir,

faute d'entendre encore assez bien la langue, expliquer nos saints Mysteres, à cette foule d'Infidelles, qui desiroient d'en estre instruits. J'y suppleai, ajouste-t-il, le mieux qu'il me fut possible par mes domestiques qui sçachant bien leur creance, se faisoient écouter avec assez d'attention, & par les livres que je distribuai à ceux qui estoient capables d'en profiter. Plusieurs de ces derniers revinrent proposer des doutes, que la lecture de ces livres leur avoit fait naistre. Mais il est surprenant que de cette grande multitude de peuple, à qui on annonça le Royaume de Dieu, il n'y en eut que deux, qui ouvrirent les yeux à la lumiere, & qui demanderent le Baptesme.

Le premier estoit *Sicou-tsai* d'armes, c'est à dire, gradué,

car les Chinois ont des graduez dans les armes aussi-bien que dans les lettres. Un homme, qui veut se pousser par cette route, est obligé de passer par divers examens, de faire voir son habileté à tirer de l'arc, & à monter à cheval, & de donner des preuves de sa force & de son adresse dans les autres exercices militaires. Il doit aussi avoir de la science, car on leur donne à resoudre certains problesmes, qui regardent les campemens & les autres fonctions de la guerre. Ceux qui se distinguent sont élevez au degré de *Sicou-tsai*, qui répond à peu prés à celui de Bachelier en France. On monte ensuite au degré de *Kiu-gin*, par un examen, qui se fait de trois en trois ans, en presence du Viceroy & des Mandarins de la Province. Enfin on devient

Tsin-ssée, c'est à dire, Docteur: mais il faut avoir un rare merite pour arriver à ce dernier degré, auquel l'Empereur nomme lui-mesme. Ce qui se pratique pour la guerre, est aussi d'usage pour les Sciences, avec cette difference, que les Graduez dans les Lettres, sont encore plus estimez, que ne le sont ceux des armes. Mais quiconque peut parvenir au titre glorieux de *Tsin-ssée*, soit dans les Lettres, soit dans la guerre, doit se regarder comme un homme solidement establi; puisqu'il est à portée de tous les Emplois les plus importans de l'Empire. On doit donc regarder *Sicou-tsai* d'armes, qui fut baptisé à *Jao-tcheou*, comme la premiere colomne de cette nouvelle Eglise. La visite que rendirent au Pere d'Entrecolles, les Mandarins de

la ville, & un Docteur du College Imperial, qui flechirent le genoüil, & baisserent la teste devant l'Image de Jesus-Christ, donna de la réputation à nostre sainte Loy, & fut suivie du Baptesme de six personnes, dont trois estoient peres de famille. Ces conversions donnerent encore occasion à plusieurs autres; de sorte que le nombre des Fidelles s'accrut peu à peu considerablement.

La difficulté principale estoit de convertir quelques femmes de ce lieu. Dans les anciennes Eglises, les femmes Chrestiennes instruisent les personnes de leur sexe, & les disposent au saint Baptesme. Il est necessaire d'en user ainsi à la Chine, parce que les Chinoises sont naturellement si modestes & si reservées, qu'elles n'osent presque paroist-

tre devant un homme : à plus forte raison n'oseroient-elles parler à un étranger , ni écouter ses instructions. Nostre-Seigneur leva cet obstacle , qui estoit grand. Quelques femmes Chrestiennes estant venuës par eau de la Province de *Houcoüan* avec leurs maris, commencerent à instruire de nostre sainte Religion , les femmes de *Jaotcheou*. Leur barque devint bientost un lieu d'assemblée ; le Pere s'y estant rendu , en baptisa sept qu'il trouva suffisamment instruites , & celles-là serviront desormais à en instruire beaucoup d'autres. Tels ont esté les commencemens de l'Eglise de *Jaotcheou* , où il y a presentement plusieurs Chrestiens d'une ferveur admirable.

Un d'entre eux ayant obtenu la grace de communier , passa

tout ce jour-là ſans prendre aucune nourriture. Il ne pouvoit contenir ſa joye de poſſeder Jeſus-Chriſt, & il n'eut de repos, que quand il eut procuré à ſa femme le meſme bonheur Un autre perdit une barque qu'il avoit, le jour meſme qu'il fut baptiſé ; & ſon fils unique, qu'il aimoit tendrement, & qui avoit auſſi reçû le ſaint Bapteſme, mourut peu de temps aprés. Il regarda ces accidens comme une épreuve de Dieu, & bien loin d'en eſtre ébranlé, aïant remarqué que le viſage de ſon fils, qu'un rétreciſſement de nerfs avoit horriblement défiguré durant ſa maladie, eſtoit devenu fort beau aprés ſa mort, il en redoubla ſa ferveur. Une ſi grande conſtance dans un Neophyte Chinois, ne peut eſtre que l'effet d'une grace fort extraordinaire;
car

car ces peuples ont un amour & un attachement extresme pour leurs enfans. Le Pere d'Entrecolles espere ouvrir bien-tost une nouvelle Mission dans une petite ville voisine de *Jao-tcheou.* Il a déja baptisé un pere de famille, qui est establi dans ce lieu-là.

L'Eglise de *Kicou-kiang* n'a pas eu des commencemens si heureux. Semblable à ces terres ingrates, qui répondent mal aux peines qu'on prend pour les cultiver, cette ville infidelle n'a donné jusqu'à cette heure qu'un trés-petit nombre de Chrestiens. Ce n'est pas une chose aisée à la Chine, de planter la Foy dans un lieu, où elle n'a jamais esté establie, parce que personne ne veut commencer à l'embrasser. Les plus convaincus de nos Mysteres, attendent un exemple,

& c'eſt dans ces occaſions qu'on ſent particulierement toute la force du reſpect humain.

Pour la ville de *Fou-tcheou*, où j'ai demeuré plus d'un an à differentes fois, le Chriſtianiſme y prend racine inſenſiblement ; & j'ai lieu d'eſperer que dans quelques années noſtre ſainte Religion y ſera trés-floriſſante. Aprés plus de vingt mois de courſes dans la Province de *Fokien*, où je n'avois pû trouver de retraite fixe, les ordres de ceux qui conduiſoient noſtre Miſſion, me firent paſſer à *Fou-tcheou*, ville de la Province de *Kiam-ſi*. On me remit le ſoin de cette Chreſtienté au commencement du mois de Mars de l'année derniere. Il n'y avoit alors qu'environ cent Neophytes, il y en a maintenant une fois autant. Je fis le premier Bap-

tesme que j'eusse jamais fait en ma vie le douziéme de Mars. C'estoit le jour de ma naissance, ce qui me fit beaucoup de plaisir : car je crus pouvoir me dire qu'il falloit renaistre en quelque sorte ce jour-là pour mener une vie nouvelle, qui ne fust plus occupée qu'à glorifier Dieu, & qu'à procurer le salut des Chinois. La personne que je baptisai, estoit une jeune femme dangereusement malade, qui sçavoit parfaitement tout ce qu'il faut croire. Quand on lui demanda, si elle avoit encore quelque confiance dans les Idoles, elle répondit avec une espece d'indignation qui me toucha. *Il faudroit estre bien aveugle pour croire que ces morceaux de pierre & de bois eussent quelque vertu ou quelque pouvoir.* Le Sacrement qui purifia son ame ne fut pas

ſans eſſet ſur ſon corps, ainſi que je le puis croire raiſonnablement; puiſqu'elle ſe trouva guerie bien-toſt aprés. Cette femme eſt aujourd'hui une des plus ferventes Chreſtiennes de cette Egliſe.

Quelques jours aprés je conferai le Bapteſme à trois autres perſonnes, & enſuite à un plus grand nombre encore; de ſorte qu'en peu de mois, je comptai quarante-neuf femmes ou hommes que j'avois baptiſez, parmi leſquels il y en avoit déja pluſieurs avancez en âge, & qui avoient de nombreuſes familles. Les gens de Lettres commencerent à me venir voir, & à me propoſer leurs doutes ſur noſtre ſainte Religion. Je me ſouviens d'un nommé *Yven*, de grande réputation parmi les ſiens, qui dans une viſite qu'il me rendit,

demanda fort serieusement comment Dieu pouvoit gouverner le monde & fournir, sans se lasser, à l'application que demandoit un travail aussi étendu. Je taschai de le satisfaire, en lui développant l'idée de Dieu, & usant de comparaisons pour le lui faire connoistre. C'est la meilleure maniere d'instruire les Chinois, une comparaison appliquée à propos les convainct seurement beaucoup mieux que les démonstrations les plus solides. Ils ont pour la pluspart l'esprit trés-bon, mais peu capable des subtilitez de la Dialectique, peut-estre parce qu'ils n'y sont pas accoustumez. Ce lettré me parut content de mes reponses, il est revenu ici depuis deux mois se faire examiner pour le *Kiu-zinat*. Il m'amena avec lui son fils, qui est aussi Gradué : je

les pressai tous deux d'ouvrir les yeux à la lumiere, mais l'heureux moment où la grace les doit soumettre, comme je l'espere, à l'Empire de Jesus-Christ, n'estoit pas encore venu.

Si j'estois demeuré plus long-temps à *Fou-tcheou*, j'aurois selon toutes les apparences, augmenté de cent personnes, le nombre de nos Neophytes: mais un ordre imprévu, m'obligea d'abandonner pour un temps ma chere Mission, pour venir à *Nan-tchang-fou*, d'où j'ai l'honneur de vous écrire cette lettre. J'ai eu la consolation d'y recevoir le Pere de Fontaney & ses Compagnons à son retour d'Europe. Quoique je fusse alors dans un grand embarras, je ne laissai pas de faire une petite Mission à la campagne : elle ne dura que six jours, mais pendant

ce temps Noſtre-Seigneur me fit la grace de baptiſer trente-huit perſonnes dans cinq villages differens, que je parcourus. Je retournai à *Fou-tcheou* au commencement du mois de Mars : les Chreſtiens qui avoient eſté ſix mois ſans Paſteur, vinrent me trouver auſſi toſt qu'ils ſçûrent mon arrivée. Ce fut de part & d'autre une joye trés-ſenſible de nous revoir. On m'amena un grand nombre de Catechumenes. Je les examinai & eu peu de jours, j'en baptiſai prés de trente. Je recommençai mes conferences avec les lettrez. Comme c'eſtoit un temps d'examen pour eux, la ville en eſtoit remplie, & ils venoient me rendre viſite en ſi grand nombre, que dans une ſeule apreſdiſnée, j'en comptai juſqu'à quinze. Je leur diſtribuai

quelques ouvrages de nos anciens Missionnaires, & entre autres l'excellent Livre du Pere Mathieu Ricci, qui a pour titre en Chinois, *Tien-tchu-che-y*, c'est à dire, de la veritable intelligence du mot *Tien-tchu*, qui signifie, *le Seigneur du Ciel.* Ce Livre fait des effets merveilleux sur l'esprit des Chinois, qui ont de la capacité, & il en est peu qui ne soient ébranlez, quand ils l'ont lû avec attention. Un autre Livre que je donnai à plusieurs, est celui du Pere Jules Aleni, qui a pour titre, *Oüan ouë tchin yven*, *la veritable origine de toutes choses.* Ce Missionnaire a esté dans son temps, une des plus fermes colomnes de cette Mission, & son ouvrage a eu un si grand cours dans toute la Chine, & est d'ailleurs si touchant & si instructif, que je croy

croy pouvoir assûrer qu'il a converti plus d'Infidelles, qu'il n'a de syllabes & même de lettres. Il seroit à souhaiter que chaque Missionnaire fust en estat de semer dans les lieux de sa Mission un grand nombre d'Instructions. Ce sont des Predicateurs muets, mais trés-éloquens & trés-efficaces, qui reprochent aux Chinois les desordres de leur vie, sans blesser leur délicatesse, qui éclairent leur esprit sans les choquer, & qui les conduisent peu à peu & presque sans qu'ils s'en apperçoivent à la connoissance de la verité. Je ne sçais pas encore tout l'effet qu'auront eu ceux que j'ay répandus. Il m'est revenu seulement qu'ils avoient beaucoup contribué à la conversion d'un Lettré, qui a reçu le Baptesme depuis mon départ de ce pays-là.

C'eſt par la lecture de quelques livres de pieté , que le fameux Pere Adam Schall donna à un Mandarin, il y a plus de quarante ans, que s'eſt convertie une famille entiere, dont j'ai baptiſé neuf perſonnes cette année. Ce Mandarin s'eſtant trouvé dans ſa jeuneſſe à la Cour, où il avoit un employ de diſtinction , alla voir par curioſité le Pere Adam Schall, qui s'eſtoit acquis par ſon merite une grande réputation dans tout l'Empire. Le Pere lui parla de la Religion Chreſtienne , & le porta à l'embraſſer ; mais le jeune Mandarin, qui aimoit les plaiſirs , & qui n'avoit alors en teſte que ſa fortune, ne fit pas grande attention à tout ce que diſoit l'homme de Dieu , il reçut neanmoins les Livres de pieté qu'il lui donna. Il parcourut enſuite pluſieurs Provinces,

où il eut des Charges considerables, se livra à toutes les ridicules superstitions des Bonzes, chercha dans les Livres des *Tao-ssée*, qui sont d'insignes imposteurs, les moyens de se rendre immortel, jusqu'à ce que revenu enfin de ses folies & de ses erreurs à l'âge de quatre-vingts ans, il trouva dans la lecture des Livres, dont le Pere Adam Schall lui avoit fait present autrefois, ce qu'il avoit cherché vainement ailleurs, je veux dire, son salut éternel, & celui de la plusspart de ses enfans.

Cet exemple & plusieurs autres que je pourrois rapporter, montrent assez de quelle utilité sont ici les bons Livres. Pendant que j'estois à *Fou-tcheou*, ne pouvant pas fournir aux frais d'en donner à tout le monde,

chaque Dimanche aprés le Service, je prestois aux Chrestiens, ceux qu'ils me demandoient, afin qu'ils pussent ensuite les prester eux-mesmes à leurs parens & à leurs amis, ce qui produisoit ordinairement la conversion de quelqu'un. Je ne demeurai en ce lieu-là que jusqu'à la mi-Juin, parce qu'outre l'Eglise de *Fou-tcheou*, je fus obligé de me charger de celle de *Nan-tchang*, & de partager mes soins entre l'une & l'autre. Je laissai à *Fou-tcheou* le Pere de Chavagnac, persuadé que ce Pere beaucoup plus zelé & plus vertueux que moy, deviendroit bien-tost plus utile à mes Neophytes. En effet depuis six mois que je l'ai quitté, il leur a rendu des services trés-importans, les assistant dans leurs maladies, & attirant un grand nombre

d'Infidelles à la Foy, par les exemples de charité qu'il leur donne en toute occasion. Quoiqu'il y ait trés-peu de temps qu'il est à la Chine, il a fait de si grands progrez dans l'estude de la Langue Chinoise, par l'application extraordinaire qu'il y a apportée, que non seulement il est en estat d'entendre les confessions, mais aussi de prescher & d'instruire le peuple. Dieu a beni ses travaux, & il se passe peu de semaines qu'il ne fasse de nouvelles conversions. Il y en a eu mesme d'éclatantes, & dans lesquelles il paroist quelque chose de merveilleux. Dieu, dont les bontez sont infinies, fait ici de temps en temps des coups surprenans, pour amener les Infidelles à la connoissance de la verité ; & quoique je sois en garde contre une credulité

trop facile, j'avouë qu'en certains cas, je ne peux m'empeſcher de croire. En voici un arrivé depuis quelques mois, dont le Pere de Chavagnac m'eſcrit lui-meſme les circonſtances qu'il a pris ſoin de verifier.

Dans un village voiſin de la ville de *Fou-tcheou*, une jeune femme de dix-ſept à dix-huit ans, fut attaquée d'une maladie ſi extraordinaire, que perſonne n'y connoiſſoit rien. Elle ſe portoit bien quant au corps, beuvant & mangeant avec appetit, vaquant aux affaires de la maiſon, & agiſſant à ſon ordinaire. Mais à l'heure qu'on y penſoit le moins, elle ſe trouvoit ſaiſie d'un violent accez de fureur, pendant lequel elle parloit de choſes eſloignées & abſentes, comme ſi elles euſſent eſté preſentes, & qu'elle les euſt vûës de

ſes yeux. Elle dît dans un de ces accez, qu'un homme qui eſtoit à la campagne, arriveroit bien-toſt, & qu'il lui parleroit de la Religion Chreſtienne. Une autre fois elle dît, que deux Catechiſtes viendroient à un certain jour qu'elle marqua, & qu'ils jetteroient je ne ſçay quelle eau ſur elle & par toute ſa maiſon. Elle fit en meſme temps des ſignes de Croix, & commença à contrefaire ceux qui aſpergent le peuple d'eau beniſte. Un des aſſiſtans luy ayant demandé pourquoy elle paroiſſoit inquiete ſur cette eau & ſur ces ſignes de Croix; *c'eſt*, répondit-elle, *que je les crains comme la mort.* Ce qu'il y eut de plus extraordinaire dans cette aventure, fut que quatre hommes ou jeunes garçons, freres ou parens de cette jeune femme, avoient eſté atta-

quez de la meſme maladie, cinq ou ſix mois auparavant. Leur furie devenoit ſi grande dans des momens, qu'on eſtoit obligé de les lier, parce qu'ils ſe battoient rudement les uns les autres, faiſoient des extravagances, dont on avoit ſujet d'apprehender de funeſtes ſuites. Ces pauvres gens chercherent toute ſorte de remedes, pour ſe délivrer d'un mal ſi faſcheux. *Tcham* Chef des *Tao-ſſée*, qui ſe faiſoit appeller *Tien-ſſée*, où le Docteur celeſte, vint alors à *Fou-tcheou*. Ce beau nom eſt hereditaire à ſa famille, en ſorte que ſon fils, fuſt-il le plus ignorant & le plus ſtupide de tous les hommes, aura le nom de *Docteur celeſte* comme ſon pere. Celui qui gouverne aujourd'huy les *Tao-ſſée*, eſt un homme d'environ trente ans, fort agreable

& fort bien-fait. Il est superbement vestu, & il se fait porter sur les épaules de huit hommes, dans une magnifique chaise. C'est ainsi qu'il parcourt de temps en temps toute la Chine pour visiter ses Bonzes, & pour faire une abondante recolte d'argent. Car comme les *Tao-ssée* dépendent de lui, ils sont obligez de lui faire des presens considerables, pour recevoir son approbation, & pour estre maintenus dans leurs privileges. Le *Tcham Tien-ssée* vint donc à *Foutcheou* avec une suite nombreuse, & dans l'équipage dont je viens de parler. Les *Tao-ssée* fiers de l'arrivée de leur Chef, firent courir le bruit par toute la ville, que les Predicateurs de la Loy Chrestienne n'osoient paroistre, & qu'ils avoient pris la fuite. Cependant nous estions tous

deux à *Fou-tcheou*, le Pere de Chavagnac & moy, & je demeurai encore plus de deux mois aprés en cette ville. Tous les malades de *Fou-tcheou*, & tous ceux à qui il eſtoit arrivé quelque infortune, vinrent trouver le Docteur celeſte, pour eſtre ſoulagez de leurs maux. Le Docteur prononçoit gravement ce peu de mots *niam tehing hoam tcha pao*, qui ſignifient, *levez les yeux vers l'eſprit tutelaire de voſtre ville*, *afin qu'il connoiſſe vos maux*, *& qu'il m'en faſſe ſon rapport.*

La famille, dont je viens de parler, ne manqua pas de ſe preſenter au Docteur celeſte, comme les autres, dans l'eſperance de trouver quelque remede au furieux mal, qui les deſoloit. A force de *Taels*, ils obtinrent du Docteur celeſte & de

ses disciples, un baston couvert de caracteres diaboliques, & long à peu prés comme le bras. Toutes les fois qu'ils seroient tourmentez, ils devoient s'en servir, en pratiquant certaines ceremonies: mais bien loin d'estre soulagez, leur mal en devint plus violent. La jeune femme eut jusqu'à trois fois recours à ces imposteurs. Ils vinrent à trois reprises differentes dans sa maison, firent à chaque fois un sacrifice, où ils égorgerent un coq, un chien, & un cochon. Ces sacrifices ne furent point inutiles à ces miserables; car ils se regalerent fort bien ensuite de la chair de ces animaux: mais ils le furent entierement à cette pauvre femme aussi-bien que le baston & les caracteres; elle n'en fut soulagée en aucune maniere. Sa mere touchée de l'estat pitoyable où elle la voyoit, la fit

changer de demeure, & la mena dans sa maison. A peine y eut-elle esté quelques jours, que son mal se communiqua encore à quatre jeunes gens agez de quinze, de vingt, & de vingt-cinq ans. Ceci arriva au mois de Juin.

Un Chrestien nommé Jean *Teng*, ami de cette famille alla voir les malades. Il les assûra que leur mal estoit une infestation visible des demons, qu'ils devoient avoir recours à Dieu, & embrasser sa sainte Loy; que c'estoit le seul remede, qui pust les délivrer du mal horrible qui les tourmentoit. Les paroles de ce fervent Chrestien eurent leur effet. Les malades implorerent le secours de Dieu, & envoyerent prier le Pere de Chavagnac de vouloir bien les assister. Le Missionnaire ne crut pas devoir faire aucune démarche,

qu'ils n'eussent renoncé à leur idolatrie, & à leurs malheureuses superstitions. Ils le firent, & pour marquer qu'ils agissoient de bonne foy, ils lui apporterent le baston & les livres du Docteur celeste, & toutes les Idoles qui estoient dans la maison, le conjurant de ne pas abandonner une famille desolée, qui attendoit sa guerison du Seigneur du Ciel. Le Pere qui connoissoit parfaitement le genie des Chinois, se contenta d'envoyer quelques-uns de ses disciples dans cette maison. Ces bons Chrestiens pleins de confiance s'y rendirent avec un Crucifix, une Image de Nostre-Seigneur, des chapelets, & de l'eau beniste, & aussi-tost toute la famille devint tranquille, sans qu'il parust les moindres restes de leur premiere fureur. Un Bon-

ze qui fut témoin de cette merveille avec quelques Infidelles, au lieu d'en glorifier Dieu, asseura que cette guerison estoit l'effet du hazard. Mais Dieu pour lui imposer silence, permit que les malades retombassent plus violemment que jamais, aussi-tost que les Chrestiens se furent retirez. Et ce qui acheva de le confondre, c'est que dés qu'on les rappella, ces nouveaux emportemens de fureur se calmerent encore, aux uns par le chapelet qu'on leur mit au cou, & aux autres par l'eau benite qu'on jetta sur eux. On plaça ensuite la Croix au lieu le plus apparent de la maison, on mit de costé & d'autre des benistiers & des rameaux benists, ce qui outre le mal fit cesser encore entierement un grand fracas, qu'on entendoit

ſouvent auparavant dans cette maiſon.

La famille charmée de plus en plus de cette continuité de miracles ſi ſurprenans, demanda le ſaint Bapteſme. Le Pere ne voulut leur accorder cette grace, qu'aprés qu'ils ſçauroient parfaitement la doctrine Chreſtienne, & les Prieres ordinaires. Ils les apprirent avec une ardeur, dont le Miſſionnaire fut ſi penetré, qu'il en baptiſa trois le ſeiziéme de Juillet, & quatre autres quatre jours aprés. Le huitiéme de la troupe, moins docile aux attrais de la grace, differa de ſe convertir. Mais Dieu qui vouloit l'attirer comme les autres, le punit du retardement qu'il apportoit. Un ſerpent l'ayant mordu au pied, en moins d'un jour il enfla juſqu'à la ceinture. On eut recours au

Pere, qui lui envoya un remede. Dés le lendemain l'enflure cessa, & le malade saisi de frayeur & penétré de reconnoissance, embrassa la Religion, à laquelle il se sentoit déja redevable de tant de biens. Il n'y eut que la jeune femme, qui avoit esté le sujet & l'occasion de tant de merveilles, qui ne se rendit point. Elle avoit marqué d'abord un assez grand desir d'estre baptisée, elle remit ensuite sous divers pretextes. Le plus apparent estoit que son mari estant allé à *Nankin*, il trouveroit mauvais qu'elle embrassast une Religion étrangere en son absence. Ce fut en vain que son beau-pere la pressa d'adorer le vrai Dieu, & de suivre son exemple & celui de ses parens, rien n'eut la force de l'ébranler, & elle est demeurée jusqu'à present dans son infidelité :

infidelité : tant les jugemens de Dieu sont impenetrables ! Il choisit l'un & abandonne l'autre, sans que personne puisse se glorifier ni se plaindre. Voilà quelles sont les veritables croix d'un Missionnaire : rien n'afflige plus sensiblement, que de trouver de ces ames indociles, qui resistent à la grace, & qui tournent à leur damnation les travaux & le sang de Jesus-Christ.

Avec le peu de zele que je puis avoir, je ne laissai pas l'année derniere de sentir toute l'amertume de ces croix à l'occasion d'une personne mourante. Son mari vint me prier de l'assister dans ce dernier passage. Je le suivis sur l'heure en bottes Chinoises, qui est une chaussure trés-incommode, & je fis cinq grandes lieuës à pied par une chaleur excessive, dont je

fus trés-incommodé. Mais les diſpoſitions où je trouvai la malade me dédommagerent bientoſt de toutes mes fatigues. Je l'interrogeai ſur les Myſteres de noſtre Religion, elle me répondit comme une perſonne, qui en eſtoit parfaitement inſtruite, & me demanda avec de grandes inſtances que je la baptiſaſſe. Comme elle eſtoit dans un peril évident, je lui accordai la grace qu'elle me demandoit. Elle mourut en vraïe predeſtinée quelques jours aprés, & l'on m'aſſura qu'aprés ſa mort, elle s'eſtoit apparuë à ſon mari, & qu'elle l'avoit averti d'une voix diſtincte & trés intelligible, de ſe faire Chreſtien, pour la ſuivre au Ciel où elle alloit. Son mari vint effectivement demander le Bapteſme; mais comme on ne voulut pas le lui accor-

der, à moins qu'il ne renonçast à certains engagemens criminels, & à des manieres de gagner du bien, qui ne s'accordent point avec les maximes de l'Evangile, il n'eut pas assez de courage pour se faire cette sainte violence, qui ravit le Ciel, & il vit la verité sans la suivre. La perte de cet homme, que je croyois gagné, me causa une douleur d'autant plus vive, que sa conversion me faisoit esperer celle de plus de cinquante de ses parens, qui estoient establis dans le mesme lieu.

J'ai encore eu cette année un déplaisir à peu prés semblable. Pendant que j'estois absent, il mourut un Chrestien que sa ferveur & sa pieté me rendoient cher. Je l'avois nommé Augustin, en l'exhortant à combattre l'erreur avec le mesme zele que

Saint Auguſtin ſon Patron l'avoit combatuë. Toute ſa famille ſe diſpoſoit à recevoir le Bapteſme, c'eſtoit l'effet de ſes ſoins. Un de ſes enfans âgé de quinze à ſeize ans, avoit déja eſté baptiſé, & je l'avois nommé Ignace. Ce jeune homme qui a de l'eſprit & qui eſt habile dans les lettres, travailloit à l'exemple de ſon pere, à inſtruire ſa mere, ſes freres & ſes ſœurs. Son pere qui a conſervé juſqu'au dernier ſoupir un attachement ſincere pour ſa Religion, voyant qu'il ne pouvoit avoir de Preſtres pour l'aider à bien mourir, fit venir des Catechiſtes. Il les pria de reciter les Prieres de l'Egliſe, qui ont eſté traduites en Chinois. Il y répondit avec beaucoup de devotion, & aprés avoir donné toutes les marques d'une pieté vrayement chreſ-

tienne, il rendit son ame à Dieu. Cet homme n'estant encore que Catechumene, eut une fluxion trés-facheuse sur un œil. Un Infidelle de ses amis, lui dit que les Dieux du pays se vangeoient par-là de ce qu'il vouloit embrasser une Religion étrangere. Augustin se mocqua de l'aveuglement de son ami, & lui dit, qu'il n'y avoit rien dans son mal d'extraordinaire & de surnaturel, qu'il ne craignoit point la colere des Dieux chimeriques qu'on adore à la Chine, & que la Religion Chrestienne estant la veritable Religion, il l'embrasseroit, quand il devroit lui en couster les deux yeux & la vie. Il vint quelques jours aprés me raconter l'entretien qu'il avoit eu, & me demander le Baptesme. Depuis la mort de ce fervent Chrestien, il ne m'a-

pas esté possible de rien gagner sur l'esprit de sa femme & de ses enfans, parce qu'un oncle, homme violent & entesté des superstitions des Bonzes, les a tous pervertis. Je craindrois mesme pour la foy du jeune Ignace, le seul de cette famille qui soit Chrestien, s'il n'avoit jusqu'à present témoigné une fermeté & un courage beaucoup au dessus de son âge. Nous serions trop heureux dans nos Missions, si les conversions se faisoient à milliers, & qu'on n'y trouvast point d'obstacles. Le salut des hommes a infiniment cousté à Jesus-Christ, nous n'avons pas lieu de nous plaindre, s'il nous en couste aussi un peu.

Je reviens à la jeune femme, dont j'ai parlé, & qui a donné lieu à cette longue digression. Si son incredulité affligea le Pere

de Chavagnac, la ferveur de ses parens, qui s'estoient convertis, fut pour lui le sujet d'une grande consolation. Leur zele pensa mesme les porter trop loin ; car peu s'en fallut qu'ils n'allassent en troupe dans le Pagode de leur village, renverser & briser l'Idole que l'on y adore : mais le Pere, qui en fut averti à temps, prévint les suites fascheuses qu'auroit eu ce zele indiscret. Il leur representa que ces violences ne pouvoient qu'attirer sur eux & sur tous les Chrestiens une cruelle persecution, & rendre les Payens encore moins traitables, & que pour l'acquit de leur conscience, il suffisoit qu'ils fussent prests à faire profession, & à rendre raison de leur foy, lorsqu'on les en interrogeroit. Mais pour signaler leur zele d'une maniere

auſſi agreable à Dieu & moins dangereuſe, il leur propoſa un expedient, qu'ils gouſterent fort : ce fut d'ériger dans leur maiſon un monument; qui conſervaſt la memoire, de la grace, qu'ils avoient receuë, & dont la vûë les excitaſt eux & leur poſterité à en témoigner à Dieu leur ſincere reconnoiſſance. Il fut donc reſolu que l'on feroit une Inſcription, qui expliqueroit nettememt la maladie dont cette famille avoit eſté attaquée, ſa délivrance miraculeuſe, les noms & le nombre des perſonnes, les ſuites qu'avoit eu cette faveur divine, l'année & le jour que cela eſtoit arrivé, & que cette Inſcription ſeroit placée dans le lieu le plus honorable de la maiſon, ce qui fut executé.

Les dernieres nouvelles que

j'ai receuës de ce pays-là, marquoient que Nostre-Seigneur continuoit de répandre ses graces sur cette Chrestienté naissante : car les maladies qu'il envoye à plusieurs de ces Infidelles, sont de veritables faveurs, puisqu'elles les conduisent ordinairement à la connoissance de Dieu. A la porte du Nord de la ville de *Fou-tcheou*, il n'y avoit pas un seul Chrestien. Trois familles qui logent ensemble, composées de trente-cinq à quarante personnes, furent attaquées du flux de sang à la fin du mois d'Octobre. Un jeune enfant de la premiere famille, en mourut en moins de dix jours, malgré les prieres & les sacrifices des Bonzes. A peine celui-là estoit-il mort, qu'un enfant de la seconde famille se trouva à l'extremité : les parens

allarmez, coururent à l'Eglise, demander qu'on le vinst baptiser. Le Pere envoya un Catechiste pour l'instruire, & peu de jours aprés alla lui-mesme pour le baptiser, parceque le mal augmentant, il y avoit lieu de craindre qu'on ne fut surpris. Le Baptesme sembla le soulager, & le Pere de Chavagnac ayant offert à Dieu le saint Sacrifice de la Messe pour lui, le sang s'arresta ce jour-là mesme, & l'enfant se trouva gueri. Cet évenement frappa si vivement toute cette famille, qui consistoit en neuf personnes, qu'elle se fit instruire, & receut le saint Baptesme. Le flux de sang s'estant communiqué depuis à la troisiéme famille, il y a lieu d'esperer qu'elle profitera du bon exemple de ses voisins. Voilà, Monseigneur, une partie de ce

qui s'eſt paſſé depuis un an & demi dans la ville de *Fou-tcheou*.

Le Pere Baborier, un de nos chers Compagnons, qui a ſoin de l'ancienne Egliſe de *Tin-tcheou*, dans la Province de *Fo-kien*, travaille avec bien plus de ſuccez. Ce Pere avec lequel je partis de France, eut le bonheur d'arriver un an pluſtoſt que moy, parce que je fus obligé, ſuivant mes ordres, de paſſer par les Indes; au lieu que s'eſtant embarqué ſur l'Amphitrite, que nous trouvaſmes au Cap de bonne Eſperance, il vint ici en droiture & ſans s'arreſter. Le Pere Baborier eſt donc depuis quatre ans à le Chine, où il a eu la conſolation de baptiſer plus de cinq cens perſonnes. Je ſouhaiterois pouvoir vous envoyer un détail exact de tout le bien qu'il fait,

vous en ſeriez aſſûrément édifié. Un Chreſtien de ſon Egliſe, qui a paſſé par ici depuis peu de jours, m'a raconté des choſes merveilleuſes de la charité & du zele de ce fervent Miſſionnaire, qui a un grand ſoin de cacher tout ce qui pourroit inſpirer de l'eſtime pour ſa perſonne. J'ai reçû de lui un petit memoire où il ne me parle que de quelques évenemens extraordinaires, qui ſont des marques de la bonté & de la miſericorde de Dieu ſur ces peuples.

Les infeſtations des demons ſont aſſez ordinaires à la Chine, comme generalement dans tous les pays où Jeſus-Chriſt n'eſt point connu; ce qui n'eſt pas une petite preuve de la victoire que le Sauveur du monde a remportée ſur l'Enfer. Une famille Payenne de la petite ville de

Cham-ham dépendant de *Tchin-tcheou*, souffroit une persecution, dont le demon seul paroissoit pouvoir estre l'auteur. Des mains invisibles renversoient & brisoient les meubles de la maison à l'heure qu'on y pensoit le moins. Tantost on voyoit un grand feu allumé dans une chambre, où un moment auparavant il n'y avoit pas une étincelle, & tantost des figures humaines monstrueuses & capables d'imprimer de la terreur, paroissoient peintes sur du papier & attachées aux murailles, sans qu'on pust deviner qui les y avoit mises. Il se passoit beaucoup d'autres choses aussi surprenantes, ausquelles on ne croyoit pas que les hommes pussent avoir aucune part. Le chef de cette famille inquiet & impatient de se voir ainsi tour-

menté, n'oublia rien de ce que la ſuperſtition la plus aveugle peut ſuggerer, pour ſe délivrer de ces mauvais hoſtes. Il s'adreſſa d'abord à une eſpece de Bonzes qu'on appelle *Hochans.* Ce ſont les adorateurs de l'Idole *Foé*, les Predicateurs de la metempſycoſe, & les auteurs de cent ridicules fables, qu'ils ont apportées à la Chine avec leurs Idoles, ſoixante ou quatre-vingts ans aprés la Naiſſance de Jeſus-Chriſt. Les *Hochans* n'ayant pû donner de ſecours à cette famille affligée, on fit venir une autre eſpece de Bonzes, qu'on appelle *Sſée-congs*: je ne ſçai ce que ce mot ſignifie. Ceux-cy firent dans la maiſon infeſtée pluſieurs ceremonies myſterieuſes, mais ce fut à leur confuſion. Ils attribuerent à leur petit nombre, le mauvais ſuc-

cez de leurs operations diaboliques : ainsi de trois qu'ils estoient d'abord, ils y vinrent dix pour estre plus forts, disoient-ils, contre l'esprit qu'ils vouloient chasser. C'estoit chaque jour une comedie nouvelle ; le peuple y accouroit en foule, & la maison estoit toûjours pleine de toute sorte de gens. Un Chrestien s'y trouva par hazard, il ne put voir toutes les extravagances que faisoient les *Sséecongs*, sans estre touché de l'aveuglement de ceux qui se laissoient ainsi tromper par ces malheureux. *Qu'on est à plaindre dans cette maison !* dit assez haut ce Chrestien, *on y fait bien de la dépense inutilement. Si l'on avoit recours au Dieu des Chrestiens, qui est le Souverain Seigneur du Ciel & de la terre, & la terreur des demons, on auroit bien-*

tost la paix, sans qu'il en coustast la moindre chose. Personne ne parut faire attention à ce que le Chrestien venoit de dire. On le remarqua cependant. Les Bonzes continuerent leurs jongleries, l'esprit malefique tint ferme & s'en mocqua, de sorte que les *Sée-congs* n'en pouvant venir à bout, il fallut appeller les *Tao-ssée* : c'est une troisiéme espece de Bonzes, dont j'ai déja parlé. Ceux-cy fiers de se voir ainsi recherchez dans une si heureuse conjoncture, entrerent orgüeilleusement dans cette maison, promettant d'un air fanfaron qu'ils sçauroient bientost reduire ce malin esprit. Leur fierté ne dura pas : car à peine eurent-ils mis le pied dans la maison, qu'une gresle de pierres fondit sur eux, sans qu'on pust découvrir ceux qui

les lançoient. Les *Tao-ssée* peu accoustumez à un pareil traitement se retirerent plus viste qu'ils n'estoient venus, & laisserent ces pauvres affligez dans un nouveau trouble. Le chef voïant que tout ce qu'il avoit fait jusqu'alors estoit inutile, s'avisa de changer de demeure, croyant qu'il pourroit ainsi trouver le repos qu'il cherchoit depuis si long-temps. Il alla donc loger dans une nouvelle maison ; l'esprit mauvais l'y poursuivit, ce qui le jetta dans une espece de desespoir. Accablé de chagrin & de tourment, il rencontra dans la ruë le Chrestien, dont j'ai parlé : *N'est-ce pas vous*, lui dit-il, *mon ami, qui vous mocquiez dernierement des Bonzes dans ma maison, & qui prétendiez que le Dieu des Chrestiens pouvoit seul me secourir ? C'est moi-mesme*, re-

prit le Chreſtien , *& il ne tiendra qu'à vous d'éprouver la verité de ce que je vous ay dit. Il y a dans voſtre voiſinage des Chreſtiens pleins de pieté & de ferveur , invitez-les à ſe joindre aux autres Chreſtiens de cette ville , & à venir chez vous prier tous emſemble le Dieu que nous adorons , & j'eſpere que ce Dieu plein de bonté exaucera les vœux qui lui ſeront offerts pour vous. Pecheur & nouvellement Chreſtien que je ſuis , je n'oſe pas aller ſeul chez vous , parce que je ne merite pas d'eſtre écouté. Mais pour mes freres , leurs prieres ſeront agreables , & vous en ſentirez ſûrement les effets. Au reſte que la multitude ne vous épouvante pas , il ne vous en couſtera ni repas ni argent ; car dans la Loy que nous profeßons , le deſintereſſement eſt parfait.*

L'Infidelle écouta ce que le

Chreſtien lui diſoit, & parut en eſtre content; mais le moment de ſa converſion n'eſtoit pas encore venu, Dieu l'y diſpoſoit ſeulement par cette entrevûë. Quelques jours aprés les vexations du demon ayant redoublé, ce pauvre homme tout hors de lui, ſe leve à minuit, court à la maiſon du Chreſtien, qui lui avoit donné de ſi ſalutaires conſeils, le force de lui ouvrir ſa porte, & le conjure au nom du Dieu qu'il adore, de lui donner promptement quelque aſſiſtance. Le Chreſtien vouloit attendre le jour: mais l'Infidelle fit de ſi grandes inſtances, que le Chreſtien fut obligé de le ſuivre. Aprés s'eſtre recommandé à Dieu, il prit ſon chapelet & de l'eau benite; & ſe confiant uniquement en la miſericorde de Noſtre-Seigneur, il entra

dans la maiſon de l'Infidelle, & y fit ſa priere à genoux & le viſage contre terre. Il arracha enſuite les affiches & les écriteaux des Bonzes, foula aux pieds ces figures monſtrueuſes, auſquelles perſonne n'oſoit toucher, les jetta au feu, & aprés avoir fait enlever tout ce qu'il y avoit de ſuperſtitieux, il procura à cette maiſon une paix & une tranquillité ſi parfaite, qu'elle n'a point eſté troublée depuis ce temps-là. Le chef de la famille penetré d'une vive reconnoiſſance de la grace qu'il venoit de recevoir, déclara qu'il vouloit eſtre Chreſtien. Il commença dés lors à garder les jeuſnes & les abſtinences de l'Egliſe, & à faire faire en commun le matin & le ſoir, les prieres des Chreſtiens, que ſa famille apprit en peu de temps. Il en

ajousta encore plusieurs autres en l'honneur de Nostre-Seigneur & de la sainte Vierge. Le Pere Baborier estant venu à *Cham-ham*, on lui presenta ce fervent Catechumene, & il eut la consolation de le baptiser avec toute sa famille. Ce nouveau Chrestien n'a rien diminué de sa ferveur depuis ce temps là, & il est aujourd'huy le modelle & l'exemple des Neophytes. Il n'y a pas long-temps que quelques Infidelles ayant voulu l'engager à écrire son nom sur une planche, qu'on devoit porter devant une Pagode, il prit la planche des mains de celui qui la tenoit, & la mit en pieces en presence de ces Idolastres, qui le menacerent de le déferer au Mandarin. *Allons*, dit-il, *devant lui, & voyons qui de nous a raison.* Les Infidelles estonnez de sa

fermeté, se retirerent, & le laisserent en repos.

La conversion que je viens de raconter, n'est pas la seule merveille que Dieu ait faite dans cette Mission. Le Pere Baborier marque dans la Relation qu'il m'a envoyée, d'autres faits assez remarquables. Plusieurs malades gueris par l'invocation du Nom de Dieu; un Infidelle âgé de 26. ans, de furieux qu'il estoit, rendu traitable & remis en son bon sens au moment qu'un Chrêtien lui jette de l'eau benite, & lui fait prononcer les Noms de Jesus & de Marie; deux femmes en travail tout à coup délivrées par l'application des saintes reliques, qu'on leur attacha au col; un enfant Chrestien âgé d'11. ans, qui estoit tombé dans un puits profond, soustenu par une main invisible, qui le porte

d'une maniere, dont il s'aperçoit lui-même sur un rebord pratiqué à costé de la surface de l'eau, d'où l'on le retira ensuite sans avoir le moindre mal. Enfin je trouve une maison conservée au milieu d'un violent incendie, qui en consume cent quarante & une autres. Cette maison appartenoit à un Chrestien, le feu l'effraya, il s'enfuit & abandonna sa maison. Un autre Chrestien de ses amis plein de courage & de foy y va, y jette de l'eau benite, & preserve cette maison par les ferventes prieres qu'il fit à Dieu. Le Pere Baborier, qui a esté sur les lieux, & qui a vû cette maison, assûre que le feu l'épargna seule, & que toutes les autres qui la touchoient, & qui l'environnoient ont esté entierement détruites & consumées. J'aurois un peu de

peine à raconter tant de prodiges à ces hommes profanes, qui font gloire de leur incredulité; mais à vous, Monſeigneur, dont je connois depuis ſi long-temps la Foy & la Religion, je me ferois un ſcrupule de vous en rien cacher, afin qu'admirant avec nous, les miſericordes du Seigneur, vous nous aidiez à le remercier de ce qu'il veut bien encore dans ces derniers temps faire éclater ſa puiſſance, pour animer la foy des Neophytes.

Lorſque j'allai à *Fou-tcheou*, je laiſſai les Peres le Couteulx, de Tartre, & Franki à *Nan-tchang*. Ils n'y demeurerent pas inutiles, pendant les quatre mois que je fus abſent. Il n'y avoit que trés peu de temps qu'ils eſtoient arrivez à la Chine, & à peine pouvoient-ils dire deux mots en Chinois : ils ne laiſſerent

laisserent pas cependant à force de travail & d'application d'apprendre les termes les plus necessaires pour parler aux Chrestiens des choses de Dieu. Ils faisoient venir nos domestiques, repetoient devant eux ce qu'ils avoient appris par cœur, & quand ils en estoient entendus, ils se hazardoient de dire les mesmes choses dans une assemblée. Dieu benit leur travail & leurs bonnes intentions: je trouvai à mon retour, qu'ils avoient baptisé quarante-neuf personnes, & qu'ils avoient assisté à plusieurs assemblées de femmes Chrestiennes pour les instruire, les confirmer dans la Foy, & baptiser les Catechumenes. Il seroit difficile de marquer ici la pieté avec laquelle les Chrestiens passerent la Semaine Sainte. Le Dimanche le

concours fut extraordinaire, l'Eglise se trouva trop petite, quoique d'ailleurs elle soit assez grande; on benit des rameaux, des parfums & des bougies que les Chrestiens ont coustume de brusler durant le cours de l'année devant les saintes Images. Le Jeudy Saint on conserva le Saint Sacrement, comme on a coustume de le faire en Europe. Pendant tout le temps qu'il fut exposé, les Chrestiens se partagerent pour venir l'adorer; de sorte que toute l'apresdisnée & la nuit suivante, il y en eut toûjours plusieurs en prieres. Ils recitoient d'heure en heure le chapelet à haute voix, ou bien certaines prieres en forme de Litanies à l'honneur du Trés-Saint Sacrement. Le Vendredy l'Eglise se trouva encore trop petite. On

y fit l'adoration de la Croix de la meſme maniere que nous la faiſons en Europe : tout ce qu'il y eut de particulier, fut qu'aprés cette ſainte ceremonie, ces fervens Neophytes prirent une rude diſcipline. Le Samedy on fit les ceremonies ordinaires de l'Egliſe, & le jour de Paſques plus de cent perſonnes communierent, & l'Egliſe fut preſque toûjours pleine depuis le matin juſqu'au ſoir.

Je ne croi pas pouvoir mieux finir cette longue lettre, qu'en ajouſtant ici une petite Relation de ce qui s'eſt paſſé dans les Miſſions de *Kien-tchang*, & de *Nan-fang* depuis le mois de Fevrier juſqu'au mois d'Aouſt de l'année mil ſept cens deux. Cette Relation eſt du Pere de Premare, qui eſtoit alors chargé de ces deux Egliſes, où il a

baptiſé plus de ſix cens perſonnes : & comme elle eſt écrite avec une naïveté qui perſuade, je la tranſcris ſans y rien changer. Elle vous donnera, Monſeigneur, une idée des petites excurſions que nous faiſons quelquefois à la campagne, & des biens qu'on en retireroit, ſi les Miſſionnaires eſtoient en eſtat de faire plus ſouvent de ſes ſortes de voyages. Voici donc ce que dit ce Pere.

» Je partis de *Nan-tchang-fou* au
» commencement du mois de
» Fevrier pour me rendre à mon
» Egliſe de *Kien-tchang*. J'arrivay à
» *Fou-tcheou*, qui eſtoit ſur mon
» paſſage, aſſez à temps pour aſ-
» ſiſter à la mort un ſaint vieillard
» nommé Paul, qui avoit eſté un
» des premiers & des plus zelez
» Chreſtiens de cette nouvelle
» Egliſe. Ce bon homme atten-

doit la venuë de quelque Pere «
avec une ardeur & une confian- «
ce admirable. Quoiqu'il baissast «
tous les jours, & qu'il se vist «
prest de mourir, il disoit toû- «
jours qu'il ne mourroit pas sans «
recevoir les Sacremens. Il n'y «
avoit cependant guere d'appa- «
rence qu'il pust avoir ce bon- «
heur, lorsque j'arrivai. Dés le «
lendemain je lui portai le saint «
Viatique, qu'il reçut avec des «
sentimens de devotion dont je «
fus attendri. Dans ce moment «
il se répandit sur son visage un «
certain air de joye, qui fut «
comme un presage du bonheur «
dont son ame alla joüir dans «
le Ciel deux ou trois jours aprés «
comme j'ai tout sujet de le croi- «
re. C'est ainsi que Dieu aime à «
se communiquer aux pauvres, «
& à les récompenser dés cette «
vie de la fidelité avec laquelle «
ils l'ont servi. «

» Je paſſai enſuite par *Kien-*
» *tchang.* mais ſans m'y arreſter ;
» & je me rendis à *Nan-fong* avec
» les Peres de Goville & Noëlas
» qui m'accompagnoient.

» Nous arrivaſmes quelques
» jours avant le Careſme. Comme
» nous ne pouvions pas y demeu-
» rer long-temps, j'exhortai les
» hommes à approcher des Sacre-
» mens, & je preſſai les femmes
» d'achever leurs aſſemblées. Je
» puis dire à la gloire de Noſtre-
» Seigneur, que la pluſpart s'ac-
» quiterent de leur devoir avec
» beaucoup de Religion, venant
» aſſiduëment à l'Egliſe, & ſe te-
» nant preſts pour approcher des
» Sacremens à leur rang. Si je leur
» avois donné de meilleurs exem-
» ples, c'eſt à dire, ſi j'avois eu
» plus de zele, plus de receüille-
» ment & plus de vertu, leur fer-
» veur euſt eſté encore plus gran-

de. C'est particulierement dans «
les assemblées des femmes, «
qu'un Missionnaire a besoin «
d'une patience & d'une égalité «
inalterable. On y baptise les en- «
fans, & quelquefois aussi des fil- «
les & des femmes adultes. Cel- «
les-ci sont pour l'ordinaire des «
Payennes, qui ayant eu le bon- «
heur d'entrer dans une maison «
Chrêtienne, n'y sont pas long- «
temps sans s'instruire de la Reli- «
gion, & sans souhaiter le Baptes- «
me. Je tins six ou sept de ces as- «
semblées pendant le Caresme. «

L'application avec laquelle «
on instruit les Chrestiens qui «
sont dans les villes, ne nous «
doit pas faire negliger ceux de «
la campagne. J'ai éprouvé que «
c'est dans les villages qu'on fait «
le plus de fruit, & qu'y trou- «
vant des ames mieux disposées, «
c'est à dire, plus saintes & plus «

» innocentes ; on y gouste aussi
» une plus grande consolation.
» La premiere Semaine de Caresme, j'allai à un village nommé
» *Lou-kang*, à une petite journée
» de *Nan-fong*. Ce sont trois ou
» quatre hameaux si peu éloignez
» les uns des autres, qu'ils paroissent n'en faire qu'un. Sur le chemin je laissai disner à loisir ceux
» qui m'accompagnoient, & j'avançai toûjours en attendant
» qu'ils me joignissent. Je trouvai
» sur une petite colline, un homme qui faisoit le mesme chemin que moy. Il me regarda
» fort attentivement, surpris sans
» doute de voir un étranger seul
» & à pied. Il me suivit d'abord
» sans rien dire, à la fin il ne put
» s'empescher de me parler. Je
» profitai de l'occasion, je lui annonçai le Royaume de Dieu, &
» je l'exhortay à se convertir.
Tout

Tout ce que je lui dis fit impres- «
sion sur son cœur, & par un ef- «
fet merveilleux de la grace du «
Seigneur, il en fut si vivement «
touché qu'il resolut de se faire «
Chrestien. «
Aussi-tost que je parus à *Lou-* «
king, la nouvelle de mon arri- «
vée se répandit de maison en «
maison. Le lendemain aprés «
avoir dit la Messe, j'allai dans «
un petit bois pour y prier Dieu: «
mais à peine y fus-je entré, que «
plusieurs de ces bonnes gens «
vinrent m'y trouver. Je les re- «
cevois avec amitié, & je les en- «
voyois à la maison, où mon Ca- «
techiste faisoit l'instruction. «
Comme il parloit d'une manie- «
re plus intelligible pour eux, «
que je n'aurois pû faire dans «
le jargon du pays, il étoit plus «
capable de les instruire que moi. «
Dans cette premiere visite, je «

» ne conferai le Bapteſme qu'à
» dix-huit perſonnes que je trou-
» vai trés bien diſpoſées. Mais je
» promis aux autres qui ſouhai-
» toient de le recevoir, de reve-
» nir les voir dans quatre ou cinq
» mois, & d'en baptiſer alors un
» plus grand nombre. Avant que
» de quitter *Lou-kang*, je fis quel-
» ques reglemens, & je nommai
» quatre de ces nouveaux Chreſ-
» tiens pour inſtruire les Catechu-
» menes, & pour avoir ſoin du
» petit troupeau. Une charité aſſez
» legere que je fis alors à une pau-
» vre femme malade, donna de
» l'eſtime pour le Chriſtianiſme.
» Elle languiſſoit depuis trois ou
» quatre ans, abandonnée de ſes
» plus proches parens, qui eſtoient
» rebutez de la voir ſi long-temps
» dans cet eſtat, & qui d'ailleurs
» n'avoient pas le moyen de la
» ſoulager. Aprés qu'elle eut eſté

instruite, j'allai la baptiser dans « sa cabane, je la trouvai cou- « chée sur un peu de paille ; il n'y « a point de beste en Europe qui « n'en ait de meilleure. Les Chres- « tiens la consolerent le mieux « qu'ils purent. Je mis une piece « de trente sols entre les mains « d'un des plus vertueux, pour « fournir à cette pauvre femme « quelque petit secours, ou pour la « faire enterrer, si elle venoit à « mourir, leur faisant entendre « qu'en cela j'envisageois encore « plus le bien de son ame, que ce- « lui de son corps. Je lui recom- « mandai de ne la point quitter, « & de lui parler souvent de Dieu. « Deux jours aprés mon départ, « j'appris qu'elle estoit morte dans « de grands sentimens de pieté. Il « ne faut qu'une petite aumosne « faite à propos, pour gagner « quelquefois à J. C. ou pour con- «

» ſerver dans la Foy tout un vil-
» lage.

» Les Chreſtiens que j'avois
» baptiſés à *Lou-kang*, vinrent à
» *Nan-fong*, paſſer les Feſtes de
» Paſques,& m'amenerent quatre
» ou cinq perſonnes que je bapti-
» ſai. Il y avoit parmi eux un jeu-
» ne homme de dix-ſept à dix-
» huit ans, qui me parut eſtre
» dans des diſpoſitions admira-
» bles. Je n'ai point encore trouvé
» à la Chine de meilleur cœur.
» Comme il eſt riche, ſa mere &
» ſon ayeule donnoient tous les
» ans dix *taels* aux Bonzes, afin
» qu'il euſt du ſuccez dans ſes étu-
» des. Il me promit que ſa femme,
» ſa mere, ſa grand'mere & tous
» ſes parens embraſſeroient la Re-
» ligion Chreſtienne,& qu'il n'au-
» roit point de repos, qu'ils n'euſ-
» ſent tous reçû le Bapteſme.
» Quand on fera une petite Egliſe

à *Lou-kang*, ce qu'il faut faire au «
plustost, ce jeune Chrestien pour- «
ra sans peine en faire les frais. «
Voilà mon voyage de *Lou-kang*. «
J'ay toûjours crû que les Chi- «
nois, du genie dont je les con- «
nois, seroient charmez des ce- «
remonies de l'Eglise, si nous «
pouvions les faire avec un peu «
plus d'éclat. Comme nous es- «
tions trois Jesuites à *Nan-fong*, «
nous resolusmes de faire toutes «
les ceremonies de la Semaine «
Sainte. Nous commençasmes «
donc le Jeudy : il y eut ce jour- «
là environ quarante personnes «
qui communierent, nous dis- «
mes une grande Messe avec «
Diacre & Soudiacre. Avant la «
Communion je prononçai tout «
haut les Actes qu'on fait faire «
en approchant de ce divin Sa- «
crement. Quoique la langue «
Chinoise ne soit pas feconde en «

» affections du cœur, cela eut
» beaucoup de ſuccez ; car ſoit par
» la nouveauté, ſoit par l'air & la
» maniere, dont cela ſe paſſa, je
» remarquai ſur le viſage de ces
» bons Chreſtiens, une devotion
» que je n'avois pas encore veuë.
» Les Chinois ne ſe ſervent que
» de prieres vocales, je croy qu'il
» ſeroit trés-avantageux de les
» diſpoſer peu à peu à l'Oraiſon
» mentale, en faiſant d'abord à
» haute voix devant eux, les re-
» flexions & les actes qu'ils ne ſont
» pas capables de produire d'eux-
» meſmes. La Chapelle où nous
» plaçaſmes le Saint Sacrement,
» eſtoit trés-bien parée, & les
» belles Images de la Paſſion,
» qu'on m'a envoyées cette année
» de France, toucherent ſenſible-
» ment tous les Chreſtiens. Je fis
» le ſoir le lavement des pieds de
» la maniere qu'il eſt marqué dans

le Rituel. J'avois eu un peu de «
peine à resoudre quelques-uns «
de nos Neophytes à cette sain- «
te ceremonie, plusieurs disant «
comme Saint Pierre, qu'ils ne «
pourroient jamais souffrir qu'on «
s'humiliast ainsi devant eux. «
Aprés une priere à Nostre-Sei- «
gneur, on tira au sort douze «
noms, & il arriva par un effet «
de la Providence, que tous ceux «
dont on tira les noms, estoient «
les plus fervens & les plus ver- «
tueux. Il y en eut un sur tout, «
qui par humilité prioit Dieu de «
tout son cœur que son nom ne «
vinst pas. Les Chinois sont pro- «
pres à remarquer ces petites cir- «
constances, & celle-cy servit «
beaucoup à leur rendre cette «
ceremonie plus venerable. De «
plus les habits sacrez que je «
pris avec les deux autres Peres, «
les cierges allumez, les prieres «

» en Chinois & en Latin, la mo-
» destie que je crus necessaire en
» cette occasion plus qu'en aucu-
» ne autre ; tout cela fit sur eux
» de si vives impressions, qu'ils se
» crurent obligez de vivre encore
» avec plus de ferveur qu'aupara-
» vant, & d'imiter autant qu'ils
» pourroient les douze Apostres,
» qu'ils avoient eu l'honneur de
» representer.
» Le Vendredy Saint l'adora-
» tion de la Croix se fit à l'ordi-
» naire, & elle fut suivie d'une
» longue & rude discipline qu'on
» prit à la veuë de Jesus-Christ en
» Croix, & en répandant beau-
» coup de larmes. Le soir nous
» dismes Tenebres. On expliqua
» ce que signifioient ces quinze
» cierges, qu'on met sur un trian-
» gle, & qu'on éteint l'un aprés
» l'autre, le dernier qu'on cache
» sous l'Autel & qu'on montre en-

suite tout allumé, ce bruit qu'on « fait à la fin des Tenebres. Cet- « te explication les contenta fort, « & ils furent charmez de voir « qu'il n'y avoit pas une seule de « nos ceremonies, qui ne renfer- « mast quelque sens mysterieux. «

Aprés avoir baptisé cinquan- « te cinq personnes à *Nan-fong*, « je fus obligé de me rendre à « *Kien-tchang*, où j'ai fait à peu « prés les mesmes exercices. J'as- « sistai-là à sept ou huit assemblées « de femmes Chrestiennes, & je « parcourus tous les villages où il « y a des Chrestiens. De plus j'eus « le bonheur d'ouvrir le chemin « à l'Evangile, dans un lieu où il « n'avoit point encore esté pres- « ché. Une bonne Chrestienne « qui est dans le Palais du Gou- « verneur de la ville, m'envoya « un *tael* pour l'employer à quel- « que œuvre de pieté, selon que «

» je le jugerois plus à propos. Je
» crus que je ne pouvois mieux
» employer cette aumoſne qu'à
» faire une petite Miſſion à *Siao-*
» *che*. C'eſt une groſſe Bourgade
» à ſix lieuës de *Kien-tchang* ſur la
» route de *Sing-tchin-hien*. Les ha-
» bitans ſont de bonnes gens
» francs, ſinceres & vivans dans
» une grande innocence. Comme
» *Siao-che* eſt ſur le bord de la ri-
» viere, les hommes y ſont preſ-
» que tous peſcheurs. Je fus ſur-
» pris en entrant dans la Bourga-
» de, de ne rencontrer perſonne
» & de ne voir que des enfans
» aux portes. C'eſt que les fem-
» mes ſont renfermées dans les
» maiſons, où elles travaillent,
» tandis que les maris ſont occu-
» pez à la peſche ou à cultiver
» leurs champs, qu'ils labourent
» deux ou trois fois l'année. *Lou-*
» *kang*, m'avoit donné du gouſt

pour les Missions de la campa- «
gne. Je sortis de la Bourgade & «
je trouvai tous ces pauvres gens «
qui travailloient de côté & d'au- «
tre. J'en abordai un d'entre «
eux, qui me parut avoir la phi- «
sionomie heureuse, & je lui «
parlai de Dieu. Il entra sans pei- «
ne dans tous les sentimens que «
je voulus lui inspirer, il me pa- «
rut content de ce que je disois, «
& m'invita par honneur à aller «
dans la salle des Ancestres. C'est «
la plus belle maison de toute la «
Bourgade, elle est commune à «
tous les habitans, parce que s'es- «
tant fait depuis long-temps une «
coustume de ne point s'allier «
hors de leur pays, ils sont tous «
parens aujourd'hui & ont les «
mesmes ayeux. Ce fut donc-là, «
que plusieurs quitant leur tra- «
vail, accoururent pour enten- «
dre la sainte Doctrine. J'en fis «

» expliquer les principaux Arti-
» cles par mon Catechiſte, je
» leur laiſſai quelques livres, &
» ne pouvant demeurer avec eux
» bien long-temps, je partis aprés
„ avoir baptiſé dix-neuf Catechu-
„ menes. Pendant environ trois
„ mois que nous avons demeuré
„ à *Kien-tchang*, nous avons con-
„ feré le Bapteſme à quatre-vingt-
„ dix-huit perſonnes, en ſorte que
„ depuis noſtre arrivée à *Nan-*
„ *fong*, juſqu'à ce que je reçus l'or-
„ dre de mes Superieurs, de quit-
„ ter *Kien-tchang*, nous comptions
„ les Peres & moi, que nous avions
„ eu juſtement autant de Bapteſ-
mes que de jours. Voilà, Mon-
ſeigneur, ce que le Pere de
Premare m'a écrit de ſa Miſſion.
Je ſuis faché de n'avoir pas une
Relation entiere de tout ce qu'il
a fait, elle ſeroit curieuſe & trés-
capable d'édifier.

Tandis que nous travaillons de toutes nos forces dans les Provinces à la converſion des ames, les Peres qui demeurent à la Cour, ne s'épargnent pas. Outre les ſervices que l'Empereur exige d'eux, & que l'amour de la Religion les engage de rendre à ce Prince, ceux qui ſont arrivez depuis peu d'Europe, s'appliquent à l'étude de la langue & des caracteres, ce qui eſt trés-long & trés-penible. Je puis aſſurer qu'il n'y a point de travail plus difficile ni plus rebutant que celui-là. C'eſt un grimoire que ces caracteres Chinois, qu'il paroiſt d'abord impoſſible de déchiffrer. Cependant à force de regarder & de ſe fatiguer l'imagination & la memoire, cela ſe débroüille, & l'on commence à y voir clair. Les difficultez qu'on y trouve,

ſont incomparablement plus grandes par rapport aux Europeans, que par rapport aux naturels du pays ; ceux-cy s'effrayent moins de ce qu'ils ont vû cent fois, & ils n'ont pas ces grandes vivacitez d'eſprit, qui rendent un peu ennemi d'une geſne conſtante. Mais la charité de Jeſus-Chriſt eſt plus forte que tous ces obſtacles ; elle ſeule nous anime, elle nous ſouſtient dans cette penible application, on en devore avidement le travail, par l'eſperance qu'eſtant habiles dans ce que les Chinois eſtiment le plus, on les gagnera plus aiſément à Noſtre-Seigneur. Les Peres qui ſont à la Cour ont beaucoup d'avantage pour cette étude, qu'on n'a pas dans les Provinces. Car pour les caracteres, ils y trouvent les plus excellens maiſtres, & pour

la langue, ils sont sans cesse environnez de gens qui la parlent avec toute la politesse possible. Mais il faut avoüer aussi que cette science leur est absolument necessaire : quelque esprit & quelques talens qu'on ait d'ailleurs, ce n'est que par-là qu'on a entrée chez tout ce qu'il y a de Grands dans l'Empire. Ils nous invitent, ils conversent avec nous, ils nous souffrent quelquefois parler de la science du salut, & s'ils ne se convertissent pas toûjours, au moins sont-ils dans l'occasion, les Protecteurs d'une Religion qu'on estime à proportion qu'on la connoist dans elle-mesme & dans ceux qui viennent la prescher si loin, bien qu'ils eussent pû demeurer avec agrément dans leur pays. Le Pere de Fontaney qui retourne en France, vous in-

ſtruira, Monſeigneur, de tout le bien qu'on fait à Pekin. Il n'eſt pas croyable combien le nombre d'enfans que les parens abandonnent & qu'on expoſe chaque année dans cette grande ville, eſt conſiderable. Il n'y a gueres de jours qu'on n'en baptiſe pluſieurs, & c'eſt un des plus ſolides biens que l'on puiſſe faire en ce pays. Car ceux que nous convertiſſons, quand ils ſont adultes, peuvent ſe démentir & changer, & il ne s'en trouve que trop, qui ſont peu fidelles à la grace qu'ils ont reçûë; au lieu que ces enfans abandonnez, mourant immediatement aprés le Bapteſme, vont infailliblement au Ciel, où ils prient ſans doute pour ceux qui leur ont procuré ce bonheur ineſtimable. C'eſt icy où ſans vouloir approfondir un ſi grand myſtere,

re, nous pouvons admirer la conduite de Dieu sur les hommes. Il va choisir dans une Cour Idolastre, qui peut estre regardée comme le centre de tous les vices, des enfans de peché, pour les faire participans de l'heritage Celeste, tandis qu'il livre à l'emportement volontaire de leurs passions, les parens de ces enfans mesmes, & une infinité d'autres hommes, qui seront un jour les victimes de sa justice.

Il y a environ un an que le Frere Fraperie, que l'Empereur estime fort pour son habileté dans la Medecine & dans la Chirurgie, eut le bonheur de baptiser un petit fils de ce grand Prince, & de le mettre dans le Ciel, puisqu'il mourut un ou deux jours aprés, âgé de trois à quatre ans. Je ne puis douter que

cette ame predeſtinée, n'implore dans ce moment la miſericorde de Dieu, pour le ſalut de ceux qui lui ont donné la vie, & pour tous les pauvres Chinois. Les Medecins deſeſperant de pouvoir guerir ce petit Prince, on appella le Frere Frapperie. L'eſtat où il le trouva, lui fit juger qu'il n'en pouvoit pas revenir ; c'eſtoit une petite verole rentrée, à laquelle il n'y avoit plus de remede ; ce Frere rempli de zele, ne pouvant plus guerir le corps, penſa à ſauver l'ame. Il s'approcha du Prince, ſous pretexte de l'examiner de plus prés, & d'en pouvoir rendre compte à l'Empereur, qui l'appelloit à une maiſon de campagne, où il va ordinairement ; mais en effet, pour baptiſer l'enfant mourant & lui procurer le ſalut éternel ; ce qu'il

fit le plus heureusement du monde & sans que personne s'en apperçust. Ce cher Frere tout penetré de ce qui venoit de lui arriver, m'écrivit qu'il ne pouvoit contenir sa joye, & qu'il ne concevoit pas qu'on en pust gouster une plus grande, ni une plus pure dans ce monde. Je parlois tantost des croix de nos Missionnaires, voilà quels sont leurs plaisirs. Ils ne vous sont pas inconnus ces sortes de plaisirs, Monseigneur, & je suis persuadé que vous les avez goustez, lorsque vous avez ramené à l'Eglise un si grand nombre d'Heretiques qui s'en estoient separez, & que vous avez fait brusler dans la cour de vostre Chasteau de la Force, cette multitude de livres pernicieux, qui les entretenoient dans leurs erreurs. Je sçai, Monseigneur, les éloges

que le Roy a fait de voſtre zele, & les marques qu'il vous a données de ſa bienveillance & de ſon eſtime : mais je ſuis perſuadé que vous avez eſté moins touché de ces marques de diſtinction, qui vous ſont ſi honorables, que de la ſatisfaction de voir rentrer des ames preſque deſeſperées, dans le chemin aſſûré du ſalut.

Pardonnez-moy, Monſeigneur, la liberté qui j'ai priſe de vous écrire une ſi longue lettre, ayant ſi peu de choſes à vous dire. Les commencemens d'une Miſſion ſont difficiles, on ne peut trop le repeter. Quand nous aurons plus de maiſons, quand nous ſçaurons mieux la langue, quand nous ſerons plus faits aux manieres du pays, & quand nous aurons enfin beau-

coup de secours, qui nous manquent encore, nous esperons de la souveraine bonté de Dieu, que les conversions seront plus nombreuses. J'avois dessein de vous dire un mot sur les disputes qui se sont élevées ici, je ne sçai comment ce point m'est échapé. Je pourrai l'an prochain vous développer ce que c'est que les honneurs que l'on rend à Confucius & aux parens. Les Chrestiens de ce pays, ont esté bien étonnez quand ils ont sçû qu'on les accusoit d'idolatrie. Ils addressent cette année des plaintes au Saint Pere, & lui envoyent des témoignages autentiques de la pureté de leur Foy & de l'innocence des ceremonies qu'ils croyent pouvoir pratiquer sans impieté & sans su-

perſtition; j'ay traduit quelques-uns de ces témoignages. Je ſuis avec un trés profond reſpect.

MONSEIGNEUR,

Voſtre trés-humble & trés obéïſſant ſerviteur, F. FOUQUET, Miſſionnaire de la Compagnie de JESUS.



LETTRE DU PERE TACHARD

Superieur General des Missionnaires François de la Compagnie de Jesus, au R. P. de la Chaize, de la mesme Compagnie, Confesseur du Roy.

A Pondichery le 30 Septembre 1703.



On tre's-Reverend Pere,

P. C.

Nous avons jusqu'à present attendu l'arrivée des vaisseaux

de France, mais quoique la saison soit déja avancée, il n'en a encore paru aucun, & nous ne sçavons s'il en viendra cette année. Cette incertitude m'oblige à vous écrire par un vaisseau Danois, qui est le seul qui retourne en Europe.

Nostre Mission du Royaume de Carnate commence à s'establir solidement. Nous y avons presentement quatre excellens Missionnaires dont le P. Bouchet qui a fait tant de conversions dans le Maduré est Superieur. Les trois autres sont les Peres Mauduit, de la Fontaine & Petit. Le Pere de la Breüille s'estoit aussi consacré à travailler dans ce vaste champ; mais une maladie dangereuse l'ayant obligé de revenir à Pondichery, je n'ai pas crû devoir l'exposer une seconde fois à une vie

si

si dure & si laborieuse.

Il s'est élevé cette année une petite persecution contre le Pere Bouchet. On l'a mis en prison avec ses Catechistes, & on l'a menacé de le brusler tout vif, & de lui faire souffrir des tourmens qui font horreur. On estoit sur le point de lui envelopper les mains avec de la toile de coton trempée dans l'huile, & on devoit y mettre le feu, lorsque Nostre-Seigneur détourna les Juges de se servir d'un supplice si violent. On lui a presenté plusieurs fois des fers rouges de feu pour le tourmenter par tout le corps; mais sa douceur & son air modeste & grave, sembloit retenir ses bourreaux. Quand il fut arresté, on se saisit de sa Chapelle, & de tous les petits meubles de son hermitage, & on lui enleva toutes les

aumoſnes qu'il avoit, ſoit pour ſon entretien & celui de ſes Catechiſtes, ſoit pour la ſubſiſtance des autres Peres. Enfin aprés avoir demeuré un mois en priſon, où il ne prenoit qu'une ou deux fois par jour un peu de lait dans une écorce de bois, on le délivra avec quelques Chreſtiens qui avoient eſté les compagnons de ſes ſouffrances. Mais en lui rendant la liberté, on ne lui rendit pas ce qu'on lui avoit enlevé, & il a fallu y ſuppléer comme nous avons pû. La maniere dont ce fervent Miſſionnaire s'eſt comporté pendant tout ce temps-là a fait beaucoup d'honneur à noſtre ſainte Religion, les Infidelles ne pouvant s'empeſcher d'admirer ſa patience & la joye qui eſtoit répanduë ſur ſon viſage.

Le Pere de la Fontaine a eu

aussi part aux opprobres de la Croix du Sauveur. Les Brames de la ville de *Punguenour*, voyant les progrez qu'il faisoit en conceurent de la jalousie, & resolurent de le faire chasser de son hermitage avec outrage & ignominie. Dans cette vûë ils engagerent quelques Neophytes de leur *Caste* à l'accuser de se servir de vin au Sacrifice de la Messe, ce qui passe parmi ces peuples pour un crime capital. Aprés bien des affronts & des peines trés-humiliantes, dont Nostre-Seigneur a tiré sa gloire, la persecution a cessé, & ce Pere travaille avec plus de benedictions qu'auparavant à la conversion des Gentils.

Le Pere Petit ne sçachant pas encore assez bien la langue du pays, s'est retiré dans une espece de desert où il demeure

pour l'apprendre & pour ſe former peu à peu aux bizarres couſtumes de ces peuples, & à la vie penitente qu'il doit mener.

Le Pere Mauduit eſt actuellement en priſon, d'où il m'écrit en ces termes : *J'ai eſté battu, baffoüé & meurtri juſqu'à la mort avec mes bons Catechiſtes ; mais enfin je ſuis encore vivant & en eſtat de rendre ſervice à Dieu, ſi mes pechez ne m'en rendent pas indigne. On m'a tout pris, & je vous prie de me ſecourir.* Je vous avouë, Mon Reverend Pere, que cette triſte nouvelle m'a percé le cœur : mais ce qui me penetre de douleur, eſt de nous voir preſque dépourveus de tout, & dans une eſpece d'impoſſibilité de ſecourir ce pauvre captif pour Jeſus-Chriſt. Nous commençons à vendre nos meubles, & ce qui nous reſte d'inſ-

trumens de Mathematique pour ne pas manquer à nos chers Missionnaires dans des necessitez si pressantes.

Les Peres Quenein, Papin & Baudré sont dans le Royaume de Bengale, où ils ne manquent pas d'occupation. Ce dernier vint l'an passé sur les vaisseaux de la Royale Compagnie. Sa santé ne lui a pas permis d'entrer dans la Mission des terres, à laquelle il souhaitoit ardemment de se consacrer.

Nous sommes ici cinq Prestres & deux Freres de nostre Compagnie, tous fort occupez. Le Pere de la Breüille, qui est revenu de *Carnate*, à cause de sa mauvaise santé, comme je vous l'ai marqué au commencement de cette lettre, enseigne la Philosophie. Le Pere Dolu est Curé de la Paroisse

des Malabares. Le Pere de la Lane, venu par les derniers vaiſſeaux, apprend les langues du pays pour entrer en Miſſion l'année prochaine. Le Pere Turpin travaille trés-utilement à la converſion des Gentils de cette ville, & apprend la Langue Latine à quelques jeunes François & Portugais, qui ſe deſtinent à l'Etat Eccleſiaſtique. Le Frere Moricet apprend à lire & à écrire, l'Arithmetique, le pilotage & autres ſciences aux enfans, afin qu'ils puiſſent dans la ſuite gagner leur vie. Nous taſchons ſur tout de bien élever cette jeuneſſe, & de luy inſpirer la crainte de Dieu & des ſentimens de pieté. Le Seigneur a beni cette année nos travaux; car nous comptons plus de trois cens perſonnes adultes, baptiſées dans noſtre Egliſe. La ville

de Pondichery s'augmente tous les jours. On y compte plus de trente mille ames, dont il n'y a encore qu'environ deux mille Chreſtiens. Nous eſperons avec la grace de Dieu, qu'en peu d'années, la plus grande partie de ce peuple embraſſera noſtre ſainte Religion. Nous ferons tous nos efforts pour cela, & je puis vous aſſûrer que nous n'y épargnerons, ni nos peines, ni nos travaux. S'il vient ici cette année quelques vaiſſeaux François, j'aurai l'honneur de vous écrire plus amplement & de vous aſſûrer que je ſuis avec un trés-profond reſpect.

MON TRES-REVEREND PERE,

Votre trés-humble & trés-obéïſſant ſerviteur, TACHARD, Miſſionnaire de la Compagnie de JESUS.



MEMOIRE

TOUCHANT L'ESTAT des Miſſions, nouvellement eſtablies dans la Californie, par les Peres de la Compagnie de JESUS; preſenté au Conſeil Royal de Guadalaxara au Mexique le 10. de Février de l'année 1702. par le Pere François Marie Picolo, de la meſme Compagnie, & un des premiers Fondateurs de cette Miſſion.

Traduit de l'Eſpagnol.



ESSEIGNEURS,

C'eſt pour obeïr aux ordres



PASSAGE PAR TERRE
A LA CALIFORNIE
Decouvert par le Rev. Pere
Eusebe-François Kino Jesuite
depuis 1698 jusqu'a 1701
ou l'on voit encore les Nouvelles
Missions des PP. de la Compag. de Jesus
Cutganes 1701.
Hoabonomas
Yumas
Bagiopas
Quiquimas
Alchedomas
Rio Colorado ó del Norte
NOUVEAU
MEXIQUE
Moqui
Grande montagne qui s'etend jusqu'a Rio de Hila
Apaches
Rio Azul R. Bleue
Casa grande
R. de Hila
S. Fernando
Victoria
Sobaipotis
Cocomaricopas
Agua escondida
Aguage de la Luna
Carizal
S. Dionysio 1700.
S. Paulo
S. Pierre 1699.
S. Philipe
S. Angelo
S. Boniface
S. Francois
S. Seraphin
la Merced
S. Marcel
S. Raphael
S. Louis de Bacapa
Ste. Eulalie
Batequi
Susanic
PIMERIA
Aquimuri
S. Cosme
S. Francois Xavier du Bac
S. Sauveur
Quiburi
St. Gaetan
Reyes
S. Louis
S. Marie
S. Lazare
Ste. Croix
S. Augustin
Rosario
S. Pantaleon
S. Eugene
St. Catherine
M. de Ste. Claire 1698
Medanos de Arena
3 Ojitos
Sierra Azul M. Bleue
Sierra Nevada
Montagne couverte de neige
St. Marc
St. Mathieu
St. Jean
Ste. Rosalie
St. Antoine
PARTIE DE LA CALIFORNIE
MER DE LA CALIFORNIE
Tubutama
St. Edouard de Baipia
Addi
Sobas
Cocospara
Remedios
Conception del Caborca
St. Diegue de Pitquin
St. Ignace
R. de S. Ignace
Topoquis
SONORA
Dolores
Cucurpo
Tuape
Opodepe
Populo
Angeles
Sobas
Baye de St. Jean Baptiste
R. de Sonora
P. de Ste. Sabine
I. S. Augustin
Yles de Sel
P. de S. Xavier
R. d'Hiaqui
Guaimas
Belen
Hiaquim
S. Xavier
St. Miguel
Tecorina
Comoripa
Real de St. Jean
Babiacora
Acotzi
Chinapa
Arispe
Bacanuchi
Onabas
Nure
Tonici
Cedros
Conicari
NOUVE. LE ESPAGNE
MAYO
P. de S. Martin
R. de Mayo
Nabojoa
Camoa
Tessia
Guadalupe
Real de los Frayles
les Vierges
Guimies
B. des Balenes
S. Jean de Londo
S. Isidro
Reyes
S. Bruno
Coronados
Carmen
S. Nicolas
Nochebuena
Loreto
Concho
S. Xavier de Biaundo
Giganta
Port de Dunzante
Port de Matanzas
Edues
Yodivinegge
S. Etienne
S. Jean
les SS. Innocens
Santiago
S. Jacques
B. des Sables
MER DU SUD
P. du Nouvel An decouvert 1685.
B. St. Luc
Farellon
Chinipa
Teguaco
Ziburijoa
Mochicahui
Ahome
St. Michel
B de Ste. Marie
CINALOA
Gravée par Inselin



que vous m'avez fait l'honneur de me donner depuis quelques jours, que je vais vous rendre un compte exact & fidelle, des découvertes & des establissemens que nous avons faits, le Pere Jean Marie de Salvatierra & moy, dans la Californie, depuis environ cinq ans que nous sommes entrés dans ce vaste pays.

Nous nous embarquasmes au mois d'Octobre de l'année mil six cens quatre-vingt-dix-sept, & nous passasmes la mer, qui separe la Californie du nouveau Mexique, sous les auspices & sous la protection de Nostre-Dame de Lorete, dont nous portions avec nous l'Image. Cette *estoile de la mer*, nous conduisit heureusement au port avec tous les gens qui nous accompagnoient. Aussi-tost que nous eusmes mis pied à terre, nous

plaçaſmes l'Image de la Sainte Vierge au lieu le plus décent que nous trouvaſmes ; & aprés l'avoir ornée autant que noſtre pauvreté nous le put permettre, nous priaſmes cette puiſſante Avocate de nous eſtre auſſi favorable ſur terre, qu'elle nous l'avoit eſté ſur mer.

Le Demon que nous allions inquieter dans la paiſible poſſeſſion où il eſtoit depuis tant de ſiecles, fit tous ſes efforts pour traverſer noſtre entrepriſe, & pour nous empeſcher de réüſſir. Les peuples chez qui nous abordaſmes, ne pouvant eſtre informez du deſſein que nous avions de les retirer des profondes tenebres de l'Idolatrie où ils ſont enſevelis, & de travailler à leur ſalut éternel, parce qu'ils ne ſçavoient pas noſtre langue, & qu'il n'y avoit

parmi nous, personne qui eust aucune connoissance de la leur, s'imaginerent que nous ne venions dans leur pays, que pour leur enlever la pesche des perles, comme d'autres avoient paru vouloir le faire plus d'une fois au temps passé. Dans cette pensée ils prirent les armes, & vinrent par troupes à nostre habitation, où il n'y avoit alors qu'un trés-petit nombre d'Espagnols. La violence avec laquelle ils nous attaquerent, & la multitude des fleches & des pierres qu'ils nous jetterent fut si grande, que c'estoit fait de nous infailliblement, si la Sainte Vierge, qui nous tenoit lieu d'une *armée rangée en bataille*, ne nous eust protegez. Les gens qui se trouverent avec nous, aidez du secours d'enhaut, soûtinrent vigoureusement l'atta-

que, & repoufferent les ennemis avec tant de fuccez, qu'on les vit bien-toft prendre la fuite.

Les Barbares devenus plus traitables par leur défaite, & voyant d'ailleurs qu'ils ne gagneroient rien fur nous par la force, nous députerent quelques-uns d'entre eux ; nous les reçufmes avec amitié, & nous apprifmes bien-toft affez de leur langue, pour leur faire concevoir ce qui nous avoit porté à venir en leur pays. Ces Deputez détromperent leurs compatriotes de l'erreur où ils eftoient ; de forte que perfuadez de nos bonnes intentions, ils revinrent nous trouver en plus grand nombre, & nous marquerent tous de la joye de voir que nous fouhaitions les inftruire de noftre fainte Religion, & leur apprendre le chemin du Ciel. De fi

heureuses dispositions nous animerent à apprendre à fond la langue *Monqui*, qu'on parle en ce pays-là. Deux ans entiers se passerent partie à étudier, & partie à catechiser ces peuples. Le Pere de Salvatierra, se chargea d'instruire les Adultes, & moi les enfans. L'assiduité de cette jeunesse à venir nous entendre parler de Dieu, & son application à apprendre la doctrine Chrestienne fut si grande, qu'elle se trouva en peu de temps parfaitement instruite. Plusieurs me demanderent le saint Baptesme; mais avec tant de larmes & de si grandes instances, que je ne crus pas devoir le leur refuser. Quelques malades & quelques vieillards qui nous parurent suffisamment instruits, le reçurent aussi, dans la crainte où nous estions qu'ils

ne mouruſſent ſans Bapteſme. Et nous avons lieu de croire que la Providence n'avoit prolongé les jours à pluſieurs d'entre eux, que pour leur ménager ce moment de ſalut. Il y eut encore environ cinquante enfans à la mammelle, qui des bras de leurs meres s'envolerent au Ciel, aprés avoir eſté regenerez en Jeſus-Chriſt.

Aprés avoir travaillé à l'inſtruction de ces peuples, nous ſongeaſmes à en découvrir d'autres à qui nous puſſions également nous rendre utiles. Pour le faire avec plus de fruit, nous vouluſmes bien le Pere de Salvatierra & moy nous ſeparer, & nous priver de la ſatisfaction que nous avions de vivre & de travailler enſemble. Il prit la route du Nord, & je pris celle du Midy & de l'Occident. Nous

eusmes beaucoup de consolation dans ces courses Apostoliques : car comme nous sçavions bien la langue, & que les Indiens avoient pris en nous une veritable confiance, ils nous invitoient eux-mesmes à entrer dans leurs villages, & se faisoient un plaisir de nous y recevoir & de nous y amener leurs enfans. Les premiers estant instruits, nous allions en chercher d'autres, à qui successivement nous enseignions les Mysteres de nostre Religion. C'est ainsi que le Pere de Salvatierra découvrit peu à peu toutes les habitations, qui composent aujourd'hui la Mission de Lorete - *Concho* & celle de saint Jean de *Londo* : & moi tout le pays qu'on appelle à present la Mission de Saint François Xavier de *Biaundo*, qui s'étend jusqu'a la mer du Sud.

En avançant ainſi chacun de noſtre coſté, nous remarquaſmes que pluſieurs nations de langues differentes, ſe trouvoient meſlées enſemble, les unes parlant la langue *Monqui*, que nous ſçavions, & les autres la langue *Laymone* que nous ne ſçavions pas encore. Cela nous obligea d'apprendre le *Laymon*, qui eſt beaucoup plus étendu que le *Monqui*, & qui nous paroiſt avoir un cours general dans tout ce grand pays. Nous nous appliquaſmes ſi fortement à l'étude de cette ſeconde langue, que nous la ſçuſmes en peu de temps, & que nous commençaſmes à preſcher indifferemment tantoſt en *Laymon*, & tantoſt en *Monqui*. Dieu a beni nos travaux, car nous avons déja baptiſé plus de mille enfans, tous trés-bien diſpoſez, & ſi empreſ-

ſez

ſez à recevoir cette grace que nous n'avons pû reſiſter à leurs inſtantes prieres. Plus de trois mille Adultes également inſtruits, deſirent & demandent la meſme faveur ; mais nous avons jugé à propos de la leur differer pour les éprouver à loiſir, & pour les affermir davantage dans une ſi ſainte reſolution. Car comme ces peuples ont veſcu long-temps dans l'idolatrie & dans une grande dépendance de leurs faux Preſtres ; & que d'ailleurs ils ſont d'un naturel leger & volage, nous avons eu peur, ſi l'on ſe preſſoit, qu'ils ne ſe laiſſaſſent enſuite pervertir ; ou qu'eſtant Chreſtiens ſans en remplir les devoirs, ils n'expoſaſſent noſtre ſainte Religion au mépris des Idolaſtres. Ainſi on s'eſt contenté de les mettre au nombre des Catechumenes.

Le Samedy & le Dimanche de chaque ſemaine, ils viennent à l'Egliſe & aſſiſtent avec les enfans déja baptiſez, aux Inſtructions qui s'y font, & nous avons la conſolation d'en voir un grand nombre qui perſeverent avec fidelité, dans le deſſein qu'ils ont pris de ſe faire de vrais diſciples de Jeſus-Chriſt.

Depuis nos ſecondes découvertes, nous avons partagé toute cette contrée en quatre Miſſions. La premiere eſt celle de *Concho*, ou de Noſtre-Dame de Lorete; la ſeconde eſt celle de *Biaundo*, ou de Saint François Xavier; la troiſiéme, celle de *Ycdivineggé*, ou de Noſtre-Dame des Douleurs; & la quatriéme, qui n'eſt encore ni fondée ni tout à fait ſi bien établie que les trois autres, eſt celle de Saint Jean de *Londo*.

Chaque Mission comprend, plusieurs Bourgades. Celle de *Lorete-Concho* en a neuf dans sa dépendance; sçavoir, *Liggigé* à deux lieuës de *Concho*, *Jetti* à trois lieuës, *Tuiddu* à quatre lieuës. Ces trois premieres Bourgades sont vers le Nord, & les six suivantes vers le Midy. *Vonu* à deux lieuës, *Numpolo* à quatre lieuës, *Chuyenqui* à neuf lieuës, *Ligguí* à douze lieuës, *Tripué* à quatorze lieuës, *Loppu* à quinze lieuës. On compte onze Bourgades dans la mission de Saint François Xavier de *Biaundo*, qui sont *Quimiauma*, ou l'Ange Gardien à deux lieuës; *Lichu*, ou la montagne du Cavalier à trois lieuës; *Yenuyomu* à cinq lieuës; *Undua* à six lieuës; *Enulaylo* à dix lieuës; *Picolopri* à douze lieuës; *Ontta* à quinze lieuës; *Onemaito* à vingt lieuës.

Ces huit Bourgades ſont du coſté du Midy. Les deux ſuivantes ſont au Nord; *Nuntei* à trois lieuës, & *Obbé* à huit lieuës. *Cuivuco*, ou ſainte Roſalie, à quatre lieuës, eſt du coſté de l'Oüeſt.

On avoit baſti une Chapelle pour cette ſeconde Miſſion ; mais ſe trouvant déja trop petite, on a commencé à élever une grande Egliſe, dont les murailles ſeront de brique & la couverture de bois. Le Jardin qui tient à la maiſon du Miſſionnaire, fournit déja toutes ſortes d'herbes & de legumes, & les arbres du Mexique, qu'on y a plantez, y viennent fort bien, & ſeront dans peu chargez d'excellens fruits. Le Bachelier Dom Juan Cavallero y Ocio, Commiſſaire de l'Inquiſition & de la Croiſade, dont on ne ſçauroit

assez loüer le zele & la pieté, a fondé ces deux premieres Missions, & a esté comme le chef & le principal Promoteur de toute cette grande entreprise.

Pour ce qui regarde la Mission de Nostre-Dame des Douleurs, elle ne comprend qu'*Unubbé*, qui est du costé du Nord, *Niumqui*, ou Saint Joseph, & *Yodivineggé*, ou Nostre-Dame des Douleurs, qui donne le nom à toute la Mission. *Niumqui* & *Yodivineggé*, sont deux Bourgades fort peuplées & fort proche l'une de l'autre. Messieurs de la Congregation du College de saint Pierre & de saint Paul de nostre Compagnie, érigée en la ville de Mexique, sous le titre des Douleurs de la sainte Vierge, & composée de la principale noblesse de cette grande Ville, ont fondé

cette Miſſion, & marquent dans toutes les occaſions, une grande ardeur pour la propagation de la Foy, & pour la converſion de ces pauvres Infidelles.

Enfin la Miſſion de ſaint Jean de *Londo* contient cinq ou ſix Bourgades. Les principales ſont *Teupnon* ou ſaint Bruno, à trois lieuës du coſté de l'Eſt. *Anchu* à une égale diſtance du coſté du Nord. *Tamonqui*, qui eſt à quatre lieuës, & *Diutro* à ſix, regardent l'Oüeſt. Le Pere de Salvatierra, qui bruſle d'un zele ardent d'eſtendre le Royaume de Dieu, cultive ces deux dernieres Miſſions avec des ſoins infatigables. J'ai laiſſé avec lui, le Pere Jean d'Ugarte, qui aprés avoir rendu au Mexique, des ſervices eſſentiels à ces Miſſions, a voulu enfin s'y conſacrer luy-meſme en perſonne depuis un

an. Il a fait de grands progrez en peu de temps, car outre qu'il presche déja parfaitement dans ces deux langues, dont j'ai parlé, il a découvert du costé du Sud deux Bourgades, *Trippué* & *Loppu*, où il a baptisé vingt-trois enfans, & s'applique sans relasche à l'instruction des autres & des Adultes.

Aprés vous avoir rendu compte, Messeigneurs, de l'estat de la Religion dans cette nouvelle Colonie, je vais répondre maintenant autant que j'en suis capable, aux autres articles sur lesquels vous m'avez fait l'honneur de m'interroger. Je vous diray d'abord ce que nous avons pû remarquer des mœurs & des inclinations de ces peuples, de la maniere dont ils vivent, & ce qui croist en leur pays. La Californie se trouve assez bien pla-

cée dans nos Cartes ordinaires. Pendant l'eſté les chaleurs y ſont grandes le long des coſtes, & il y pleut rarement : mais dans les terres l'air eſt plus temperé & le chaud n'y eſt jamais exceſſif. Il en eſt de meſme de l'hyver à proportion. Dans la ſaiſon des pluyes, c'eſt un déluge d'eau; quand elle eſt paſſée, au lieu de pluyes, la roſée ſe trouve ſi abondante tous les matins, qu'on croiroit qu'il euſt plû, ce qui rend la terre trés-fertile. Dans les mois d'Avril, de May & de Juin, il tombe avec la roſée une eſpece de manne, qui ſe congele & qui s'endurcit ſur les feüilles des roſeaux, ſur leſquelles on la ramaſſe. J'en ay gouſté. Elle eſt un peu moins blanche que le ſucre : mais elle en a toute la douceur.

Le climat doit eſtre ſain, ſi

nous en jugeons par nous-mêmes & par ceux qui ont passé avec nous. Car en cinq ans qu'il y a que nous sommes entrez dans ce Royaume, nous nous sommes-tous bien portez, malgré les grandes fatigues que nous avons souffertes, & parmi les autres Espagnols, il n'est mort que deux personnes, dont l'une s'estoit attirée son malheur. C'estoit une femme, qui eut l'imprudence de se baigner estant preste d'accoucher.

Il y a dans la Californie, comme dans les plus beaux païs du monde, de grandes plaines, d'agreables vallées, d'excellens pasturages en tout temps pour le gros & le menu bestail, de belles sources d'eau vive, des ruisseaux & des rivieres, dont les bords sont couverts de saules, de roseaux & de vignes sau-

vages. Les rivieres ſont fort poiſſonneuſes, & on y trouve ſur tout beaucoup d'écreviſſes, qu'on tranſporte en des eſpeces de reſervoirs, dont on les tire dans le beſoin. J'ay vû trois de ces reſervoirs trés-beaux & trés-grands. Il y a auſſi beaucoup de *Xicames*, qui ſont de meilleur gouſt, que celles que l'on mange dans tout le Mexique. Ainſi on peut dire que la Californie eſt un pays trés-fertile. On trouve ſur les montagnes des *Meſcales* * pendant toute l'année, & preſque en toutes les ſaiſons, de groſſes piſtaches de diverſes eſpeces & des figues de differentes couleurs. Les arbres y ſont beaux, & entre autres celui que les *Chinos*, qui ſont les naturels du pays, appellent *Palo ſanto*. Il porte beaucoup de fruit, &

* C'eſt un fruit propre de ce pays-là.

l'on en tire d'excellent encens.

Si ce pays eſt abondant en fruits, il ne l'eſt pas moins en grains. Il y en a de quatorze ſortes, dont ces peuples ſe nourriſſent. Ils ſe ſervent auſſi des racines des arbres & des plantes, & entre autres de celle d'*Yyuca*, pour faire une eſpece de pain. Il y vient des chervis excellens, une eſpece de faiſeoles rouges, dont on mange beaucoup, & des citroüilles & des melons d'eau d'une groſſeur extraordinaire. Le pays eſt ſi bon qu'il n'eſt pas rare que beaucoup de plantes portent du fruit trois fois l'année. Ainſi avec le travail qu'on apporteroit à cultiver la terre, & un peu d'habileté à ſçavoir ménager les eaux, on rendroit tout le pays extrêmement fertile ; & il n'y a ni fruits ni grains qu'on n'y cueil-

liſt en trés-grande abondance. Nous l'avons déja éprouvé nous-meſmes : car ayant apporté de la Nouvelle Eſpagne du froment, du bled de Turquie, des poix, des lentilles, nous les avons ſemés, & nous en avons fait une abondante recolte ; quoique nous n'euſſions point d'inſtrumens propres à bien remuer la terre, & que nous ne puſſions nous ſervir que d'une vieille mule & d'une mechante charuë que nous avions pour la labourer.

Outre pluſieurs ſortes d'animaux qui nous ſont connus, qu'on trouve ici en quantité, & qui ſont bons à manger, comme des Cerfs, des lievres, des lapins & autres, il y a de deux ſortes de beſtes fauves que nous ne connoiſſions point. Nous les avons appellées des moutons; parce qu'elles ont quelque cho-

ſe de la figure des noſtres. La premiere eſpece eſt de la grandeur d'un veau d'un ou deux ans. Leur teſte a beaucoup de rapport à celle d'un Cerf, & leurs cornes, qui ſont extraordinairement groſſes, à celles des beliers. Ils ont la queuë & le poil, qui eſt marqueté, plus courts encore que les Cerfs ; mais la corne du pied eſt grande, ronde & fenduë comme celle des Bœufs. J'ai mangé de ces animaux, leur chair m'a paru fort bonne & fort délicate. L'autre eſpece de moutons, dont les uns ſont blancs, & les autres noirs, different moins des noſtres. Ils ſont plus grands & ils ont beaucoup plus de laine. Elle ſe file aiſément & eſt propre à mettre en œuvre. Outre ces animaux, dont on peut ſe nourrir, il y a des lions, des

chats ſauvages, & pluſieurs autres ſemblables à ceux qu'on trouve en la nouvelle Eſpagne. Nous avions porté dans la Californie quelques vaches & quantité de menu beſtail, comme des brebis & des chevres, qui auroient beaucoup multiplié, ſi l'extrême neceſſité, où nous nous trouvaſmes pendant un temps, ne nous euſt obligé d'en tuer pluſieurs. Nous y avons auſſi porté des chevaux & de jeunes cavales pour en peupler le pays. On avoit commencé à y élever des cochons : mais comme ces animaux font beaucoup de dégaſt dans les villages, & comme les femmes du pays en ont peur, on a reſolu de les exterminer.

Pour les oyſeaux, tous ceux du Mexique & preſque tous ceux d'Eſpagne, ſe trouvent dans

la Californie : Il y a des pigeons, des tourterelles, des aloüetes, des perdrix d'un goust excellent & en grand nombre, des oyes, des canards, & de plusieurs autres sortes d'oyseaux de riviere & de mer.

La mer est fort poissonneuse, & le poisson en est d'un bon goust. On y pesche des sardines, des anchoies & du ton, qui se laisse prendre à la main au bord de la mer. On y voit aussi assez souvent des baleines & de toutes sortes de tortuës. Les rivages sont remplis de monceaux de coquillages, beaucoup plus gros que les nacres de perles. Ce n'est pas de la mer qu'on y tire le sel : il y a des salines dont le sel est blanc & luisant comme le cristal : mais en mesme temps si dur, qu'on est souvent obligé de le rompre à grands

coups de marteau. Il ſeroit d'un bon débit dans la nouvelle Eſpagne où le ſel eſt rare.

Il y a prés de deux ſiecles qu'on connoiſt la Californie. Ses coſtes ſont fameuſes par la peſche des perles. C'eſt ce qui l'a renduë l'objet des vœux les plus empreſſez des Européans, qui ont ſouvent formé des entrepriſes pour s'y eſtablir. Il eſt certain que ſi le Roy y faiſoit peſcher à ſes frais, il en tireroit de grandes richeſſes. Je ne doute pas non plus qu'on ne trouvaſt des mines en pluſieurs endroits, ſi l'on en cherchoit ; puiſque ce pays eſt ſous le meſme climat que les Provinces de *Cinaloa* & de *Sonora*, où il y en a de fort riches.

Quoique le Ciel ait eſté ſi liberal à l'égard des Californiens, & que la terre produiſe d'elle-

mesme, ce qui ne vient ailleurs qu'avec beaucoup de peine & de travail; cependant ils ne font aucun cas de l'abondance ni des richesses de leur pays. Contents de trouver ce qui est necessaire à la vie, ils se mettent peu en peine de tout le reste. Le pays est fort peuplé dans les terres, & sur tout du costé du Nord, & quoiqu'il n'y ait gueres de Bourgades qui ne soient composées de vingt, trente, quarante & cinquante familles, ils n'ont point de maisons. L'ombre des arbres les défend des ardeurs du Soleil pendant le jour, & ils se font des branches & des feüillages, une espece de toit contre les mauvais temps de la nuit. L'hyver ils s'enferment dans des caves qu'ils creusent en terre & y demeurent plusieurs ensemble, à peu prés

comme les bestes. Les hommes sont tous nuds, au moins ceux que nous avons vûs. Ils se ceignent la teste d'une bande de toile trés-déliée, ou d'une espece de rézeau. Ils portent au cou & quelquefois aux mains pour ornement diverses figures de nacres de perles assez bien travaillées & entrelassées avec beaucoup de propreté de petits fruits ronds, à peu prés comme nos grains de chapelet. Ils n'ont pour armes que l'arc, la fleche ou le javelot : mais ils les portent toûjours à la main, soit pour chasser, soit pour se défendre de leurs ennemis; car les Bourgades se font assez souvent la guerre les unes aux autres.

Les femmes sont vestuës un peu plus modestement, portant depuis la ceinture jusqu'aux genoux, une maniere de tablier

tissu de rozeaux, comme les nattes les plus fines. Elles se couvrent les épaules de peaux de bestes, & portent à la teste comme les hommes, des rezeaux fort déliez. Ces rezeaux sont si propres que nos soldats s'en servent à attacher leurs cheveux. Elles ont comme les hommes, des coliers de nacres meslez de noyaux de fruits, & de coquillages qui leur pendent jusqu'à la ceinture, & des brasselets de mesme matiere que les coliers.

L'occupation la plus ordinaire des hommes & des femmes, est de filer. Le fil se fait de longues herbes, qui leur tiennent lieu de lin & de chanvre, ou bien des matieres cotonneuses qui se trouvent dans l'écorce de certains fruits. Du fil le plus fin, on fait les divers ornemens dont

nous venons de parler, & du plus groſſier, des ſacs pour differens uſages, & des rets pour peſcher. Les hommes outre cela avec diverſes herbes, dont les fibres ſont extrêmement ſerrées & filaſſeuſes & qu'ils ſçavent trés-bien manier, s'employent à faire une eſpece de vaiſſelle & de batterie de cuiſine aſſez nouvelle & de toute ſorte de grandeurs. Les pieces les plus petites ſervent de taſſes, les mediocres d'aſſietes, de plats & quelquefois de paraſols, dont les femmes ſe couvrent la teſte; & les plus grandes, de corbeilles à ramaſſer les fruits, & quelquefois de poëſles & de baſſins à les faire cuire: mais il faut avoir la précaution de remuer ſans ceſſe ces vaiſſeaux pendant qu'ils ſont ſur le feu, de peur que la flamme ne s'y attache; ce qui les

brusleroit en trés-peu de temps.

Les Californiens ont beaucoup de vivacité, & sont naturellement railleurs. Ce que nous éprouvasmes en commençant à les instruire ; car sitost que nous faisions quelque faute dans leur langue, c'estoit à plaisanter & à se moquer de nous. Depuis qu'ils ont eu plus de communication avec nous, ils se contentent de nous avertir honnestement des fautes qui nous échappent ; & quant au fond de la Doctrine, lorsqu'il arrive que nous leur expliquons quelque Mystere ou quelques points de morale, peu conformes à leurs préjugez ou à leurs anciennes erreurs, ils attendent le Predicateur aprés le Sermon & disputent coutre lui avec force & avec esprit. Si on leur apporte de bonnes raisons, ils écou-

tent avec docilité ; & ſi on les peut convaincre, ils ſe rendent & font ce qu'on leur preſcrit. Nous n'avons trouvé parmi eux aucune forme de gouvernement, ni preſque de religion & de culte reglé. Ils adorent la Lune, ils ſe coupent les cheveux, je ne ſçai ſi c'eſt dans le decours à l'honneur de leur divinité. Ils les donnent à leurs Preſtres, qui s'en ſervent à diverſes ſortes de ſuperſtitions. Chaque famille ſe fait des loix à ſon gré, & c'eſt apparemment ce qui les porte ſi ſouvent à en venir aux mains les uns contre les autres.

Enfin pour ſatisfaire à la derniere queſtion que vous m'avez encore fait l'honneur de me propoſer, & qui me ſemble la plus importante de toutes, touchant la maniere d'eſtendre & d'affermir de plus en plus dans

la Californie la veritable Religion, & d'entretenir avec ces peuples un commerce durable & utile à la gloire & à l'avantage de la Nation, je prendrai la liberté de vous dire les choses comme je les pense, & comme la connoissance que j'ai pû avoir du pays & du genie des peuples, me les fait penser.

Premierement, il paroist absolument necessaire de faire deux embarquemens chaque année. Le plus considerable pour la Nouvelle Espagne, avec qui on peut faire un commerce trés-utile aux deux Nations. L'autre pour les Provinces de *Cinaloa* & de *Sonora*, d'où l'on peut amener de nouveaux Missionnaires, & apporter ce qui est necessaire chaque année à l'entretien de ceux qui sont déja ici. Les vaisseaux qui auroient

ſervi aux embarquemens, pourroient aiſément d'un voyage à l'autre, eſtre envoyez à de nouvelles découvertes du coſté du Nord ; & la dépenſe n'iroit pas loin, ſi l'on vouloit employer les meſmes Officiers & les meſmes matelots, dont on s'eſt ſervi juſqu'ici, parce que vivans à la maniere de ce pays, ils auroient des proviſions preſque pour rien, & connoiſſant les mers & les coſtes de la Californie, ils navigeroient avec plus de viſteſſe & plus de ſeureté.

Un autre point eſſentiel, c'eſt de pourvoir à la ſubſiſtance & à la ſeureté tant des Eſpagnols naturels qui y ſont déja, que des Miſſionnaires qui y viendront avec nous & aprés nous. Pour les Miſſionnaires, depuis mon arrivée j'ai appris avec beaucoup de reconnoiſſance & de conſolation

lation que nostre Roy Philippes V. que Dieu veuille conserver bien des années, y a déja pourveu de sa liberalité vrayement pieuse & Royale, assignant par année à cette Mission, une pension de six mille écus, sur ce qu'il avoit appris des progrez de la Religion dans cette nouvelle Colonie. C'est de quoi entretenir un grand nombre d'ouvriers qui ne manqueront pas de venir à nostre secours.

Pour la seureté des Espagnols qui sont ici, le Fort que nous avons déja basti pourra servir en cas de besoin. Il est placé au quartier de S. Denis, dans le lieu appellé *Concho* par les Indiens. Nous lui avons donné le nom de Nostre-Dame de Lorete, & nous y avons establi nostre premiere Mission. Il a quatre petits bastions, & est environné d'un

bon foſſé. On y a fait une place d'armes, & on y a baſti des caſernes pour le logement des ſoldats. La Chapelle de la Sainte Vierge, & la maiſon des Miſſionnaires eſt prés du Fort. Les murailles de ces baſtimens ſont de briques & les couvertures de bois. J'ai laiſſé dans le Fort dix huit ſoldats avec leurs Officiers, dont il y en a deux qui ſont mariez & qui ont famille, ce qui les arreſtera plus aiſément dans le pays. Il y a avec cela huit *Chinos* & Negres pour le ſervice, & douze matelots ſur les deux petits baſtimens appellés le ſaint Xavier & le Roſaire, ſans compter douze autres matelots que j'ai pris avec moi ſur le ſaint Joſeph. On a eſté obligé de renvoyer quelques ſoldats, parce qu'on n'avoit pas au commencement de

quoy les nourrir & les entrete-nir. Cependant vous voyez bien que cette garnison n'est pas assez forte, pour défendre long-temps la Nation, si les Barbares s'avisoient de remuer. Il faut donc y en establir une semblable à celle de la nouvelle Biscaye, & la placer dans un lieu, d'où elle puisse agir par tout, où il seroit necessaire. Cela seul sans violence pourroit tenir le païs tranquille, comme il l'a esté jusqu'ici, graces à Dieu, quelque foibles que nous fussions.

D'autres choses paroistroient moins importantes : mais elles ne le sont pas, quand on voit les choses de plus prés. Premierement il est à propos de donner quelque récompense aux soldats qui sont venus ici les premiers. On est redevable en partie à leur courage, des bons suc-

cez qu'on a eus jusqu'ici ; & l'esperance d'une pareille distinction en fera venir d'autres & les engagera à imiter la valeur & la sagesse des premiers.

Secondement, il faut faire en sorte que quelques familles de Gentils-hommes & d'Officiers viennent s'establir ici pour pouvoir par eux-mesmes & par leurs enfans, remplir les Emplois à mesure qu'ils viendront à vacquer.

Troisiémement, il est de la derniere consequence que les Missionnaires, & ceux qui commanderont dans la Californie, vivent toûjours dans une étroite union. Cela a esté jusqu'à present par la sage conduite & par le choix judicieux qu'en a fait d'intelligence avec nous M. le Comte de Montezuma, Viceroy de la Nouvelle Espagne.

Mais comme les Missionnaires sont assez occupez de leur ministere, il faut qu'on les décharge du soin des troupes, & que la caisse Roïale de Guadalaxara, fournisse ce qui leur sera necessaire. Il seroit à souhaiter que le Roy nommast lui-mesme quelque personne d'autorité & de confiance, avec le titre d'Intendant ou de Commissaire general, qui voulust par zele & dans la seule vûë de contribuer à la conversion de ce Royaume, se charger de payer à chacun ce qui lui seroit assigné par la Cour, & de pourvoir au bien des Colonies, afin que tous pussent s'appliquer sans distraction à leur devoir, & que l'ambition & l'interest ne ruinast pas en un moment, comme il est souvent arrivé, un ouvrage qu'on n'a establi qu'avec beaucoup de temps,

de peines & de dangers.

Voilà, ce me ſemble, Meſſeigneurs tout ce que vous avez ſouhaité que je vous donnaſſe par écrit. Il ſera de voſtre ſageſſe & de voſtre prudence ordinaire de juger ce qu'il eſt à propos d'en faire ſçavoir au Roy noſtre Maiſtre. Il aura ſans doute beaucoup de conſolation d'apprendre qu'à ſon avenement à la Couronne, Dieu ait ouvert une belle carriere à ſon zele. Je venois ici chercher des ſecours, ſans leſquels il eſtoit impoſſible, ou de conſerver ce que nous venions de faire; ou de pouſſer plus loin l'œuvre de Dieu. La liberalité du Prince a prévenu & ſurpaſſé de beaucoup nos demandes. Que le Seigneur eſtende ſon Royaume, autant qu'il eſtend le Royaume de Dieu, & qu'il vous donne,

Messeigneurs, autant de benedictions, que vous avez de zele pour faciliter l'establissement de la Religion dans ces vastes pays, qui ont esté jusqu'à present abandonnez.

A Guadalaxara le 10. de Fevrier de l'année 1702. François Marie Picolo, de la Compagnie de Jesus.

FIN.

De l'Imprimerie de la Veuve d'Ant. Lambin.

APPROBATION.

J'Ai lû par ordre de Monseigneur le Chancelier, *le cinquiéme Recüeil des Lettres édifiantes & curieuses, écrites des Missions Etrangere par quelques Missionnaires de la Compagnie de Jesus.* En Sorbonne le 27. de Janvier 1705.

C. DE PRECELLE.

PRIVILEGE.

PRIVILEGE DU ROY.

LOUIS PAR LA GRACE DE DIEU ROY DE FRANCE ET DE NAVARRE, à nos Amez & Feaux Conseillers, les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requestes ordinaires de nôtre Hôtel, Grand Conseil, Prevost de Paris, Baillifs, Senechaux, leurs Lieutenans Civils, & autres nos Justiciers qu'il appartiendra, SALUT. LE PERE CHARLES LE GOBIEN, de la Compagnie de JESUS, Nous ayant fait exposer qu'il desiroit donner au Public un Livre intitulé, *Letres édifiantes & curieuses écrites des Missions étrangeres par quelques Missionnaires de la Compagnie de Jesus*; s'il nous plaisoit luy accorder nos Lettres de Privilege sur ce necessaires. Nous avons permis & permettons par ces Presentes audit Pere Le Gobien, de faire imprimer ledit Livre en telle forme, marge, caractere & autant de fois que bon luy semblera; & de le faire vendre & debiter par tout nôtre Royaume pendant le temps de six an-

nées consécutives, *à compter du jour de la datte des Presentes*. Faisons défenses à toutes personnes de quelque qualité & condition qu'elles puissent être, d'en introduire d'impression étrangere dans aucun lieu de nôtre Obéïssance ; & à tous Imprimeurs Libraires & autres, d'imprimer, faire imprimer, & contrefaire ledit Livre en tout ni en partie, sans la permission expresse & par écrit dudit exposant ou de ceux qui auront droit de luy, à peine de confiscation des Exemplaires contrefaits, de quinze cens livres d'amende contre chacun des Contrevenans, dont un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris, l'autre tiers audit Exposant, & de tous dépens, dommages & interests. A la charge que ces Presentes seront enregistrées tout au long sur le Registre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris, & ce dans trois mois de la datte d'icelles ; Que l'impression dudit Livre sera faite dans nôtre Royaume & non ailleurs, & ce en bon Papier & beaux caracteres conformément aux Reglemens de la Librairie, & qu'avant que de l'expo-

ſer en vente, il en ſera mis deux Exemplaires dans nôtre Bibliotheque publique, un dans nôtre Château du Louvre, & un dans celle de nôtre tres-cher & feal Chevalier Chancelier de France le Sieur Phelypeaux Comte de Pontchartrain, Commandeur de nos Ordres : le tout à peine de nullité des Preſentes. Du contenu deſquelles VOUS MANDONS ET ENJOIGNONS de faire joüir l'Expoſant, ou ſes ayans cauſe, pleinement & paiſiblement, ſans ſouffrir qu'il leur ſoit fait aucun trouble ou empêchemens. VOULONS que la copie deſdites Preſentes qui ſera imprimée au commencement ou à la fin dudit Livre, ſoit tenuë pour dûëment ſignifiée ; & qu'aux copies collationnées par un de nos amez & feaux Conſeillers & Secretaires, foy y ſoit ajoûtée comme à l'Original. COMMANDONS au premier nôtre Huiſſier ou Sergent de faire pour l'éxecution d'icelles, tous actes requis & neceſſaires, ſans demander autre permiſſion, & nonobſtant clameur de Haro, Charte Normande, & Lettres à ce contraires. CAR tel eſt nôtre

plaiſir. DONNE' à Paris le vingt-ſeptiéme jour d'Octobre l'an de grace mil ſept cens cinq, & de nôtre Regne le ſoixante-troiſiéme. Par le Roy en ſon Conſeil,

LE COMTE.

Regiſtré ſur le Regiſtre n°. 2. *de la Communauté des Libraires & Imprimeurs, page* 43. *conformément aux Reglemens; & notamment à l'Arreſt du Conſeil du* 13. *Aouſt* 1703. *A Paris ce neuviéme jour de Novembre mil ſept cens cinq.*

Signé GUERIN, *Syndic.*

ERRATA.

Page 3, *ligne* 14, *lisez* avec un Maron moins ancien.
Page 36, *ligne* 4, *lisez* Guilleragues
Page 190, *ligne* 22, *lisez* il leur fit donation.
Page 277, *ligne* 12, *lisez* Meandre
Page 282, *ligne* 22, *lisez* le fils du martyr Aretas
Page 288, *ligne* 18, *lisez* il fit ferme
Page 293, *ligne pénultiéme*, *lisez* changé
Page 296, *ligne* 7, *lisez* Fremona
Page 297, *ligne* 6, *lisez* rendirent
Page 298, *ligne* 15, *lisez* ſur lequel
Page 306, *ligne* 7, *lisez* Zagachriſt
Là-même, *ligne* 13, *lisez* cauſés
Page 308, *lignes* 4 *&* 7, *lisez deux fois* Ælius
Page 320, *ligne* 10, *après* voyage, *ajoûtez* qu'on lit
Page 324, *ligne* 14, *ôtez* fut
Page 326, *ligne* 14, *lisez* Ungcan



